Le Volume 30 cent. **Collection d'Aventures** Le Volume 30 cent.

TITRES DES VOLUMES PARUS :

(Les Volumes dont les numéros ne figurent pas dans cette liste sont épuisés)

Tous ces volumes sont expédiés *franco* à domicile sur demande, accompagnée d'un mandat, adressée à l'Administration, 3, rue de Rocroy, Paris (X^e). Ajouter au prix de chaque volume 10 centimes pour le port.

CORBEIL. — IMP. CRÉTÉ.

Les Hommes Singes



COLLECTION D'AVENTURES, 3, Rue de Rocroy, Paris (10e)

138

Reçu des publications Offenstadt
Paris rue de Rocroi n° 3 avec 0,40
le 16 mars 1919

LAURIAN (Marcel) F
L'Etrange voyage (2 tomes de 64 pp.) :
1. Les Hommes-singes *(Coll. d'Aventures n° 138)*
2. La Guerre des nains et des géants *(Coll. d'Aventures n° 139)*

COLLECTION D'AVENTURES
ABONNEMENTS
UN AN : PARIS, DÉPARTEMENTS, ÉTRANGER, 21 FRANCS

L'ÉTRANGE VOYAGE

Les Hommes-Singes

PAR

MARCEL LAURIAN

PARIS
ÉDITION DE LA COLLECTION D'AVENTURES
3, RUE DE ROCROY, 3

138.

Collection "IDES... ET AUTRES" , volume HORS COMMERCE
Série SF kitsch , dirigée par Robert VAN BEL
(Publication du CENTRE de DOCUMENTATION de l'ETRANGE)

Editions "RECTO-VERSO", asbl
18, rue des Eperonniers; 1000 Bruxelles
(Tél.: 02/512.83.00)

Imprimé en Belgique

LES HOMMES-SINGES

I

La catastrophe d'Icapusco.

Il y avait trois mois qu'en compagnie de son neveu Marc, de sa fille Lucie et de son domestique Aurélien Bondon, M. Narcisse Barbibon, le célèbre astronome, s'était installé à l'observatoire d'Icapusco, construit au sommet d'un pic rocheux des Andes péruviennes, et d'où il comptait suivre dans des conditions favorables la prochaine éclipse de soleil. La région environnante était absolument déserte, à part le village d'Icapusco, habité par des métis d'origine indienne, et à côté duquel trois Allemands, Wilhem, Johann et Herbert Hochspadt, avaient installé une petite ferme.

Le séjour de cette solitude n'était pas des plus gais, mais les deux astronomes, travaillant toute la nuit à surveiller les astres et se reposant le jour, ne trouvaient pas le temps long.

Quant à Lucie et à Aurélien Bondon, occupés des soins du ménage, ils supportaient gaiement leur réclusion forcée. Ils eussent pu trouver une distraction à la société de leurs voisins européens, mais ceux-ci ne les aimaient point, et le leur montraient en leur cherchant noise à propos de tout et de rien.

Il y avait même eu des discussions assez aigres entre Français et Allemands, au point que ceux-ci avaient un jour menacé Marc de leurs revolvers.

Or, un matin, Johann et Herbert, les deux cadets, se présentèrent à la porte de la maison habitée par l'astronome et les siens, et située à côté de l'observatoire. Lucie les reçut, les fit entrer au salon, et s'en fut prévenir son père qui dormait dans sa chambre.

— Que peuvent bien me vouloir ces idiots-là? grommela M. Barbibon. Enfin ! allons voir !... »

Bientôt il se vit en présence des deux frères qu'il salua froidement.

— Monsieur, dit Johann en français, nous ne venons pas réveiller les querelles qui nous ont séparés, mais vous faire part d'un événement singulier et inquiétant que Pereira Galloz, le chef du village, vient de nous signaler.

— Parlez, messieurs, fit l'astronome ; de quoi s'agit-il? »

— Voici.

L'Allemand pria M. Barbibon de venir jusqu'à la fenêtre et, lui désignant un bouquet d'arbres au bas de la montagne, lui déclara qu'en ce point s'était

creusée, la nuit précédente, une profonde excavation s'enfonçant horizontalement dans la terre.

— Très curieux, en vérité, fit M. Barbibon. Et vous êtes sûr que ce trou ni cette fissure n'existaient hier? »

— Oh! tout à fait sûrs! D'ailleurs, vous connaissez vous-même les lieux, je pense. Eh bien! allons examiner cela ensemble, voulez-vous?

Deux minutes plus tard, les trois hommes se mettaient en route, et descendaient d'un pas leste le chemin en lacets qui conduisait au pied du pic. M. Barbibon apprit que les Indiens étaient très émus de cet inexplicable événement, et il devina que les Hochspadt eux-mêmes n'étaient pas très rassurés: un glissement de la montagne peut-être, ou quelque phénomène volcanique?

Quand ils parvinrent auprès du bouquet d'arbres où stationnaient déjà quelques métis, l'astronome ne put retenir une exclamation d'étonnement. Une caverne de trois mètres de diamètre s'était ouverte dans le sol, et alentour le roc apparaissait craquelé, fendu, de sorte qu'on eût dit la montagne séparée du terrain sur lequel elle reposait et comme suspendue en l'air.

— Ma parole, dit Herbert, la coupure est encore plus large que tout à l'heure; elle a bien en moyenne vingt centimètres de hauteur maintenant.

— Quelqu'un a-t-il pénétré dans la caverne? demanda M. Barbibon.

— Nul n'a encore osé.

— Eh bien! allons-y, messieurs, il n'y a pas à hésiter, c'est le seul moyen de nous renseigner.

Les deux Allemands ne paraissaient que médiocrement enthousiasmés. Pourtant, sur l'invitation de M. Barbibon, ils s'enfoncèrent dans la grotte, suivis de deux ou trois métis qui avaient eu le bon esprit d'apporter des torches.

Dès le début, ils constatèrent que l'excavation allait à la fois s'élargissant et s'abaissant, et l'astronome ne s'aperçut pas sans surprise que la partie du sol formant voûte était exclusivement composée d'une roche brillante qui étincelait sous la flamme des torches, tandis que la partie inférieure était formée d'un granit quelconque.

— Bien étrange, en vérité, fit M. Barbibon. Il n'y a guère de doute que nous ne voyions ici les résultats d'un phénomène dû à une action des forces intérieures.

— Alors? dit Herbert.

— Alors, ma foi, je...

La parole lui fut coupée par un bruit semblable à celui d'énormes pierres qui auraient déboulé, suivi aussi de craquements formidables. En même temps il semblait que la voûte oscillât au-dessus de leurs têtes.

— Nous sommes perdus, sauvons-nous! cria Johann.

Tous prirent leur course vers l'entrée du souterrain, les Indiens en tête, et arrivèrent sains et saufs au dehors.

— Voyez! observa Herbert. La fente s'est encore agrandie, et sérieusement!

— Messieurs, dit l'astronome, cela devient grave.

— C'est notre avis, répliquèrent les Allemands. Nous allons quérir notre frère et emmener nos troupeaux et nos chevaux dans la vallée.

— Bien. Allez, nous vous y rejoindrons.

M. Barbibon se tourna vers les métis qui avaient écouté cé dialogne sans y rien comprendre, attendu qu'ils s'échangeaenit en français, mais dont l'attitude exprimait assez l'épouvante.

— Mes amis, leur déclara-t-il en langue espagnole, si j'ai un conseil à vous donner, c'est d'abandonner vivement vos maisons, et de vous retirer le plus loin possible, car nul ne sait comment tout cela va tourner.

Sans s'attarder à écouter leurs lamentations, il franchit la coupure, et reprit en hâte le chemin de l'observatoire. Du dernier lacet, il aperçut son neveu Marc et sa fille Lucie qui semblaient le guetter et lui faisaient de grands gestes.

— Eh bien! mon oncle, s'exclama le jeune homme, nous expliquerez-vous ce qui se passe? Est-ce un tremblement de terre?

— Qu'avez-vous donc ressenti?

— On aurait dit que le sol frémissait sous nos pieds, à la façon des automobiles avant qu'elles se mettent en marche. Cela n'a duré que deux ou trois minutes, puis, tout a cessé. Mais il y a autre chose.

— Quoi donc?

Marc prit son oncle par la manche, l'entraîna au salon, et lui montra une boussole placée sur une table: l'aiguille était affolée, tournait tantôt vite, tantôt lentement, revenait en arrière pour ensuite rester immobile et repartir encore. Le front du savant se plissa.

— Il n'y a pas de temps à perdre, dit-il. Vite, faisons nos paquets, rassemblons nos bagages, nos livres, nos armes, et fuyons.

— Que craignez-vous donc?

— Tout et rien. Dans une telle contrée, peuplée d'anciens volcans, il faut s'attendre aux pires catastrophes.

Donnant l'exemple, il se dirigea en hâte vers la porte, mais il ne l'atteignit pas, car le plancher et la maison entière oscillèrent de haut en bas, puis horizontalement, avec une telle violence qu'il fut jeté à terre et que Marc reçut sur la tête un pot de fleurs placé sur une étagère. Lucie poussa un cri de terreur en se cramponnant à la fenêtre.

— C'est un tremblement de terre, affirma M. Barbibon en se relevant. Marc, emmène Lucie au bout de la vallée.

— Père, je ne veux pas vous quitter.

— Va, va, enfant. Aurélien et moi déménagerons l'essentiel.

Il achevait à peine que ledit Aurélien fit irruption, la figure bouleversée; c'était un brave Limousin, ancien zouave, très dévoué à son maître et surtout à Lucie.

— Monsieur, cria-t-il, venez, venez vite! Je ne sais pas ce qui se passe là-haut, mais je crois qus nous sommes ensorcelés.

— Pars, Marc, ordonna le savant.

Et il s'élança sur les traces de son serviteur vers l'observatoire, une construction carrée haute de huit mètres et surmontée d'une coupole où étaient réunis les instruments. Quatre à quatre, ils grimpèrent l'escalier raide.

Mais M. Barbibon ayant par hasard touché la rampe de fer, il fit un saut qui faillit le jeter en bas des marches. Il venait de recevoir une forte décharge électrique à la main.

— Venez, monsieur, répéta Aurélien. Ah! parole! si un ex-zouave pouvait avoir peur, je crois que j'aurais la frousse à cette heure!

Ils pénétrèrent dans la coupole et y contemplèrent un spectacle étrange: les

instruments métalliques qui y abondaient, saturés d'électricité, échangeaient entre eux des étincelles dont plusieurs avaient vingt et trente centimètres de longueur.

La charpente de la voûte, qui était faite de poutres de fer, était, elle aussi, électrisée ; il n'était pas jusqu'à un encrier artistique de fer forgé qui ne lançât ses petits éclairs.

— Hein ! qu'est-ce que j'avais dit? triompha Aurélien.

— Même l'appareil de téléphone sans fil qui s'en mêle.

— Qu'allons-nous faire, monsieur? demanda Aurélien.

— Fuir. Ramasse vivement les livres d'observations, en prenant garde de te faire électrocuter, et...

— Monsieur, regardez !

Le doigt du Limousin se tendait vers une lucarne ouverte, et M. Barbibon, portant ses yeux de ce côté, aperçut au ciel une énorme boule d'une jaune clair, ressemblant un peu au soleil, et comme lui irradiant des rayons, mais sensiblement plus grosse.

— Bon, murmura Aurélien, voilà le soleil qui descend, maintenant ! Sauvons-nous, monsieur !

Fort impressionné, M. Barbibon descendit l'escalier en courant.

Au pied, il trouva Marc et Lucie, avec cinq ou six métis indiens ; ceux-ci semblaient en proie à une vive panique et les deux jeunes gens eux-mêmes étaient très pâles.

— Qu'ya-t-il donc? Pourquoi es-tu ici, Marc? demanda le savant avec inquiétude.

— Mon oncle, il est impossible de quitter la montagne. D'ailleurs, venez.

Sans en demander plus long, M. Barbibon suivit immédiatement son neveu sur le chemin qui menait à la vallée, mais ils n'allèrent pas loin, parce qv'ils ressentirent aux pieds des picotements qui, légers d'abord, devinrent promptement intolérables.

Ils s'arrêtèrent.

— C'est effrayant, fit Marc, Le sol est électrisé aussi ! Qu'allons-nous devenir? Et ce globe jaune, là-haut, qu'est-ce que c'est?

L'esprit quelque peu bouleversé, ils revinrent sur leurs pas.

Des Indiens, poussant devant eux leurs chevaux et leurs moutons, et suivis de leurs familles en larmes, refluaient sur l'observatoire où, du moins, le sol était praticable. Tous ces pauvres gens croyaient, non sans apparence de raison, leur dernière heure arrivée. En même temps, les trois Allemands rejoignaient M. Barbibon et son neveu.

— Eh bien ! monsieur, fit Wilhelm, qu'est-ce que cela signifie?

— Que sais-je? répondit le savant. Il n'y a qu'à attendre.

Comme ils continuaient à rétrograder, ils arrivèrent auprès d'un groupe d'une vingtaine d'Indiens qui conversaient fébrilement.

A leur vue, l'un d'eux s'exclama :

— Le voilà ! C'est lui qui a attiré sur nous la malédiction avec ses instruments et ses maléfices.

— Oui, oui, hurlèrent les autres, menaçants, ce sont les étoiles qui se vengent.

— Mes amis, protesta le savant, que dites-vous?

— C'est vous qui êtes cause du malheur ! répéta l'homme qui avait parlé

le premier, en tirant un cout eau. Nous mourrons peut-être, mais vous mourrez avant nous !

Les trois Allemands s'écartèrent, effrayés, et M. Barbibon resta seul en face des forcenés qui allaient l'atteindre, et brandissaient leurs armes.

L'astronome se sentit perdu ; il fit demi-tour et prit la fuite, poursuivi par la meute affolée. Il eût été rattrapé et massacré, si soudain deux coups de feu n'avaient retenti et deux hommes blessés tombèrent, les autres s'arrêtèrent, puis reculèrent. M. Barbibon vit là-haut, près de la maison, Marc et Aurélien qui allaient à nouveau faire feu. Mais à cet instant le sol trembla.

Presque aussitôt, le globe jaune devint presque rouge et parut s'avancer, tandis que son diamètre augmentait de près de moitié ; de toutes parts, des cris de folle épouvante s'élevèrent, les bestiaux et les chevaux galopaient au hasard, renversant les groupes, les foulant aux pieds. L'astronome se releva, et prit sa course, éperdu, appelant :

— Lucie ! Lucie !...

Il aperçut sa fille, soutenue par Marc, avec Aurélien et quelques Indiens derrière, qui accourait.

Avant qu'il l'eût rejointe, le globe jaune éclata avec un vacarme effroyable, et un éclair fulgurant enveloppa la montagne. M. Barbibon essaya encore de faire quelques pas, mais le pic tout entier était secoué, tout s'effondra d'un seul coup.

Il vit encore l'observatoire et la maison s'écrouler comme des châteaux de cartes ; Lucie, à genoux, tendre les bras vers lui ; un cheval passa au galop devant ses yeux. Puis, subitement, l'obscurité se fit, et il ne distingua plus rien que de vagues et fugitives lueurs, semblables à des décharges électriques.

Aussitôt la respiration lui manqua et il perdit connaissance... Les jours qui suivirent, sur toute la surface du monde civilisé, on s'arracha les journaux relatant cette extraordinaire catastrophe de Icapusco : un globe de feu, visible sur tout l'hémisphère austral, était apparu au ciel, puis avait éclaté sans qu'il en restât rien. Et, dans les Andes péruviennes, une montagne, portant un observatoire et un village, avait disparu.

II

Les monstres.

M. Barbibon sortit de son évanouissement en sentant une main vigoureuse le secouer. Il se leva sur son séant, se frotta les yeux, les ouvrit et les referma aussitôt, tant il avait été ébloui par la lumière ambiante.

Pourtant il finit par distinguer le visage de son fidèle Aurélien, et immédiatement reprenant ses sens, questionna :

— Lucie ! ma fille ! Où est-elle ?

— Saine et sauve, monsieur. Vite, éveillez-vous ! Je ne sais pas où nous sommes, mais jamais je n'ai rien vu de pareil.

L'astronome se dressa péniblement et regarda autour de lui. Il demeura ahuri. Au lieu de la vallée nue et des montagnes arides où jadis était situé le pic que dominait l'observatoire, il voyait au-dessous de lui une plaine immense, à perte de vue,

couverte d'une végétation inextricable et gigantesque, et barrée au loin par une ligne de collines.

Au milieu de cette plaine, le pic se dressait, dominant de trois cents mètres tout le terrain environnant, Et sur tout cela s'épandait une clarté presque aveuglante, blanche comme la lumière électrique.

— Qu'est-ce que cela? demanda-t-il.

— Je comptais sur vous pour le savoir, monsieur, répondait Aurélien. Mais voici Mlle Lucie.

La jeune fille, accompagnée par Marc, s'avançait. Mais M. Barbibon remarqua avec stupeur qu'elle ne marchait ni ne courait ; elle progressait par sauts de deux ou trois mètres, franchissant d'un élan, sans aucune peine, des blocs de rocher énormes.

— Lucie, cria-t-il, tu es folle ! Prends garde, tu vas te casser le cou !

Mais à cet instant, la jeune fille arrivait vers lui, en un saut de trois mètres, et tombait dans ses bras.

— Père, dit-elle, j'ai peur ! Oh ! mon Dieu ! qu'est-ce que cette aventure? Où sommes-nous?...

Autour d'eux, à quelque distance, des groupes d'Indiens, jusque-là gisant inanimés, s'éveillaient, personne n'était blessé à ce qu'il semblait, mais tous étaienc en proie à la plus profonde terreur, à la vue du paysage nouveau et inconnu, des bons prodigieux que chacun accomplissait involontairement. Les trois Allemands, ranimés, restaient comme hébétés. Quant aux animaux, ils erraient à l'aventure.

Le père et la fille se tinrent un moment enlacés, puis M. Barbibon dit à Marc :

— Mon ami, tu m'as sauvé la vie, quand ces pauvres diables la menaçaient. Où sont les blessés?

— Leurs camarades s'occupent d'eux, fit brusquement le jeune homme. Il n'est pas question de cela, maintenant, Qu'allons-nous faire?...

Il achevait à peine que des clameurs d'effroi, suivies d'une débandade générale, retentirent, chacun montrant du doigt un oiseau qui, les ailes étendues, venait de s'élever du bas de la montagne. Il ressemblait à un condor, mais il était dix fois plus gros que les plus grosses espèces, et son bec, analogue à celui des cigognes, avait bien un mètre de long

— Quoi ! qu'est-ce que cette bête-là? fit Marc en se jetant devant Lucie.

Personne ne répondit, car un second oiseau, aussi formidable, volait derrière le premier, portant dans ses serres une poric de la grosseur d'un daim.

Ils passèrent à vingt mètres de ceux qui les regardaient surmontèrent l'observatoire et disparurent de l'autre côté de la montagne.

M. Barbibon saisit fébrilement la main de Marc :

— Mon enfant, dit-il, veux-tu mon sentiment? Eh bien, nous ne sommes plus sur la terre !

— Que dites-vous? C'est impossible, c'est de la folie pure !

L'astronome n'ajouta rien. Les Indiens, complètement effarés, couraient au hasard en levant les bras au ciel, ou bien se jetaient la face contre terre, sanglotant éperdument, les enfants pleuraient, les femmes se lamentaient, c'était une désolation générale.

Seuls, une dizaine d'entre eux, dont le chef Pereira Gallos, gardaient un peu de sang-froid, et s'étaient groupés derrière l'astronome. Pereira, s'adressant à celui-ci :

— Señor, lui dit-il, qu'allons-nous faire?

— Nous mettre en sûreté d'abord aux ruines de l'observatoire, répondit Marc, au cas où vos compatriotes voudraient nous attaquer à nouveau.

— Regardez, regardez, interrompit Aurélien, qu'est-ce cela?

Cela, c'était un autre animal qui apparaissait à la lisière de la forêt, au pied du pic, et en commençait l'ascension. Haut de cinq à six pieds, il tenait de l'éléphant dont il avait le corps, du crocodile dont il avait la tête et la gueule largement ouverte, et du serpent à cause de l'énorme et immense queue, longue d'au moins dix mètres, qu'il traînait derrière lui.

— Un animal antédiluvien ! gémit M. Barbibon, que vous disais-je, que nous n'étions plus sur la terre !

Les bœufs, les moutons, les chevaux galopaient éperdument, les Indiens s'enfuirent comme des lièvres, et aussi les trois Allemands. Quant au savant et à ceux qui l'entouraient ils prirent leur course vers la maison à demi démolie.

La porte en était ouverte ; ils s'y engouffrèrent avec les Indiens et la refermèrent sur eux. Au dehors, on n'entendait que cris, mugissements, hennissements de terreur.

— Nos fusils ! fit Marc.

— Et que veux-tu faire contre ce monstre? Il faudrait du canon et tout e monde ici ne possède que des fusils de chasse !

Ils se tinrent immobiles, tremblants presque, écoutant le bruit des pierres qui roulaient sous les pas du fantastique animal. M. Barbibon avait enfermé Lucie dans une pièce intérieure, et avec Marc et deux ou trois Indiens regardait derrière les rideaux.

Ils virent bientôt une masse gigantesque apparaître, et avant qu'ils eussent pu comprendre ce qui arrivait, la fenêtre fut enfoncée avec une force inouïe. Une gueule immense, plantée de dents en forme de scies de quinze centimètres de haut apparut, happa l'un des Indiens dont la tête et le haut du corps y furent engloutis, et l'emporta comme une plume au dehors. Marc s'étant un peu penché vit le monstre, dont la gueule dégouttait de sang, qui broyait le corps de l'infortuné métis.

Le jeune homme eut à peine le temps de se reculer d'un saut : l'affreuse bête couverte d'écailles verdâtres, aux yeux jaunes larges comme des plats, montrait sa tête à nouveau, l'avançant d'au moins trois mètres dans la chambre. A cet instant, deux détonations retentirent. C'était Aurélien qui, revenant de sa chambre avec son fusil chargé, avait tiré dans l'un des yeux de l'animal.

Alors la fureur de celui-ci ne connut plus de bornes.

D'un formidable coup d'épaule, il esssaya de renverser le mur à demi écroulé, mais celui-ci tint bon ; l'éléphant, dont l'œil était évidemment crevé, agitait la tête pour s'emparer d'un de ses ennemis qu'il voyait, sans pouvoir les atteindre, dans l'angle de la pièce, leur soufflant son haleine empestée, poussant des hurlements épouvantables.

— L'autre œil ! Tirez ! cria M. Barbibon.

Il fut promptement obéi. Marc arracha son arme à l'un des Indiens et, choisissant le moment favorable, tira à son tour avec le même succès qu'Aurélien.

Des vociférations au dehors les attirèrent. Ils s'approchèrent avec précaution de la fenêtre, et y arrivèrent juste à temps pour voir leur formidable ennemi perdre pied, et dégringoler comme une masse sur la pente raide du pic qu'il ébranlait de son poids.

— Il sera en morceaux en arrivant en bas, fit Marc.

— Oui, répliqua Aurélien, mais en voici d'autres. Oh ! mais, qu'est-ce que c'est que ces bêtes-là?

Et, en effet, un, deux, puis trois animaux semblables à celui qui venait d'être ainsi malmené débouchaient au bas du pic, peut-être attirés par les beuglements de leur congénère, et c'était leur vue qui avait motivé les appels des Indiens réfugiés derrière des rochers ou bien couchés dans les ruines de l'observatoire.

Mais à ce moment, il se passa un fait étrange : sur le ciel d'un bleu très pâle, une raie de lumière verte, très nette, se dessina soudain, comme venant des collines de l'horizon, et cette raie, ayant oscillé un instant, vint aussi poser sur la maison où tout prit aussitôt une teinte de cette nuance. Puis, une série de sons imprécis, vagues, très doux, qu'on eût dit amenés par cette lumière, frappèrent les oreilles des malheureux humains transportés en ce monde fantastique : il semblait que quelqu'un d'invisible leur parlât de loin, de très loin, en une langue inconnue.

Ils écoutaient, glacés, terrifiés, quand des clameurs d'agonie les précipitèrent à la fenêtre ; et ils virent un oiseau d'une espèce nouvelle, analogue à une chauve-souris dont les ailes eussent eu six mètres de diamètre, aux pattes armées de griffes formidables, qui emportait dans les airs la femme d'un malheureux Indien. En même temps, de la forêt, surgissaient de nouveaux monstres ; à l'aide de leurs jumelles, M. Barbibon et Marc les examinaient : les uns ressemblaient à des ours gris, d'autres à des lions, d'autres à des buffles, mais tous étaient quatre ou cinq fois plus grands que ceux que nous connaissons sur la terre. Ayant senti des proies, ils accouraient.

L'astronome murmura à l'oreille de son neveu :

— Marc, je te le répète, un phénomène inouï, incompréhensible à notre faible science, nous a projetés sur une autre planète : nous ne sommes plus sur la Terre !

— Je n'en puis plus douter, mon oncle, mais je n'y peux croire non plus : cela bouleverse tellement nos idées scientifiques. Mais que va-t-il advenir de nous, de Lucie?

L'astronome se tut. A cet instant, la lueur verte s'éteignit subitement, et en même temps, parmi les bêtes apocalyptiques, il se fit un mouvement en avant : elles commençaient à escalader la colline :

— Nous sommes perdus, cette fois, sans rémission ! sanglota M. Barbibon.

Quelques métis, une dizaine, avec quatre ou cinq femmes, et autant d'enfants s'enfuyaient comme des fous vers la maison, où ils entrèrent par les fenêtres, pour aussitôt, sauf deux ou trois hommes, s'en aller se cacher dans la cave. Le reste errait, éperdu, fou d'épouvante et de désespoir, parmi les bœufs, les chevaux et les moutons. Alors, commença une chasse épouvantable : lions, formidables ours, prodigieux éléphants à têtes de crocodiles, même des condors géants, poursuivaient sur les pentes du pic, hommes et bêtes en proie à la plus effroyable détresse. Grâce à cette agilité singulière dont les hôtes involontaires de cet étrange pays étaient doués, et que ne possédaient pas, à cause de leur poids, les animaux qui en étaient originaires, la course durait souvent longtemps, mais toujours les infortunées victimes finissaient pas être rejointes.

En quelques coups de dents, elle étaient mutilées, puis dévorées. M. Barbibon et ses compagnons virent passer devant leur asile un lion haut de cinq mètres, à l'énorme crinière rousse, tenant dans sa gueule un cheval ; à cet instant, un ours un peu plus petit se dressa devant lui, et un combat féroce s'engagea entre les deux monstres.

Le lion avait lâché sa proie et, poussant des rugissements qui faisaient trembler le sol, se rua sur son adversaire. Tous deux enlacés, se mordant, se griffant, couverts de sang, se roulèrent quelques minutes sur le sol, puis, comme l'éléphant-crocodile, ils glissèrent sur la pente, et dégringolèrent jusqu'au bas, où les spectateurs les perdirent de vue.

Cependant, presque tous les Indiens, et la plupart des chevaux et des bestiaux avaient succombé. Alors les monstres se rapprochèrent de la maison ; précipitamment, M. Barbibon, Marc et Aurélien surmontant leur effroi, et aidés de quelques Indiens, s'ingénièrent à se barricader à l'aide des meubles et de pierres écroulées : faibles défenses.

Les fantastiques animaux, auxquels d'autres, non moins étranges, tels des rhinocéros couverts de longs poils blancs, et de véritables éléphants pourvus de longues crinières comme les mammouths dont ils avaient la taille, étaient venus se joindre, M. Barbibon et son neveu ne nourrissaient pas d'illusions, leurs barricades ne tiendraient pas longtemps. Ils envoyèrent Lucie et les autres femmes dans la cave, et, à tout hasard, se mirent à fusiller les agresseurs à travers les interstices des meubles entassés.

Intimidés par les éclairs des coups de feu, leurs adversaires lâchèrent pied d'abord, mais un des rhinocéros se rua tête baissée sur la maison ; sa corne se brisa net, tandis que le mur se lézardait sous le choc. Heureusement, Pereira lui tira une balle dans l'œil, et il s'enfuit en beuglant.

Néanmoins la catastrophe définitive était proche. Un événement imprévu vint l'ajourner.

On vit d'abord les monstres s'arrêter, humer l'air et se regarder avec inquiétude, puis quelques-uns firent demi-tour et descendirent au galop la pente, peu après suivis des autres ; tous s'engouffrèrent dans la forêt, abandonnant le pré inondé de sang et jonché d'affreux débris.

Presque aussitôt le ciel s'obscurcit et, en moins de dix minutes, il fit une nuit profonde.

III

Le vaisseau aérien.

— Je crois, dit Aurélien, qu'ils sont partis, monsieur. Mais où sommes-nous, bon Dieu ? Je deviens fou, ici, moi !

— Faisons toujours de la clarté, répondit l'astronome. Il frotta une allumette

et enflamma une lampe. Tous étaient épouvantés et Lucie, qu'on alla chercher à la cave avec les autres femmes et les Indiens qui s'y étaient réfugiés, était plus morte que vive. Marc, qui ne perdait pas facilement la tête, s'en fut réunir les éléments d'un frugal repas auquel, du reste, Aurélien et lui, seuls, firent honneur. Ensuite, laissant les métis à leurs lamentations, il tint conseil avec M. Barbibon :

— Mon enfant, lui dit celui-ci, c'est une aventure inouïe, fantastique, qui nous arrive là, et je ne sais comment les choses finiront.

— Bah ! fit le jeune homme, nous nous en tirerons bien !

— Tu es facile à rassurer, toi ! Est-ce que ces pauvres diables d'Indiens, ces malheureux Allemands s'en sont tirés, eux. Avons-nous seulement idée de l'endroit où nous sommes, ni de l'invraisemblable phénomène qui nous y a amenés?...

Il s'interrompit, parce qu'une voix, au dehors, semblait-il, venait de prononcer son nom.

— Qui est-ce? fit-il.

— Allons voir, répliqua Marc.

Tandis qu'Aurélien et deux Indiens, leurs fusils prêts, se tenaient derrière lui, il écarta un peu l'une des barricades. Deux hommes firent irruption dans la salle : c'étaient Johann et Herbert Hochspadt, pâles, tremblants, bouleversés.

— Tiens ! s'exclama Marc, très calme, je vous croyais morts.

— Il s'en est fallu de peu, répliqua Herbert. Au nom du ciel, que signifie tout cela? Ou sommes-nous?

— Quand même nous le saurions, nous n'en serions guère plus avancés. Mais nous n'en savons rien.

— Jamais, il n'y eut sur la terre des animaux semblables à ceux que nous avons vus tout à l'heure.

— Il en existait, il y a vingt ou trente-mille ans, observa le savant, car ce sont là des êtres antédiluviens ou à peu près. Et avez-vous remarqué la couleur violette du ciel, et la diminution de la pesanteur, et...

— Mais, coupa Marc, d'où donc sortez-vous? Qu'est devenu votre frère?

Herbert eut un geste d'horreur ; ils l'avaient vu tomber à dix pas d'eux, sous la patte monstrueuse d'un ours gigantesque. L'infortuné n'avait même pas fait ouf !

Quant à eux, ils avaient réussi à se glisser dans une profonde anfractuosité de rocher où les bêtes n'avaient pu les rejoindre.

A la nuit bien noire, ils s'étaient risqués hors de leur trou et, guidés par la lumière, avaient gagné la maison. Et ils racontèrent que, dans les ténèbres opaques voltigeaient des lueurs étranges, les unes vertes, les autres bleues ou oranges ; on entendait des bruissements d'ailes, des cris étouffés d'animaux nocturnes : ce n'était qu'en apparence que la montagne était déserte.

— Voyez ! remarqua Aurélien. La raie verte !

Et, en effet, ce rayon de lumière, qui, une fois déjà, avait brillé, se montrait de nouveau, pâlissant l'éclat de la lampe. Mais cette fois, il semblait provenir du haut du ciel.

Ils n'eurent pas le temps de s'étonner : un son bizarre et prolongé, analogue à un sifflement aigu, retentit à l'extérieur.

Lucie se pressa contre son père ; des Indiens, les uns s'enfuirent à la cave, les autres apprêtèrent leurs armes.

Tous demeurèrent cloués sur place quand une voix forte prononça ces mots en anglais :

— Hommes venus de la Terre, salut !

En même temps, la porte, pourtant barricadée, s'ouvrit violemment, et un être singulier parut : c'était un homme, à n'en pas douter, ou plutôt un nain, d'un mètre vingt au plus, aussi large que haut, avec des membres et une tête énormes, un buste puissant, un visage affreux, sans barbe, tout couvert de cicatrices. Il était vêtu d'une longue tunique blanche, de larges pantalons de même couleur et d'un turban.

Au milieu du silence d'effroi, il vint au milieu de la chambre et regarda curieusement ceux qui l'entouraient. Et derrière lui, marchaient deux personnages bien plus singuliers encore ; on aurait dit des singes de grande taille qui se fussent tenus debout, mais des singes couverts de poils roux et touffus, dépourvus de queue, sans autre vêtement qu'un étroit caleçon de couleur sombre. Ils étaient horriblement laids, et leurs yeux brillaient comme des escarboucles.

— Père, gémit Lucile d'une voix défaillante, protégez-moi, j'ai peur !

— Ah ! ah ! reprit le nain dans la même langue que la jeune fille, ce sont donc des Français que j'ai amenés ici...

— Que vous avez amenés !... s'exclama M. Barbibon. Ce serait donc vous qui auriez causé cette épouvantable catastrophe cause de tous nos malheurs !...

— Si je savais que ce soit vrai, gronda Aurélien en avançant, je lui ferais passer un de ces quarts d'heure...

L'autre fronça le sourcil et prit à sa ceinture un petit tube métallique qu'il dirigea sur l'ex-zouave : celui-ci poussa un cri et fit un saut en arrière :

— Aïe ! mon bras !

— Ne vous attaquez pas à moi, dit le nain d'une voix sourde, car il ne dépend que de ma volonté de vous anéantir tous en un clin d'œil. Regardez !

Il leva la main, et de son tube jaillit vers le plafond une série ininterrompue d'étincelles crépitantes, dont chacune creusa un trou dans la solive :

— Nul de vous, continua-t-il, n'a donc entendu parler de Mahousky-Khan?

— Le magicien persan? interrogea Marc.

— Lui-même. Vous êtes en sa présence et en son pouvoir.

— Mais où donc sommes-nous? questionna anxieusement M. Barbibon.

— Dans la planète Mars !...

Cette révélation fut suivie d'un silence de stupeur, que l'astronome rompit en gesticulant et en protestant :

— C'est impossible ! Comment cela se pourrait-il ? Vous êtes fou !

— Avez-vous jamais vu sur la Terre des êtres semblables à ceux que voici? répliqua ironiquement le nain en désignant ses deux singes impassibles, mais attentifs? Herbert Hochspadt à cet instant poussa un cri de terreur montrant du doigt la porte. Une tête de serpent, grosse comme celle d'un homme, s'y encadrait, la gueule largement ouverte ; le nain tourna vers elle son terrible cylindre de fer, une longue étincelle en jaillit et le reptile fut foudroyé instantanément.

— Rien ne résiste à ma puissance, continua l'étrange personnage. Oui, c'est moi qui vous ai enlevés de la Terre et

attirés ici, sur cette planète, au sujet de laquelle tant de bêtises ont été racontées par vos pareils.

— Mais comment nous y avez-vous amenés, et comment y êtes-vous vous-même? Ma parole, je me sens devenir fou !

Le nain haussa les épaules avec dédain. Alors seulement il remarqua le rayon de lumière verte.

— Quoi ! hurla-t-il en serrant les poings, les Esprits vous ont déjà découverts !

— Les Esprits?

— Il faut partir, tous, tous. Allons debout et suivez-moi.

— Où?

Il ne répondit rien et prêta l'oreille, puis soudainement souffla la lampe. Alors par la porte ouverte, on vit pénétrer dans la salle une forme figurant vaguement un humain qui eût été enveloppé d'un large vêtement flottant : on la distinguait parfaitement, parce qu'elle était lumineuse, d'une couleur blanche et crue. Elle glissait plutôt qu'elle ne marchait, et s'arrêta à quatre pas du nain dont elle éclairait légèrement le visage crispé.

M. Barbibon, enlaçant sa fille Lucie que protégeaient Marc et Aurélien, avait reculé dans le fond de la pièce avec les Indiens.

Pendant un moment, il y eut dans le silence une série de chuchotements pareils, à ceux qu'avait apportés le rayon vert, puis tout à coup, Mahousky-Khan, le nain, leva les deux mains. Immédiatement, il fut entouré d'une lumière bleue d'où jaillissaient des étincelles qui firent reculer le spectre.

Mahousky marcha droit sur lui, et celui-ci, ayant franchi le seuil, disparut aussi mystérieusement qu'il était venu.

— Ils veulent lutter contre moi ! fit le nain. Allons donc ! Mais il est temps de partir. Tous, prenez avec vous vos objets les plus essentiels et vos armes, et suivez-moi. Si vous refusez je vous abandonne ici, en proie aux bêtes qui reviendront dès que le jour luira.

Cette menace terrifiante fit son effet, et d'ailleurs, M. Barbibon et ses amis étaient trop ahuris et effrayés pour tenter à résister. En hâte, ils ramassèrent au hasard quelques objets d'utilité, et rassemblèrent les Indiens, leurs femmes et leurs enfants. Mahousky, le front soucieux, considérait ces préparatifs.

M. Barbibon et Marc connaissaient bien cet homme, du moins de nom. Il avait eu, en Europe, où il avait résidé quelque temps, une réputation de faiseur de miracles bien établie, d'aucuns disaient de charlatan ; puis subitement il avait disparu.

L'effarante aventure actuelle semblait bien indiquer qu'il possédait une exceptionnelle puissance. Il ne fallait pas dans les circonstances présentes songer à lui désobéir. Tous donc se soumirent à son injonction. Un nouveau sujet de stupeur les attendait.

Le nain avait pris dans sa poche une petite boîte qu'il ouvrit, et aussitôt une lumière éclatante illumina les alentours, jusqu'à la forêt elle-même. Et, grâce à elle, les « hommes de la Terre » aperçurent, légèrement appuyé contre la montagne, un vaste navire aérien, qui semblait se tenir suspendu dans les airs.

Il était construit en pointe à ses deux extrémités, sans gouvernail, ni hélice, ni moteur apparents ; seulement, sur le pont, se dressait un mât avec une vergue horizontale.

— Embarquez, fit durement Mahousky, et vite !

Plusieurs de ces lueurs fantastiques qu'avait signalées Herbert Hochspadt, voltigeaient alentour : deux ou trois décharges du tube magique les dispersèrent et, descendant le flanc de la montagne, Européens et Indiens prirent pied sur le front, uni et lisse, de l'extraordinaire appareil.

Dès que le dernier y fut, la lumière diminua et devint presque indistincte ; ils sentirent que, doucement, le navire s'ébranlait. Il continua sa course avec une faible trépidation, et ils furent, au milieu d'un silence profond, emportés, dans le noir... où? L'angoisse étreignait les cœurs les plus courageux.

Ils dépassèrent ainsi, du moins le supposèrent-ils, le cercle des collines qui avaient limité leur horizon, et durant trois heures, ils voguèrent dans les airs. Peu à peu, pourtant, Marc, le plus résolu de tous, sentait naître en lui une sourde colère de cette absurde et inexplicable aventure, dont le dénouement demeurait si menaçant.

A la fin, l'irritation de se voir aux mains du « charlatan » l'emporta. Il marcha vers lui, sans que l'autre, absorbé à examiner un instrument placé devant lui, l'eût entendu approcher. Il lui posa la main sur l'épaule et lui dit rudement :

— Je veux savoir ce que vous prétendez faire de nous, et je vous somme de vous expliquer, entendez-vous?

L'autre se leva brusquement, la figure convulsée de fureur :

— Je vous ai dit qui j'étais, homme, et vous osez m'interroger? Malheur à vous !

Il voulut prendre à sa ceinture son fameux tube magique, mais Marc le prévint ; il saisit son revolver et le braqua sur le magicien.

— Un geste, et je vous tue, fit-il froidement.

— Me tuer, jeune insensé, ricana l'autre, ce serait votre perte sans rémission.

— Qui me dit qu'il n'en sera pas de même si nous nous abandonnons à vous ?

— Trève de sornettes? hurla le nain au comble de la rage.

Se baissant vivement, il atteignit son tube et le dirigea sur Marc. Celui-ci qui n'avait aucunement l'intention de tuer l'homme qui tenait la vie de tous entre ses mains, laissa tomber son arme, saisit le poignet de son antagoniste, et lui replia le bras en arrière : le résultat, ce fut que la décharge électrique atteignit en pleine poitrine Mahousky ; il s'étala sur le pont. En même temps, les deux singes sautaient sur Marc et le renversaient. Un cri terrible mit instantanément un terme à la lutte :

— Nous tombons !

En effet, le vaisseau aérien n'étant plus dirigé, piquait de l'avant, et descendait avec une rapidité inquiétante.

IV

Les hommes-singes.

Il est certain que si la catastrophe s'était produite sur la Terre aucun de ceux qui montaient le bateau n'y eût échappé. Mais là-bas, les règles de la pesanteur ne

sont pas les mêmes, et la chute ne s'accéléra pas.

Bientôt, au contraire, elle se ralentit sensiblement, et M. Barbibon, cramponné au bordage, aperçut vaguement, malgré l'obscurité, deux ailes immenses qui, automatiquement, venaient de se déployer de chaque côté, jouant le rôle de parachute.

Sur le pont, les hommes-singes, effrayés par le danger, avaient lâché Marc, au secours de qui s'était précipité Aurélien, et s'occupaient de soigner leur maître qui restait inerte. Si brusquement que presque tous les passagers chancelèrent, le navire s'arrêta ; il venait de toucher terre. Où était-on? Dans les ténèbres profondes, on ne distinguait rien, ou presque, on devinait seulement une plaine nue ; au ciel, pas une étoile ; à bord, un silence complet, fait de crainte et d'effarement.

— Où sommes-nous? fit enfin la voix de M. Barbibon. Ah ! Marc, tu as bien travaillé !

Nulle réponse ne vint, mais aussitôt un cri de terreur s'éleva ; un métis indien venait d'être happé sur le bord du navire par quelque chose de noir et de flexible comme un serpent, et il avait disparu sans un cri, étouffé net ; immédiatement après, ce fut le tour d'une femme qui disparut de la même manière.

— Tous à plat ventre, commanda Marc, et ne bougez pas !

Il s'était emparé de la boîte métallique à l'aide de laquelle Mahousky donnait de la lumière, et il lui suffit de presser un bouton saillant pour qu'une vive lueur jaillit. Alors on vit à gauche du navire, deux gigantesques animaux, des serpents tout noirs, longs de trente mètres, mais dont le corps était, de loin en loin, muni de pattes comme celui des caïmans. L'un d'eux avait encore dans sa large gueule la moitié du corps de la malheureuse Indienne.

Un cri de détresse et d'effrénée terreur s'éleva, bien que la clarté les eût fait reculer.

Mais Marc avait saisi le tube électrique de Mahousky-Khan ; il avait remarqué que le magicien, quand il s'en était servi contre Aurélien, avait simplement tiré avec le doigt une sorte de détente placée en dehors. Le dirigeant vers l'un des monstres, il pressa cette manière de gachette, un éclair aveuglant jaillit, et le reptile, frappé à mort, s'affaissa en se tordant sur le sol.

— Silence, fit le jeune homme, pour faire taire les lamentations des Indiens. A quoi cela sert-il de gémir?

Il s'occupa alors de l'autre animal, mais, épouvanté, celui-ci avait pris la fuite.

— Cette planète est peuplée de créatures fantastiques, comme la Terre avant le déluge, dit M. Barbibon en frémissant. Que va-t-il advenir de nous maintenant?

Il pressait Lucie contre sa poitrine et avait peine à retenir ses larmes. Seuls à bord, Marc et Aurélien, et aussi les deux Allemands, avaient conservé leur sang-froid.

Ces deux derniers voulurent écarter les hommes-singes pour soigner Mahousky, mais l'une des étranges créatures empoigna une barre de fer qui traînait sur le pont et d'un coup sur le crâne jeta Herbert à terre :

— Il l'a tué ! clama Johann. Ah ! bandit !

Il sortit un revolver de sa poche et il eût tiré si l'autre ne se fût rué sur lui. Heureusement, quatre ou cinq Indiens sautèrent sur son agresseur et son compagnon; mais il fallut que d'autres vinssent à leur aide, car, malgré leur nombre, ils n'étaient pas les plus forts. A la fin, les deux simiesques personnages furent envoyés pardessus bord, et ils s'enfuirent avec une vélocité incroyable.

— Bon, fit Marc, nous voici débarrassés d'eux. Mon oncle, s'il vous plaît, voyez donc à porter secours à ce pauvre Johann Hochspadt qui en a besoin.

« Pereira, ordonna-t-il au chef des métis indiens, tâchez de trouver quelque lien pour ligoter ce charlatan de malheur. Il n'est pas mort, car il commence à remuer.

Ses instructions furent promptement exécutées. Hochspadt n'était pas grièvement blessé, et il reprit bientôt connaissance ; quant à Mahousky, un bout de corde fit l'affaire ; il agitait déjà les jambes, et il était à prévoir que la décharge, relativement faible, ne l'avait qu'étourdi.

Alors le jeune homme, que son oncle et Lucie étaient venus rejoindre, examina les alentours à l'aide de sa boîte lumineuse qui projetait au loin une clarté aveuglante.

Dans les airs circulaient, avec une rapidité vertigineuse, des bêtes ailées, presque toutes énormes, dont l'approche arrachait aux Indiens des cris de terreur. Mais elles voletaient dès qu'elles arrivaient non loin du navire.

A perte de vue, le sol était uni, et constitué par un roc rougeâtre dont personne n'avait jamais vu l'équivalent sur la Terre. Çà et là, très clairsemés, poussaient des arbres gigantesques, hauts d'au moins trente mètres. Quant au navire aérien, il reposait paisiblement, ses deux grandes ailes étendues, et sans avarie apparente.

Soudain, Aurélien dit :

— Regardez, monsieur Marc, voilà votre particulier qui s'éveille.

En effet, Mahousky venait d'ouvrir les yeux. Il fit un effort pour se redresser, mais ses liens l'en empêchèrent.

— Qu'est-ce que cela? s'écria-t-il. Misérables, osez-vous bien m'attacher?

— N'essayez pas de nous faire peur, répliqua Marc, nous n'avons rien à ménager, puisque nous sommes convaincus que notre vie ne tient qu'à un fil. Ecoutez-moi : vous prétendez que c'est vous qui, doué d'une puissance incompréhensible, nous avez arrachés à...

Il ne put achever, car le nain, d'un effort prodigieux, avait rompu l'insuffisante corde qui le ligotait et s'en était délivré. Avant que nul eût pu intervenir, il avait soustrait à Marc, le redoutable tube, atteint le bordage, l'escaladait et s'éloignait à toutes jambes.

— Feu ! Feu sur lui ! ordonna Marc.

— Non, défendit M. Barbibon, ne tirez pas ; Marc, tu es fou, cet homme seul pouvait nous sauver peut-être !

— Allons donc ! rétorqua le jeune homme. Ne voyez-vous pas que c'est là un charlatan !

— Tu es fou ! répéta l'astronome ; c'est un être surhumain, au contraire ! Comment, sans cela, serait-il parvenu sur la planète Mars?

— La planète Mars? Je n'en crois rien. Est-ce possible une chose aussi incroyable?

Le jeune homme parlait encore qu'une faible lueur grandissant de minute en minute éclaira le ciel.

— Le jour ! s'exclama-t-on de toutes parts. Comme il vient vite !

En effet, dix minutes plus tard, Marc put fermer sa boîte électrique ; néanmoins, on ne voyait pas le soleil, probablement caché derrièree les nuages.

— Les nuits sont courtes, observa M. Barbibon. Tu vois bien, Marc, que nous ne sommes plus sur la Terre. Hélas ! quel va être notre sort ?

L'inquiétude augmentait de ce fait, qu'au loin des silhouettes d'animaux se profilaient.

A l'aide de sa lorgnette, Marc reconnut deux mammouths gigantesques. Puis, la faim commençait à se faire sentir, mais nul ne songeait à se repaître du dégoûtant cadavre du serpent, gisant toujours à terre.

— Je vais, dit le jeune homme, essayer de tuer à coups de fusil un des oiseaux qui volent au-dessus de nos têtes.

Il pria Hochspadt et Aurélien de l'imiter, et tous trois s'armant de fusils de chasse firent feu ensemble sur une espèce de gros canard noir qui tomba tout auprès du navire. Avec cette agilité singulière que donnait la diminution de la pesanteur, un Indien alla le ramasser : il pesait plus de dix kilo s.

— Malheureusement, nous n'avons pas de feu pour le faire cuire, remarqua M. Barbibon ; le mangerons-nous tout cru?

— Ne vous lamentez pas, mon oncle, répondit Marc en riant ; n'êtes-vous pas fier d'être l'un des premiers hommes, après ce maudit Mahousky, à fouler le sol de la planète Mars, puisque c'est là que vous croyez être?

— Certes, soupira l'astronome, et si je n'avais avec moi ma pauvre Lucie !...

Des cris, des exclamations lui coupèrent la parole ; tous les Indiens étaient debout montrant du doigt un point dans la planète ; M. Barbibon et son neveu, regardant dans cette direction, virent avec stupéfaction très loin encore, mais s'avançant rapidement comme une espèce de troupeau confus et nombreux.

Vivement, ils s'armèrent encore de leurs jumelles, et constatèrent, de plus en plus ahuris, que c'était là une masse considérable de ces hommes-singes dont deux spécimens accompagnaient Mahousky-Khan. Devant eux, les animaux fuyaient éperdus.

— Que nous arrive-t-il là? murmura M. Barbibon anxieux. Vois, Marc, ne dirait-on pas qu'ils sont armés?

— Certes, ils ont des massues et des lances. Et ils marchent, non point en désordre, mais dans une ordonnance parfaite, sur trois colonnes, dont chacune est divisée en détachements.

A bord du navire aérien, un silence profond régnait. La stupeur et l'épouvante avaient fini par susciter chez les Indiens une sorte de courage désespéré, et ce fut sans cris ni lamentations que tous les hommes, dont chacun avait emporté son fusil de chasse, plus ou moins perfectionné, avec des munitions abondantes, se répartirent le long du bordage. Les femmes furent rassemblées au centre et reçurent l'ordre de se coucher à terre. M. Barbibon, peu familier avec le maniement des armes, resta auprès de Marc. Ces préparatifs terminés, on attendit, l'angoisse dans tous les cœurs.

La surprise de tous ne fut pas médiocre, quand on vit le corps d'armée des hommes singes se déployer de façon à entourer le navire ; ils étaient hideux, avec les longs poils rougeâtres qui les recouvraient, leurs faces féroces, où des dents aiguës luisaient.

Tous, comme l'avait dit Marc, étaient munis de lourdes massues de bois, de piques, de couteaux de pierre taillée.

— Ne dirait-on pas des hommes primitifs, des hommes de l'âge de pierre? remarqua le savant. Mais, je ne me trompe pas, voici notre ami Mahousky !

C'était bien lui, jusque-là dissimulé dans un groupe. Il s'avança en sautant jusqu'à vingt mètres du navire et proclama :

— Hommes ! voyez, voilà mon armée. Elle m'obéit, comme les créatures obéissent à Dieu ; et, derrière elles, d'autres cent fois plus nombreuses n'attendent que mon appel pour accourir. Soumettez-vous à ma volonté, sinon, rien ne vous sauvera de la mort !...

Marc se montra et répliqua :

— Que voulez-vous faire de nous d'abord? Si c'est vous qui nous avez enlevés de la Terre, dans quel but?

— Vous le saurez, hommes. Songez que rien ne me résiste, rien. Je pourrais vous anéantir, s'il me plaisait, mais je ne vous veux pas de mal.

Marc tint conseil avec M. Barbibon, les deux Allemands, et Pereira Gallos. Il était évident que, malgré les fusils, on succomberait. Aussi fut-il décidé, malgré l'avis du bouillant jeune homme, que l'on se soumettrait.

M. Barbibon prit la parole et demanda au nain s'il jurait que personne ne serait molesté.

— Vous n'avez rien à craindre, déclara le « magicien ». Obéissez-moi, et vous serez plus heureux que sur la Terre ; peut-être, si je suis satisfait de vous, vous permettrai-je d'y retourner.

Si étourdissant que fût ce langage, nul n'y fit objection. Les occupants du navire aérien se groupèrent et sautèrent l'un après l'autre sur le sol. En un instant, ils furent encecrlés de près par l'armée des hommes-singes, qui étaient bien au nombre de deux mille.

A ce moment, un énorme oiseau genre de « roc » ou d'aigle géant, planait à quelques mètres au-dessus de la troupe. En un clin d'œil, vingt massues, lancées avec une force et une adresse incroyables, l'atteignirent.

Il tomba ; alors cinquante hommes singes se jetèrent sur lui ; à coups de lances, ils l'achevèrent ; puis, de leurs mains aux griffes aiguës, en arrachèrent des lambeaux pantelants qu'ils dévorèrent tout sanglants. Les femmes se cachèrent la tête dans leurs mantes, ne pouvant supporter ce spectacle. Mahousky frappa dans ses mains, et l'ordre se rétablit instantanément.

— En route ! commanda le sorcier, et vite !

V

Noirs et Rouges.

Bien qu'il n'y eût pas de soleil, la chaleur ne tarda pas à se faire sentir, et aussi la soif et la faim. La plaine, au milieu de laquelle s'avançait la troupe, paraissait interminable, et nul relief sérieux ne variait l'horizon. Heureusement, on marchait très vite, chaque pas étant, à cause de la diminution de la

pesanteur, un saut de trois mètres. Mahousky était venu se placer à côté de M. Barbibon, et il engagea la conversation. Il stupéfia le savant par l'étendue de ses connaissances, lui révélant bien des choses qu'il ignorait.

M. Barbibon en venait, devant l'imprévu de la situation, à se demander s'il ne rêvait pas. La course fatigante durait depuis deux heures sans incident, quand, soudain, d'un repli de terrain surgit un animal véritablement effrayant. On aurait dit une tortue-géante, avec une carapace de vingt mètres de diamètre, cou-v. rte d'écailles brunes, quatre pattes garnies de formidables griffes, un cou très mince, long de dix mètres, et une gueule ouverte comme celle des boas, mais autrement vaste et fournie. Les Terriens poussèrent une exclamation d'épouvante, mais déjà les hommes-singes se précipitaient au-devant du monstre, en poussant des cris gutturaux.

— Mais c'est un plésiosaure, constata M. Barbibon.

— A peu près, fit Mahousky-Khan. C'est une des rares bêtes qui osent s'attaquer à nous. Vous allez voir ce que mes guerriers vont en faire.

En effet, la petite troupe des Martiens eut en un instant entouré, à distance, l'horrible créature qui exhalait des sifflements fort désagréables. Quand elle leur courait sus, ils se mettaient aussitôt hors de ses atteintes avec une agilité incomparable, puis revenaient sur elle pour l'exciter.

Quand ils l'eurent suffisamment exaspérée, ils commencèrent à lui envoyer leurs massues qui se fichaient dans son cou dépourvu d'écailles.

A la fin, épuisé, le monstre voulut fuir, mais il n'allait pas vite, et ils le rattrapèrent sans peine, continuant à le cribler jusqu'à ce qu'il fût aveuglé. Alors l'un d'eux se glissa hardiment sous son ventre et lui enfonça sa lance, au défaut des écailles, à la place du cœur. La bête s'écroula comme une masse, avec un beuglement formidable, ébranlant au loin le sol.

— C'est terrifiant, fit Marc. Ainsi sans doute procédaient nos ancêtres, les hommes des forêts antédiluviennes. La chair de ce plésiosaure ne se mangerait-elle pas, d'aventure?

— Auriez-vous faim? questionna Mahousky qui ne paraissait pas conserver rancune au jeune homme de leurs précédentes querelles. Qu'à cela ne tienne.

Il prit une caisse que portait un homme-singe, et en sortit une petite cuillerée d'une matière brune !

— Mangez, dit-il. Voilà de quoi constituer un repas copieux.

— Quoi ! s'exclama Marc, cette insignifiante quantité de... je ne sais quoi...

— Mangez, vous dis-je !

Subjugué, le jeune homme obéit, et avala d'un trait le « repas » offert. Instantanément, il ressentit une étrange impression de bien-être et de force qui se répandait dans ses membres :

— J'espère faire mieux plus tard, dit Mahousky, et réaliser le rêve de votre compatriote Berthelot qui voulait réduire un dîner au volume d'une tête d'épingle.

Les autres Européens suivirent l'exemple de Marc, mais on eut bien de la peine à y décider les Indiens.

Quand ils s'y furent résignés, ils contemplèrent Mahousky avec crainte comme

ils eussent fait d'une divinité, et plusieurs se prosternèrent à ses pieds. Nul ne songeait plus, même le neveu de M. Barbibon, à contester l'autorité de cet homme extraordinaire.

La marche reprit ensuite, sans que personne sentît la fatigue. Même un peu d'espoir renaissait. La vue de l'énorme cadavre du plésiosaure, auprès duquel on passa, provoqua la curiosité et les commentaires. Un obstacle ne tarda pas à se présenter ; on arriva sur les bords d'un large canal plein d'eau et parfaitement rectiligne :

— Les canaux de Mars ! annonça M. Barbibon.

— Non, rectifia le nain ; celui-ci est invisible de la Terre. Mais vous en rencontrerez d'autres bien plus vastes.

— Et à quoi servent-ils?

— A la fois de défense et d'irrigation.

— Défense contre qui?

Mahousky fronça le sourcil et répondit avec humeur :

— Contre les Esprits et les Noirs.

— Je ne comprends pas.

— Vous comprendrez plus tard. Il s'agit de franchir ce fossé ; c'est tout qu'il y a de plus aisé.

Les Terriens le virent avec stupéfaction poser les pieds sur l'eau et y marcher exactement comme il l'aurait fait sur le sol le plus solide.

— Ici, dit-il, l'eau n'est pas aussi fluide que sur la terre et la modification des lois de la pesanteur permet de s'y confier sans aucun risque, Essayez plutôt.

Non sans quelque appréhension, Marc et les Allemands se hasardèrent à la suite d'un bon nombre d'hommes-singes et, en effet, ils constatèrent qu'ils glissaient sans effort à la surface de l'élément liquide qui se comportait plutôt comme une sorte de boue ou mieux de gélatine consistante.

Mais il était dit que que le temps ne se terminerait pas sans incident.

Tout à coup l'air fut agité comme par un vent violent et en un clin d'œil toute la troupe fut plongée dans une demi-obscurité où passaient de fugitives lueurs vertes.

— Les Esprits ! cria Mahousky. Eh qu'ils viennent, eux et leurs noirs auxiliaires, nous les recevrons ! Accélérons l'allure !

En vain, M. Barbibon essaya d'obtenir des explications : qu'étaient les Esprits? qu'étaient les Noirs?

Mahousky lui tourna le dos et la course continua, agrémentée de quelques chutes causées par des glissades sur l'eau visqueuse. Pourtant, il y eut une alerte provoquée par l'apparition subite d'une grosse boule noire à la surface du canal. L'approche de quelques hommes-singes dont l'un y projeta sa massue, eut pour effet que cette masse immédiatement s'évanouit : elle était formée de centaines d'anguilles inoffensives, affirma le nain, qui se dispersèrent dans tous les sens.

Là, le terrain était plus ondulé, et il y poussait une herbe haute extrêmement raide qui ralentissait l'allure. Mahousky, ayant donné le signal de l'arrêt, se fit apporter une petite caisse qu'il ouvrit. Il en tira un miroir d'acier poli qu'il disposa horizontalement près du sol, et un second qu'il plaça à angle droit avec le premier. Ensuite il déplia et ajusta une sorte de cerf-volant, relié au miroir par un fil métallique souple et le lança en l'air. M, Barbibon eut alors une exclamation : sur le miroir horizontal se dessina une vaste plaine, vue

à vol d'oiseau, avec ses accidents de terrain, ses bouquets d'arbres, etc.

— C'est un nouveau procédé de télévision, ricana le nain ; il est de mon invention.

Mais il n'y jeta qu'un regard, et poussa un rugissement.

— Les voilà ! hurla-t-il, ils sont en chemin pour nous attaquer.

Il désignait du doigt une masse noirâtre qui, à la surface du miroir, semblait se mouvoir lentement parmi la plaine. Dès lors, son agitation ne connut plus de bornes. Sans s'occuper de ses prisonniers, il se mit à parler en ce langage rauque et guttural des hommes-singes, qui aussitôt se mirent à l'œuvre.

Des caisses qui étaient portées à dos furent extraits des rouléaux de fil métallique et des piquets en fer ; en quelques instants, une barrière circulaire et continue de ce fil entoura la troupe massée au centre, puis d'autres fils relièrent ceux-là à une petite boîte que le nain tenait à la main.

— Il va y avoir bataille, dit-il, sombre. Ah ! j'ai eu tort d'abandonner mon navire aérien ! C'est votre faute, ajouta-t-il, en se tournant vers Marc.

— Permettez, répliqua celui-ci, il ne tenait qu'à vous de nous laisser sur terre !.. Mais contre - qui prétendez-vous combattre?

— Contre les Noirs ! hurla Mahousky en se démenant, les Noirs, esclaves des Esprits et ennemis des Rouges, qui sont mes alliés. Sachez, déclara-t-il solennellement, sachez qu'il est sur cette planète deux races ennemies, les Noirs et les Rouges...

— Des singes, toutes deux? interrogea curieusement M. Barbibon.

— Non, pas des singes, mais des anthropoïdes, des êtres intermédiaires entre l'homme et le singe. Ainsi étaient les ancêtres des humains, il y a un million d'années. Les Noirs sont sous la domination des Esprits, et ce sont ceux-ci que je veux abattre ; c'est pourquoi je vous ai amenés auprès de moi pour que vous m'aidiez à lutter contre eux.

— Ce coquin est insensé ! cria Johann Hochspadt en lui montrant le poing. Si j'étais sûr qu'il dise vrai...

— A genoux, misérable dément ! vociféra Mahousky, et demande-moi pardon de ton insulte !

Il bondit sur l'Allemand, et avec une vigueur irrésistible, le courba vers le sol. Plusieurs hommes-singes vinrent à son aide ; mais il les chassa d'un mot. Et soudain, les spectateurs de cette scène virent avec stupeur le visage de Johann Hochspadt devenir cramoisi, puis bleu ; et aussitôt des flammes rougeâtres parurent voltiger sur son corps, tandis qu'il s'affaissait en se tordant sous des souffrances intolérables.

— Ainsi, menaça le nain en levant les bras au ciel, ainsi en sera-t-il de quiconque osera me résister ! Malheur à qui me brave !

— Mais cet homme va mourir ! s'exclama M. Barbibon.

Il achevait à peine qu'un coup de feu retentit et une balle de revolver vint frapper le miroir qui vola en éclats : c'était Herbert, le frère de Johann qui avait tiré sur Mahousky, mais l'avait manqué... On ne sait ce qui serait arrivé alors, si, au loin, une grande clameur ne s'était élevée, provoquant aussitôt une émotion intense.

Le nain plaça ses mains au-dessus de la tête de Johann ; immédiatement, les

flammes s'éteignirent, et l'Allemand, gémissant encore, put se remettre debout. Puis les guerriers à face de singe se formèrent en carré sur deux rangs avec beaucoup d'ordre, Mahousky et les Terriens au centre. Bientôt, au sommet d'une colline voisine, une foule d'êtres tout noirs surgirent, ils étaient pareils aux Rouges, sauf la couleur et la taille un peu plus haute. Ils portaient aussi des massues et des lances, en outre de grandes haches et d'engins qui ressemblaient beaucoup à des frondes.

Ils émettaient des sons aigus en brandissant leurs armes, et il en sortait de toutes parts, on eût dit une fourmilière. Et tout à coup, une apparition encore plus étrange fit trembler M. Barbibon et ses compagnons.

— Les Esprits ! murmurèrent-ils.

C'étaient comme des flammes hautes et blanches, toujours uniformes, qui eussent marché. En les considérant attentivement, on y discernait vaguement la forme humaine.

Il y en avait une dizaine, et de celle qui marchait en tête, le fameux rayon vert jaillit soudain, pour venir se poser sur Mahousky et ceux qui l'entouraient. L'astronome entendit, comme la première fois, une série de sons indistincts, comme si ce rayon leur eût servi de véhicule. Mahousky écoutait en grinçant des dents et proféra d'une voix éclatante des mots incompréhensibles. Alors un grand cri jaillit de la masse des Noirs qui s'élancèrent à l'assaut de la position des Rouges.

VI

Captifs !

M. Narcisse Barbibon avait pris sa fille dans ses bras en même temps que Marc et le brave Aurélien se plaçaient devant eux pour les protéger au besoin. Quant aux deux Allemands, ils s'étaient prudemment barricadés parmi les quelques bagages que les hommes-singes avaient déposés en un tas. Toutefois, le choc redouté ne se produisit pas sur-le-champ. Lorsque le premier rang des Noirs atteignit la barrière de fils métalliques, une clameur immense de douleur et de désespoir domina les hurlements de fureur, et une foule d'assaillants roula à terre, se tordant dans d'atroces souffrances : ils avaient été « électrocutés » par des décharges électriques.

D'autres, poussés par ceux qui arrivaient derrière s'y vinrent encore jeter, et ils eurent le même sort ; sur ces masses grouillantes, les Rouges, impassibles, faisaient pleuvoir leurs massues qui, lancées avec une habileté prodigieuse, revenaient, après avoir frappé, dans les mains de leurs propriétaires. Mais on vit soudain les rangs des Noirs s'ouvrir et, glissant sur le sol comme des apparitions lumineuses, les Esprits s'avancèrent. Mahousky, jusqu'ici spectateur immobile du combat, s'élança vers eux avec des invectives et des hurlements, et tendit vers eux son redoutable tube magique d'où, avec des crépitements éclatants, de meurtriers et fulgurants éclairs s'envolèrent vers ses ennemis.

Une douzaine de ses propres soldats les Rouges, furent foudroyés en même temps

et les Esprits s'arrêtèrent, visiblement effrayés, ou peut-être blessés, tout fluidiques que fussent leurs corps. Alors, il se produisit quelque chose de terrifiant : tous, ils semblèrent quitter la terre et s'élever à quelques mètres en l'air, et de chacun d'eux, le fameux, rayon vert jaillit. En un instant, le champ de bataille fut plongé dans une demi-obscurité où se détachaient les silhouettes des Esprits.

Mahousky s'abattit comme une masse avec un cri rauque, et en même temps, une colonne de Noirs, ayant sans doute rompu le fil électrique, se ruaient furieusement contre le carré des Rouges, l'enfonçaient, et atteignaient l'endroit où, pâles, mais résolus, se tenaient groupés les Français. Dans l'ombre verdâtre, qui noyait tout, c'était un spectacle effrayant. Marc et Aurélien, puis les deux Allemands déchargèrent leurs fusils, ensuite leurs revolvers, mais que pouvaient quelques balles sur cette multitude.

Dix anthropoïdes se jetèrent sur chacun d'eux. En un clin d'œil, ils furent terrassés ; ils distinguèrent en une horrible vision des faces poilues et sauvages aux dents aiguës, aux yeux phosphorescents se pencher sur eux, des pattes munies de griffes paralysèrent leurs membres et, après s'être débattus quelques secondes, ils sentirent qu'on les emportait avec une incroyable rapidité. Ils eurent le temps de constater que l'obscurité se dissipait instantanément, que de formidables détonations ébranlaient la terre. Mais soudain, leurs porteurs s'arrêtèrent et, les déposant sur le sol, s'écartèrent. Une ombre lumineuse, où ils reconnurent un Esprit, se montra et dirigea sur eux un rayon vert : ce fut comme s'ils avaient reçu sur le crâne un formidable coup de matraque. En l'espace d'un dixième de seconde, ils s'évanouirent et dès lors perdirent toute notion d'eux-mêmes et de ce qui se passait...

Quand M. Narcisse Barbibon reprit ses sens, il redressa lentement son corps endolori et jeta autour de lui un regard effaré ; tout d'abord, il ne se rappela rien de ce qui venait de se dérouler, et sa physionomie dénota une stupeur sans limite quand il se vit allongé sur du granit uni comme une glace, dans une vaste salle aux murs de même nature et entièrement nus, sans une fenêtre, sans une lucarne. A ses côtés, Marc et Aurélien gisaient, immobiles, inertes, comme si la mort avait fait son œuvre.

Et tout à coup, la mémoire de l'horrible réalité lui revint : d'un bond qui l'emporta presque jusqu'à la voûte — car il n'avait guère pensé à la diminution de la pesanteur — il se mit debout et gémit en levant tragiquement les bras :

— Ma fille, ma Lucie ! mon enfant !... Perdus !...

Car Lucie, non plus que les deux Allemands, ne se trouvait auprès de lui. Or, ce cri parut arracher ses deux compagnons à leur torpeur, car l'un après l'autre, ils ouvrirent des yeux ahuris ; puis Marc demanda d'une voix pâteuse :

— Mais où sommes-nous?

— Qu'importe ! cria M. Barbibon en le secouant par le bras : Lucie? Où est Lucie?

Et comme son neveu ne lui répondait pas, le malheureux père se laissa tomber à terre et fondit en larmes.

Ni Marc ni Aurélien ne trouvaient une

parole pour le consoler. Qu'eussent-ils pu dire? A la fin pourtant, Marc, la voix tremblante, essaya de remonter le vieillard.

— Mon oncle, dit-il, j'ignore ce qu'il adviendra de nous, je ne sais où nous sommes ni comment nous avons été amenés dans ce lieu étrange, semblable à un caveau, où nulle lumière ne brûle, et où, cependant, il fait aussi clair qu'en plein jour. Mais nous sommes des hommes et comme tels nous ne devons ni nous abandonner ni perdre courage. A quoi bon pleurer? Regardons la situation en face, de manière à nous arracher, s'il se peut, à ce cauchemar atroce.

— Bah ! fit Aurélien avec un geste insouciant, jamais nous ne sortirons d'ici, et, en tout cas, jamais nous ne reverrons la Terre...

Il s'interrompit et alla se mettre à genoux dans un angle :

— Oh ! oh ! fit-il en tendant l'oreille, j'entends...

— Quoi? interrogea Marc

— Et je vois.

— Que vois-tu? Parle donc !

Comme il achevait, au-dessus de leurs têtes, un léger craquement se fit entendre. Ils levèrent les yeux et avec une émotion indicible, virent qu'une ouverture carrée par laquelle ils apercevaient des silhouettes d'êtres animés, venait de se démasquer.

Ils n'eurent, du reste, pas le loisir de se communiquer leurs impressions, parce qu'ils sentirent qu'ils quittaient doucement le sol, littéralement aspirés par une force irrésistible autant qu'invisible. Un effroi dont ils n'étaient pas maîtres les envahissait et leur enlevait l'usage de la parole ; en moins de dix secondes, ils franchirent ensemble le large trou béant et, abasourdis, se trouvèrent debout, sans la moindre blessure, sur le sol d'une salle plus vaste encore que celle qu'ils venaient d'abandonner.

Mais celle-là n'était pas déserte, et ce fut avec un frémissement que les infortunés Terriens se virent en présence d'une dizaine d'hommes-singes semblables à ceux qu'ils avaient déjà vus de si près, lors du combat. Seulement ceux-là étaient encore plus laids et plus noirs ; pourtant, leur stature était plus élevée et tous portaient de singuliers ornements, des bracelets, des colliers d'un métal identique à de l'or. Ils étaient armés de piques, de haches de pierre et de massue de bois dur. En une seconde, les trois Français furent saisis et entraînés vers une grande baie cintrée qui donnait accès dans une autre salle analogue aux autres et comme celles-ci dépourvue de tout ce qui pouvait ressembler à un meuble.

Là, la troupe fit halte,

— Décidément, fit Aurélien, qu'est-ce qu'ils nous veulent, ces singes? Ça devient idiot, ces histoires ! Eh ! l'ami, continua-t-il en s'adressant à l'un de ses gardiens, que nous voulez-vous, voyons?... Réponds un peu, quoi, mal blanchi !... Que je suis bête, puisque c'est des singes, ils ne comprennent que les singeries !

Et là-dessus, il entama une mimique animée et aussi expressive qu'il le put.

Mais le résultat de sa tentative fut, certes, inattendu : croyant à un essai de fuite ou à une rébellion, trois des anthropoïdes sautèrent sur lui et le terrassèrent avant qu'il eût compris ce qui lui arrivait. Il voulut regimber, et comme il était, en dépit de sa petite taille, des plus vigoureux

une lutte acharnée s'engagea. Il eût bientôt succombé sous le nombre, et probablement passé un mauvais quart d'heure, si une diversion ne s'était produite : dans leurs efforts désordonnés, les quatre combattants s'étaient, sans y prendre garde, rapprochés d'une sorte de niche creusée dans la paroi lisse et grise et l'un d'eux, par hasard, heurta du pied une pierre ronde qui y faisait saillie.

En un éclair, le sol se déroba sous eux, et ils disparurent au regard épouvanté de M. Barbibon et de Marc.

— Mais où sommes-nous? fit Marc d'un ton dont il ne pouvait dissimuler l'angoisse. C'est épouvantable! Je crois rêver! Mon oncle, dites-moi si tout cela n'est pas un songe affreux!

— Hélas! mon ami, répliqua tristement l'astronome, que te dirais-je? Nous sommes bien éveillés, va! Mais je me demande s'il ne vaudrait pas mieux en finir tout de suite.

— Jamais! riposta le jeune homme, à qui ces mots désespérés paraissaient avoir rendu son énergie. Et Lucie que deviendrait-elle? Et puis, tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir.

M. Barbibon fut dispensé de répondre par un nouvel événement inattendu qui n'était autre que la réapparition d'Aurélien, mais en quel état! Les vêtements en loques, des gouttelettes de sang coulant sur son visage; quant à ses gardes, qui marchaient à ses côtés, d'un air assez penaud, ils avaient été, eux aussi, fort éprouvés.

— Aurélien, d'où viens-tu? demanda M. Barbibon.

— Ah! monsieur quel pays! C'est incroyable! Voyez-vous, moi qui ai pourtant pas mal voyagé, qui connais à fond le pays des Arbis, eh bien! je n'ai jamais rien vu de pareil!

Le fidèle serviteur qui, depuis la magistrale « peignée » qu'il avait échangée avec les hommes-singes, était, semblait-il, au mieux avec eux, s'approcha de son maître, sans que nul tentât de l'en empêcher et continua :

— Savez-vous où je suis tombé avec ces maudits chimpanzés, hein? Dans une usine, tout simplement!

— Tu es fou! Une usine?

— Comme je vous le dis! Avec des roues qui tournent, et puis...

— Tais-toi!

Dans l'encadrement de la baie ouverte à travers la muraille, une silhouette blanche et spectrale, vaguement humaine, se profilait, s'avançant très lentement en glissant sur le granit.

— Un Esprit, murmura M. Barbibon.

C'en était un, en effet. Il s'approcha, cependant que les hommes-singes entouraient leurs prisonniers dans une attitude pleine de respect et de crainte. Instinctivement, les trois hommes s'étaient réunis dans une appréhension commune et irraisonnée.

Soudain ils virent l'Esprit se redresser en quelque sorte, comme si sa taille s'accroissait subitement. De la partie de son corps fluidique qui paraissait être la tête, le rayon vert qui jouait un si grand rôle sur cette étrange planète, jaillit, se fixant sur les captifs. Il sembla à ceux-ci que l'air frémissait autour d'eux et, abasourdis, ils entendirent distinctement cette phrase prononcée en excellent français et sans le moindre accent :

— Êtres venus d'un monde lointain par je ne sais quel prodige, écoutez-moi!...

Tous trois avaient fait un saut en arrière, tant leur stupeur était profonde : l'Esprit parlait leur langue maternelle, avec la même netteté et, certes, plus de correction qu'un naturel du faubourg Montmartre!

VII

La fuite.

— Mais, ma parole, c'est un compatriote! s'écria Aurélien. Jamais je n'ai vu son pareil chez nous, sûr!

— Taisez-vous, répliqua l'Esprit, et prêtez-moi une oreille attentive. Non, je ne parle pas votre langue, car les êtres supérieurs et immatériels que nous sommes ne s'expriment pas par des paroles : c'est ma pensée qui va directement à votre cerveau, lequel la transforme aussitôt en des mots, sans le secours desquels vous êtes incapables, vous, êtres inférieurs, de rien comprendre. Ecoutez. Qu'êtes-vous venus faire dans ce monde qui n'est pas le vôtre?

— Nous n'y avons pas été amenés par notre propre volonté, répondit M. Barbibon, mais par une catastrophe dont nous avons été les victimes.

— Il n'importe! Nous ne pouvons tolérer la présence, sur la planète où les Esprits règnent en maîtres, d'êtres qui sont nos ennemis. Vous allez mourir!

Il achevait à peine qu'Aurélien, encore échauffé par sa lutte récente, bondit sur lui en vociférant :

— Mourir! Et pourquoi? Qu'est-ce que nous avons fait à celui-là?

Mais plusieurs hommes-singes s'interposèrent, et l'Esprit continua :

— Vous mourrez, sans vous en apercevoir, demain, au lever du soleil. J'ai dit!

Lentement il recula, et disparut dans la salle voisine, cependant, que les trois Terriens étaient entraînés par leurs gardes.

Ils parvinrent sans avoir échangé un mot jusqu'au trou creusé à la partie supérieure de la voûte. Sans comprendre comment la chose se faisait, ils furent, comme la première fois, aspirés par une force singulière qui les déposa au fond du vaste cachot sans issue, puis l'ouverture se referma, et ils se trouvèrent seuls. Alors seulement la parole leur revint.

— Mourir! répéta Marc avec un geste de menace. Pas encore! Il faudra voir si nous ne réussirons pas à sortir de là!

— Tu es fou! répliqua son oncle en haussant les épaules. Ne vois-tu pas que nous sommes aux prises avec des êtres doués d'une puissance infernale.

Il s'abandonna à sa douleur, mais Marc ni Aurélien ne l'imitèrent. Le second emmena le jeune homme vers l'angle qui avait déjà fixé son attention et tous deux remarquèrent avec surprise qu'en cet endroit le granit lisse et noirâtre était remplacé par une lame d'une substance translucide, à travers laquelle on apercevait au-dessous quelque chose d'analogue à une roue horizontale qui eût tourné sur elle-même.

— C'est par ici que nous nous sauverons, affirma Aurélien.

— Oh ! oh ! protesta Marc, et de quelle façon, je te prie? C'est impossible !

— On voit bien que vous n'avez pas servi aux zouaves, riposta le fidèle serviteur avec une nuance de dédain. Je vais vous montrer, moi, comment on se débrouille quand on a eu l'honneur de porter l'uniforme des « chacals ». Il prit dans sa poche son solide couteau et l'introduisit dans une rainure qu'il avait découverte.

— Mais en admettant que nous enlevions cette plaque, où aboutirons-nous? questionna Marc.

— Dans l'usine où j'ai dégringolé avec les singes.

— Et nous nous y trouverons en présence d'une douzaine de ces chimpanzés, comme tu les appelles.

— Pas du tout, elle était absolument vide. En tous cas, il n'y a pas autre chose à faire.

Se servant ensuite de son couteau, comme d'un levier, il appuya avec précaution et poussa une exclamation de joie en constatant que la lame se soulevait peu à peu. A la fin, ils réussirent à la saisir et, sans peine, l'enlevèrent de son logement. Alors, ils se penchèrent avec une curiosité anxieuse et, dans l'immense caverne voûtée, ils distinguèrent les cuves dont avait parlé Aurélien, des courroies et des câbles tendus, des volants.

— Par exemple ! si je m'attendais à trouver une salle de machines sur la planète Mars ! s'exclama Marc.

— Ça m'est bien égal, riposta Aurélien. Ouste ! sautons !

Ils secouèrent M. Barbibon, qu'ils eurent peine à arracher à sa torpeur ; puis, prenant un point d'appui sur la roue dont le mouvement très lent ne les pouvait gêner, ils se laissèrent aller dans le vide. S'ils eussent été sur la Terre, cette chute d'une dizaine de mètres leur eût pu être fatale, Mais là-bas, les lois physiques ne sont plus les mêmes et ils vinrent avec la gracieuse légèreté d'oiseaux se poser sur le sol uni de la « salle des machines ». Comme l'avait annoncé Aurélien, elle était déserte et ses dimensions extraordinaires arrachèrent des interjections admiratives aux trois compagnons.

Ils se séparèrent afin d'explorer en détail leur nouveau séjour et, en passant, Aurélien s'arma d'un morceau de bois qui, bien que long d'un mètre, gros comme le poignet et dur comme le fer, ne pesait qu'un poids insignifiant. Il leur fut impossible de se rendre compte de la nature des machines ni du but auquel elles étaient destinées, parce que toutes étaient entourées d'une carapace de cuivre qui les masquait ; mais leur bourdonnement annonçait qu'elles étaient en pleine activité. Un appel de Marc les rallia : il venait de découvrir une sorte de plan incliné en pente douce qui descendait dans le rocher.

Prudemment, ils s'avançaient. Il y régnait la même clarté blanche que dans les autres parties de l'édifice, ce qui facilitait leur marche ; la galerie était étroite, mais très haute. Ils y parcoururent une centaine de mètres, et soudain se virent arrêter par la muraille nue : le souterrain était sans issue. Un cri de colère et de désespoir leur échappa. Heureusement il suffit que Marc appuyât un peu fortement sur la pierre pour que celle-ci leur livrât passage. Cette fois, c'était dans un véritable arsenal qu'ils débouchaient ; des centaines de piques, de massues, de poignards de bronze, de haches de pierre, s'y alignaient.

En hâte, chacun choisit des armes à sa convenance afin de remplacer leurs fusils qu'ils avaient perdus dans la bagarre ; ils avaient par bonheur conservé leurs revolvers avec quelques cartouches.

— On pourra au moins se défendre ! proclama avec satisfaction Aurélien en brandissant une lance et une hache. Qu'ils y viennent maintenant les orangs-outangs !

— En route ! commanda M. Barbibon. Nous n'avons plus rien à faire ici.

Le passage souterrain se continuait. Ils le suivirent encore sur un parcours assez considérable jusqu'à ce qu'enfin la lumière du jour leur apparût à un tournant du couloir.

Jamais elle ne fut saluée avec autant de transports. Hélas ! cette joie ne dura pas. Car, lorsqu'ils eurent franchi l'orifice du souterrain, ils virent avec stupeur qu'ils se trouvaient à mi-hauteur d'une muraille rocheuse presque à pic, entièrement nue, le long de laquelle circulait un chemin en corniche. En bas, à trois cents mètres, une vallée couverte de végétation, large de trois ou quatre kilomètres, et de l'autre côté une nouvelle muraille de granit formaient un paysage d'une tristesse indicible qui leur serra le cœur.

— Bon ! fit Aurélien, c'est déjà quelque chose de respirer un peu l'air de la liberté, mais ce n'est pas tout ! Qu'allons-nous faire?

Nul n'eut le temps de lui répondre, parce qu'à cet instant, au détour du chemin en corniche, un être apparut ; un homme-singe, sinistre et grotesque à la fois.

A la vue des trois Terriens, il fit demi-tour, avec les marques de la plus vive épouvante, mais déjà Marc était sur lui ; à tout prix, il fallait l'empêcher de donner l'alarme. D'un solide coup de massue sur le crâne, le jeune homme l'étendit à ses pieds, inanimé.

— Pauvre diable ! fit-il.

— Merci bien, protesta Aurélien. Et nous, est-ce que nous aussi ne sommes pas à plaindre? Et ces mokos-là ne sont-ils pas les serviteurs de ces espèces de feux-follets animés qui nous ont condamnés à mort? Non, pas de sentiment, ce n'est pas le moment !

D'une poussée, il se préparait à précipiter le malheureux dans l'abîme, mais M. Barbibon et Marc intervinrent et une courte discussion s'engagea durant laquelle l'anthropoïde sortit de son évanouissement. Telle fut sa terreur qu'il n'essaya même pas de fuir. Il se mit debout en chancelant, puis se laissa tomber en avant la face contre le sol en proférant des sons à peine articulés où il n'était pas difficile de deviner une supplication.

— Il m'a l'air moins farouche que ses camarades, celui-là, opina Marc.

— C'est qu'il est tout jeune, répliqua l'astronome qui observait avec curiosité cette créature d'un autre monde. Ne lui faisons pas de mal et gardons-le auprès de nous, peut-être pourra-t-il nous être utile.

Aurélien n'était guère de cet avis, mais il se tut quand son maître lui eut imposé silence. Alors le savant obligea le pri-

sonnier à se relever, et tenta, par une mimique expressive, de le rassurer, sans trop y parvenir.

— Quel dommage qu'il ne nous comprenne pas, soupira M. Barbibon, il y a tant de choses inexplicables dans le mystérieux séjour d'où nous sortons !

— Bon. Mais qu'allons-nous faire?

— Suivre ce chemin, parbleu !

Avec une docilité craintive, l'homme-singe prit place derrière Marc et devant Aurélien, l'astronome ouvrant la marche, et ils s'engagèrent sur le sentier, du côté qui descendait vers le pied de la muraille de granit.

Le soleil brillait, l'air était pur et léger, et ils avançaient à vive allure. Tout à coup, comme ils dépassaient une arête rocheuse, leur captif s'arrêta soudain, saisi d'un tremblement nerveux et sa main crochue se tendit vers l'horizon, dont la teinte bleue s'assombrissait visiblement.

— Tiens, fit Aurélien, voici la nuit. Mauvaise affaire ! Impossible d'aller plus loin, et ce retard va donner à nos ennemis le loisir de nous rattraper.

— Sans compter, poursuivit Marc, que j'ai l'estomac dans les talons, et une soif !...

M. Barbibon ne dit rien, mais son courage comme ses forces étaient à bout, et il se laissa aller sur le sol où il s'étendit. Les autres l'imitèrent, car ils ne pouvaient songer à gagner le fond de la vallée non plus qu'à continuer leur course dans l'obscurité. Quant au prisonnier, il s'accroupit dans une anfractuosité et se cacha la tête dans les bras.

La nuit s'était faite avec une incroyable rapidité ; maintenant une ombre épaisse les enveloppait, où brillaient seulement au ciel d'un incomparable éclat des myriades d'étoiles. L'astronome oublia un instant ses angoisses pour examiner passionnément ce ciel si différent de celui qu'il avait contemplé maintes fois de la terre. Mais un phénomène singulier attirait aussi son attention et celle de ses compagnons : par intervalles il leur semblait voir passer à une vitesse fantastique, tout auprès d'eux, d'énormes masses noires qu'ils ne distinguaient guère que par deux points étrangement brillants qui devaient être les yeux.

— Qu'est-ce que c'est encore que ceux-là? questionna Aurélien en s'armant de sa hache. Des oiseaux comme nous en avons déjà vu?

— Non, fit Marc inquiet ; ceux-là sont bien plus gros.

— Sale pays ! grogna le fidèle serviteur, pour sûr que je ne viendrai pas m'y retirer...

Il achevait à peine qu'une foule des mêmes points lumineux parut accourir vers eux, en même temps qu'un bruissement d'ailes frappait leurs oreilles.

— Alerte ! cria Marc, c'est à nous qu'ils...

Il ne put finir. Des êtres formidables s'étaient abattus sur lui et ses compagnons ; des griffes aiguës s'enfoncèrent dans leur chair et en un clin d'œil, ils se sentirent emportés dans les airs.

VIII

Les sphinx ailés.

Des malheureux emportés à une allure vertigineuse dans la nuit opaque, aucun n'avait pu, tant l'attaque avait été foudroyante, esquisser même l'ombre d'une résistance. A demi-étouffés à la fois par la rapidité de la course et par l'étreinte puissante qui les enserrait, ils étaient presque privés de sens et conservaient juste assez de connaissance pour croire leur dernière heure arrivée. Pourtant, Marc qui n'avait pas perdu tout sang-froid, remarqua, après peu de minutes de ce vol fantastique, qu'ils arrivaient maintenant tout près de terre. Bientôt une lueur, faible d'abord, puis plus intense de seconde en seconde, dissipa les ténèbres, et ils sentirent qu'on les déposait tout doucement sur le sol.

Ce qu'ils virent leur parut si insensé qu'ils demeurèrent muets de stupeur. Autour d'eux, formant un cercle ininterrompu, des centaines d'êtres formidables étaient assemblés, et ces êtres étaient analogues à ces sphinx que les anciens Egyptiens ont imaginés. Les têtes couvertes de poils ras ressemblaient à des têtes humaines ; le corps, les pattes, les griffes étaient ceux de gigantesques lions ; aux épaules, des ailes étaient fixées et se repliaient contre le corps. De ceux qui tournaient le dos à l'espèce de lueur irradiant d'une source invisible, les yeux, larges comme des soucoupes, brillaient d'un insupportable éclat.

— Je suis fou, je rêve, murmura M. Barbibon...

Mais dans la foule de ces êtres inconnus, un mouvement se dessinait. Comme s'ils avaient obéi à un mot d'ordre, tous marchèrent lentement sur les trois hommes aux pieds de qui l'anthropoïde, à demi-mort d'épouvante, s'était blotti.

— Ils vont nous dévorer ! hurla Aurélien.

Quatre ou cinq plus gros que les autres les précédaient, les énormes mâchoires s'ouvrant laissaient voir d'effrayantes rangées de dents ; l'un d'eux rugit à faire trembler le sol. Mais son cri se transforma en un hurlement de douleur : Aurélien venait de lui tirer un coup de revolver dans la gueule.

Chose étrange ! Le bruit et l'éclair de la détonation provoquèrent chez les monstres un mouvement général de recul. Celui qui avait été blessé s'était enfui ; profitant de cet avantage inattendu, M. Barbibon et Marc firent feu à leur tour dans le tas, ce qui eut pour résultat d'écarter davantage les sphinx ; plusieurs même s'envolèrent.

— Fuyons, dit Marc. Par là !...

Un passage s'était dessiné dans la multitude des fantastiques créatures : ils s'y élancèrent, courant ainsi dans la direction de la source lumineuse. Aurélien et l'homme-singe tenaient la tête. Le premier eut tout à coup un cri de désolation :

— Le feu ! Impossible de continuer ! Un volcan !

Et en effet, ils arrivaient au bord d'un précipice insondable au bas duquel on eût dit une mer de flammes, des flammes bleues, vertes, rouges, de toutes couleurs d'où s'élevait une fumée légère.

— Oh ! fit M. Barbibon en frémissant, c'est une des bouches de l'enfer, cela !

— Les bêtes, les bêtes qui reviennent ! s'exclama Marc. Un peu remis de leur terreur, les sphinx ailés s'étaient reformés en une masse compacte, et s'avançaient, grondant, faisant claquer leurs mâchoires, vers leurs adversaires acculés. Deux ou trois coups de revolver les arrêtèrent encore, mais pour peu de temps.

— Nous sommes perdus ! fit l'astronome. Pour moi, je préfère en finir ! Ma Lucie, mon enfant, adieu pour toujours ! Et avant que ses compagnons l'eussent pu retenir, il s'élança dans l'abîme.

— Monsieur ! Monsieur ! attendez-moi ! pria Aurélien.

Et, comme pris de folie, il se précipita à son tour, aussitôt suivi par l'homme-singe. Marc restait seul. Il tira encore deux coups de son arme, mais la fureur envahissait les sphinx ailés : avec des rugissements effroyables, ils se jetèrent en avant, le jeune homme ne les attendit pas et imita l'exemple de son oncle. C'était la fin : ils allaient être consumés par les flammes ardentes qui crépitaient en bas. Et Marc crut rêver quand il s'aperçut que sa chute se ralentissait sensiblement jusqu'à ce qu'il restât immobile, littéralement suspendu en l'air.

A sa hauteur, il aperçut son oncle, Aurélien et l'anthropoïde, qu'un invraisemblable prodige maintenait aussi à cent mètres au-dessus du feu du volcan !

— Mon oncle ! interrogea Marc, qu'est-ce que cela veut dire?

— Marc, nous sommes dans un monde inouï. Je sens ma raison vaciller...

Ce fut toute la réponse qu'il reçut, mais il comprit à peu près la raison du phénomène : ils se trouvaient plongés dans des gaz dont la densité s'accroissait avec la profondeur, et du reste difficilement respirables ; et, à mesure qu'ils étaient descendus dans le gouffre, l'élasticité de ces gaz avait ralenti, puis arrêté leur chute jusqu'à ce qu'ils demeurassent en équilibre. Mais il fallait sortir de là.

En haut, les sphinx massés au bord du gouffre continuaient leurs vociférations, irrités que leurs proies leur eussent échappé ; et, d'autre part, il fallait craindre, à la longue, de périr par asphyxie. Marc eut une inspiration de génie : il se mit à nager absolument comme s'il avait été dans l'eau, et il eut la joie de sentir qu'il glissait dans les gaz opaques à travers lesquels il avait vaguement discerné de larges brèches dans le gouffre.

Ce fut de ce côté qu'il se dirigea, invitant ses amis à en faire autant ; M. Barbibon et Aurélien étaient tellement abasourdis qu'à peine le comprirent-ils ; enfin, tous trois, suivis de l'anthropoïde qui ne paraissait avoir nulle envie de se séparer d'eux, prirent pied sur le sol raboteux d'un large couloir souterrain qui pénétrait dans le rocher. L'air y était moins vicié, et ils y respirèrent plus facilement.

— Ouf ! soupira Aurélien, ça va mieux. Dites, monsieur, est-ce qu'on ne va pas retourner un de ces jours sur cette bonne vieille Terre?...

— Que faire, maintenant? questionna Marc.

— Explorons ce couloir, conseilla M. Barbibon, qui ajouta amèrement : Que risquons-nous, du reste?

Ils s'enfoncèrent dans le souterrain qui, phénomène singulier, s'éclairait de plus en plus.

— Pour sûr que nous marchons à un nouveau volcan, affirma Aurélien.

Ils continuèrent en silence jusqu'à un brusque détour. Mais là, ils s'arrêtèrent : en face d'eux, à deux cents mètres à peine, la galerie aboutissait non plus au-dessus d'un abîme en flammes, mais dans une véritable mer de feu.

— Perdus, cette fois ! gémit l'astronome. Oh ! c'est bien fini !

— Bah ! ce n'est pas encore bien sûr, protesta Marc. Avançons toujours ; du reste, notez que ces flammes ne développent pas de chaleur.

Ils entraînèrent presque de force le malheureux vieillard. Les gaz devenaient plus épais à mesure qu'ils progressaient, et ils durent faire effort pour en vaincre la résistance, jusqu'à ce qu'il leur fût impossible d'aller plus loin. Alors ils s'assirent sur le sol, contemplant d'un œil hagard l'effrayante scène. Ils restèrent là un bon quart d'heure, ne sachant à quoi se résoudre, quand, au loin, une détonation sourde vibra. Presque aussitôt, un violent courant les jeta tous quatre la face contre terre et une véritable trombe de feu passa sur eux. Cette fois encore ils se crurent proches de la fin.

Mais cela ne dura que quelques secondes, puis tout cessa instantanément. Ils se relevèrent ahuris, mais sans le moindre mal.

— Ah ! monsieur, fit Aurélien, allons-nous-en ! J'en ai assez moi ! Nous allons finir par y laisser notre peau.

— Y comprenez-vous quelque chose, mon oncle? interrogea Marc. Qu'est-ce que ce feu qui ne brûle pas?

— Je l'ignore, mon enfant, un phénomène particulier à cette planète, comme la diminution de la pesanteur, l'opacité de certains gaz, l'extrême densité de l'eau, et tant d'autres. Mais l'atmosphère me paraît moins irrespirable ; essayons d'avancer. Le courant d'air semblait avoir chassé les vapeurs qui s'opposaient à leur marche, et ils purent parcourir le chemin qui les séparait de la mer de feu.

Toutefois ils ne s'en approchaient qu'en tremblant, tant le spectacle en était effrayant ; l'homme-singe, plus épouvanté encore, se cramponnait à leurs vêtements. Mais ils constataient que ce prétendu feu ne leur infligeait aucune cuisante sensation de brûlure, à peine un léger chatouillement. Comme il leur était impossible de rebrousser chemin, ils continuèrent de progresser prudemment, et alors ils marchèrent pendant plusieurs minutes, se tenant par la main dans un véritable océan de flammes qui n'étaient, en réalité, que des dégagements d'un fluide particulier, analogue à l'électricité et sans action sur leurs personnes. Éblouis par les lueurs éclatantes et de nuances variées, ils ne discernaient pas la route qu'ils suivaient.

Quand ils furent enfin sortis de ce séjour effrayant, ils s'aperçurent qu'ils étaient encore couverts de ces espèces de feux follets qui les enveloppaient complètement, de sorte que chacun d'eux, au grand effroi de leur simiesque compagnon, répandait autour de soi une vive lumière.

— Bon, fit Aurélien, voilà que nous sortons du souterrain. Nous allons retrouver les camarades qui voulaient nous avaler tout crus.

— Tant pis, répliqua Marc, j'aime mieux cela ; au moins nous serons au

grand air. En effet, ils débouchèrent sur le plateau, où les avaient transportés les sphinx ailés, et ils aperçurent quelques-uns de ceux-ci qui, à leur vue, s'envolèrent. D'autres accoururent, qui prirent pareillement la fuite.

— On dirait, observa M. Barbibon, qu'ils ont peur de la lumière.

— Ce doit être cela, approuva Marc. Il y a une heure, ils ne nous craignaient pas, et maintenant, ils se sauvent. Marchons. Où ils allaient, ils n'en savaient rien. La fatigue les écrasait, et la faim, la soif les tenaillaient, en même temps que le désespoir les écrasait. Ils continuèrent d'avancer pendant une demi-heure, semant la terreur parmi les sphinx, jusqu'à ce que, épuisés, ils se laissassent tous quatre tomber dans une anfractuosité de rocher où ils tombèrent dans une douloureuse somnolence. Quelque temps, M. Barbibon observa, emporté par l'amour de la science, les astres dont certains paraissaient gros comme des oranges, puis il s'endormit comme son neveu et Aurélien.

Quand il s'éveilla, il faisait grand jour, et il s'aperçut tout de suite que la lumière du soleil avait chassé les lueurs qu'ils émettaient. Il secoua ses compagnons.

— Quel dommage! murmura Aurélien, je dormais si bien!

— Nous allons gagner la vallée, proposa l'astronome, les sphinx ont disparu.

— Oui, mais là-bas, nous trouverons d'autres animaux aussi cruels.

— Tant mieux, nous tâcherons d'en tuer un, pour nous repaître de sa chair; après, nous errerons à la recherche de Lucie... Péniblement, ils se remirent en marche, jusqu'à ce qu'ils eussent atteint un endroit où la pente leur parut praticable; alors, s'aidant mutuellement, ils entreprirent de descendre le long de la montagne, suivis de Gaspard (ainsi Aurélien avait-il baptisé l'homme-singe, en souvenir d'un de ses camarades des zouaves qui se nommait ainsi). Des oiseaux gros et petits se montraient, circulant dans les airs; et les Terriens discernaient, non sans appréhension, à mesure qu'ils s'en approchaient, combien était touffue la forêt qui couvrait le fond de la vallée.

Soudain, Marc, qui tenait la tête, poussa une exclamation d'étonnement :

— Voyez, s'écria-t-il; des traces de pas! En effet, sur la terre friable, des empreintes de pieds nus se distinguaient parfaitement.

— Bah! fit M. Barbibon, un homme-singe qui sera passé par là!

— Pas du tout, protesta le jeune homme. Regardez Gaspard, vous verrez qu'il n'a pas les pieds faits ainsi. Suivons cette piste.

Elle était assez nettement visible en raison de la nature du sol, et elle les amena à contourner un énorme rocher qui surplombait la vallée.

Alors ils demeurèrent cloués au sol, immobiles, retenant leur souffle: à six pas de distance, un homme debout les regardait; il était de haute taille, avec de longs cheveux blancs et une barbe de neige qui descendait jusqu'au milieu de la poitrine et vêtu de peaux d'animaux assemblées. Il les contempla un instant tout tremblant, puis il prononça d'une voix éclatante :

— Des hommes! des hommes comme moi! Depuis cinq siècles, je n'en avais vu

un seul... Mes frères, soyez les bienvenus auprès de Nostradamus!

IX

Nostradamus.

— Qu'est-ce qu'il dit, le particulier? grommela Aurélien, il y a cinq siècles qu'il n'a pas vu d'hommes? Il est fou! Dommage que Charenton soit si loin!

Mais l'étrange vieillard, avec des pleurs de joie, se précipitait au-devant des trois Terriens et, tremblant d'une indicible émotion, leur serrait les mains, les palpait, les examinait sous tous les aspects; il balbutiait des bouts de phrases sans suite, en un français tel qu'on le parlait au moyen âge. A la fin, M. Barbibon put exprimer son étonnement :

— Quoi! fit-il, vous seriez le célèbre Nostradamus, le magicien!

— Oui, oui, répondit-il, et bien des ans se sont écoulés depuis que j'ai quitté la Terre : et depuis cette époque, je suis ici, victime de ma propre science. Puisque des hommes ont pu parvenir jusqu'à moi je vais enfin pouvoir goûter le repos éternel, mourir!

— Mourir? interrompit étourdiment Aurélien, mais vous n'êtes donc pas mort, depuis cinq cents ans?

— Venez, venez, répéta fiévreusement le vieil homme, suivez-moi dans ma caverne et je vous expliquerai tout, et vous me raconterez votre propre histoire.

Tel était leur ahurissement, à tous trois, qu'ils ne trouvèrent pas un mot à répondre. Le vieillard les guida sur le flanc de la montagne, les dirigeant, avec une agilité si preste qu'ils avaient grand'peine à ne pas se laisser trop distancer, jusqu'à un petit bois d'arbres immenses.

Il y pénétra et les précéda dans une grotte étroite où brûlait une torche de bois résineuse. Dans un coin, il y avait un lit de peaux de bêtes, puis des ustensiles, des instruments de chimie.

— Vous avez faim et soif, fit-il, mangez et buvez. Il disposa devant eux, sur le sol, des fruits et un grossier récipient contenant un liquide ressemblant à du lait, humble menu auquel ils firent amplement honneur, tandis que leur hôte imprévu les contemplait avidement. L'homme-singe ne l'intéressait pas : seuls, les trois Français retenaient son attention passionnée.

Quand ils se furent restaurés, il les fit asseoir auprès de lui sur une sorte de banc rudimentaire, et leur demanda leur histoire que M. Barbibon narra dans tous ses détails, et qu'il écouta en silence. Quand l'astronome eut achevé, Nostradamus prit la parole et raconta la sienne, bien extraordinaire. Il avait, dans les dernières années de sa vie terrestre, découvert le moyen de parvenir aux astres, par des procédés qu'il ne spécifia pas, mais qu'il avait notés sur des manuscrits rédigés en langage secret, et déposés dans une cachette d'un vieux château italien. Et M. Barbibon pensa sur-le-champ à Mahousky-Khan qui, lui aussi, avait fait une semblable découverte... Mais Nostradamus avait également trouvé le secret de la vie éternelle, de sorte qu'il ne pouvait plus mourir, à moins qu'un autre homme lui ôtât la vie.

Et les trois Terriens le virent tout à

coup se prosterner à leurs pieds, disant :

— Ayez pitié de moi ! Si vous saviez comme je suis fatigué, mes frères, mes fils, comme je voudrais pouvoir me reposer dans la tombe ! Promettez-moi que vous allez me rendre le signalé service de me tuer !

— Vous tuer ! protesta le savant. Mais vous n'y pensez pas !

— Je veux mourir, parce qu'il est épouvantable de vivre pendant des siècles et des siècles, parce que c'est une torture ! Et dire que je ne peux pas mourir !

Les trois hommes se regardaient effarés, ne sachant que dire. Alors, il se redressa et prit la main de M. Barbibon :

— Ecoutez, dit-il, ma science est grande ; elle est presque infinie ; je peux, si je le veux, vous permettre de retourner sur la Terre et de revoir votre fille si elle est encore de ce monde...

— Oh ! faites cela, je vous en supplie, implora l'astronome.

— A une condition : c'est qu'avant de quitter cette planète, vous me délivrerez de cette vie qui m'est insupportable.

L'infortuné savant était au supplice. Depuis quelques jours, il assistait à tant de choses insensées, que l'affirmation de la puissance du magicien ne le trouvait pas incrédule, mais il ne pouvait se résoudre, en dépit de son ardent désir de revoir sa Lucie, à prêter le serment que lui demandait le sorcier. Son fidèle Aurélien lui chuchotta dans l'oreille :

— Promettez toujours, monsieur ! Eh ! pour sortir d'ici, qu'est-ce qu'on ne promettrait pas?

Le savant se décida à suivre le conseil, et il prêta tous les serments qu'exigea Nostradamus. Mais celui-ci avait sûrement deviné Aurélien, car il lui dit d'un accent sévère :

— Je saurai au besoin vous obliger à tenir votre parole. Maintenant, silence !

Il prit dans un coin un large récipient de verre qu'il emplit du liquide laiteux, puis il y plongea une petite baguette de cuivre, où étaient tracés des caractères cabalistiques, prononça une formule d'incantation et, se penchant au-dessus, demeura de longs instants en contemplation. Enfin, il leva la tête.

— Votre fille vit, dit-il solennellement, je la vois ; et aussi ce Mahousky-Khan, qui m'a dérobé mon secret. Préparons-nous, nous allons partir pour les rejoindre. Ne craignez ni ceux que vous appelez les Esprits, ni les bêtes qui errent dans les forêts, car je saurai vous protéger.

Une joie immense avait gonflé le cœur de M. Barbibon. Quant à Marc et à Aurélien, qui adoraient Lucie, ils étaient, eux aussi, très heureux de la bonne nouvelle dont ils ne suspectaient nullement l'exactitude. Quelques minutes plus tard, le vieillard leur annonça qu'ils allaient se mettre en route ; il s'était muni d'une longue canne d'ivoire incrustée d'or ; c'était sa seule arme.

Les trois amis avaient repris des forces pendant ce court repos, et l'idée qu'ils allaient retrouver Lucie, qu'ils reverraient leur patrie, qu'ils avaient maintenant un protecteur, leur donnait une sorte d'allégresse. Toutefois, ils ne pouvaient s'empêcher de considérer le vieillard avec une espèce de stupeur et de crainte superstitieuse. M. Barbibon brûlait du désir de l'interroger et de recueillir de sa bouche des détails sur son

énigmatique personne, sur les problèmes scientifiques que soulevaient les constatations qu'il avait faites depuis son arrivée sur la planète : mais il ne l'osait, car Nostradamus descendait à grands pas le flanc de la montagne, se dirigeant vers la forêt.

— Hum ! marmotta Aurélien à cette vue, voilà que nous allons revoir nos crocodiles, éléphants, serpents et autres inquiétantes connaissances. Tonnerre ! en voilà un, justement et, ma foi ! un beau !...

A la lisière, en effet, à peine à cinq cents mètres, un être véritablement singulier venait d'apparaître : il était certainement haut de sept à huit mètres, et long de trente, avec une gigantesque tête de lézard, quatre pattes semblables à des colonnes de cathédrale, une queue interminable, des écailles jaunâtres.

— Un diplodocus, déclara M. Barbibon. Oui, c'est la faune antédiluvienne, et aussi la flore sans doute, que nous observons ici.

Mais le monstre avait aperçu les voyageurs, et lourdement, bien qu'avec une agilité surprenante, il avançait vers eux. Tous trois étaient pâles, et l'homme-singe, Gaspard, claquait des dents. Nostradamus, au bruit de la marche de la formidable bête, sortit de sa rêverie :

— Marchons ! dit-il brièvement. En même temps, de sa canne, il décrivit dans l'air une rapide série de signes compliqués et on vit l'énorme bête reculer d'abord, puis faire demi-tour, et s'enfuir à toute vitesse.

Alors, majestueux, le vieillard se tourna vers ses compagnons :

— O hommes ! mes frères, je sais et je vois ce qui se passe sur la terre, et je n'ignore pas que vous êtes bien fiers de votre science. Eh bien ! je vous le dis, vous ne savez rien, car le monde invisible vous échappe et, seul, il est la source de toute puissance.

Intimidés autant qu'abasourdis, ils le suivirent et pénétrèrent derrière lui dans la forêt. Ils vécurent là des heures d'épouvante, sur un sol mou et recouvert d'un épais tapis de débris volcaniques sous les lourds feuillages d'arbres géants aux feuilles et aux fleurs bizarres, dans un fouillis de plantes inconnues, dont plusieurs étaient animées, d'animaux apocalyptiques, serpents tortueux aux gueules géantes, capables d'engloutir deux hommes d'un coup, plésiosaures, megatheriums, pterodactyles et bien d'autres qui, quelques dizaines de milliers d'années auparavant, foisonnaient sur la surface de la Terre. Et ils passaient, horrifiés, à travers cette ménagerie infernale : car, dès qu'un de ces innombrables monstres risquait un pas, la canne décrivait dans l'air ses courbes magiques, Nostradamus prononçait quelques mots, et la bête prenait la fuite aussitôt.

Ce fut pourtant avec un soupir de soulagement qu'ils sortirent de ce terrifiant repaire et qu'ils virent enfin la voûte du ciel au-dessus de leurs têtes. Mais ils remarquèrent avec étonnement qu'elle n'était plus bleue : elle paraissait d'un rouge sombre, striée çà et là de raies blanchâtres. A cet aspect, Nostradamus parut inquiet. Il s'arrêta, leur fit signe de s'asseoir, et leur distribua des fruits qu'il cueillit aux arbres les plus proches, cependant que lui-même s'absorbait dans une profonde méditation.

Bientôt un vent frais se leva, qui ne tarda pas à souffler en tempête. Les animaux se montraient effarés et couraient de tous côtés. Puis des éclairs silencieux illuminèrent les nuages, cependant que la tempête augmentait. Debout, sa grande barbe voltigeant au gré de l'air agité, le sorcier semblait vouloir tenir tête aux éléments. Un moment vint où lui seul resta debout, les trois autres et Gaspard ayant dû se coucher à plat pour n'être pas renversés par l'ouragan qui déracinait auprès d'eux des arbres de dix mètres de circonférence.

— Qu'est-ce qui arrive encore? demanda Aurélien. Ah! ça marchait trop bien, ça ne pouvait pas durer !...

Il finissait à peine sa phrase, que le ciel parut crever, et une pluie diluvienne commença, une véritable pluie dont les gouttes, aussitôt tombées, formaient à terre une sorte de gelée molle et fluide, et d'une intensité inouïe.

Nostradamus prit M. Barbibon et Marc chacun par une main et les entraîna avec une force insoupçonnée. Cramponnés à eux, Aurélien et l'anthropoïde suivaient. Aveuglés, inondés, butant, tombant, se relevant, ils marchaient, pleins d'effroi. Des bêtes innombrables et affolées passaient au galop sans s'occuper d'eux.

— C'est le déluge, maintenant, marmottait Aurélien. Ah ! oui, que j'en ai assez de ce maudit pays ! Pour sûr que nous allons être noyés, si ça continue ainsi ! N'en jetez plus, c'est suffisant !

Mais nul ne l'entendait ni ne l'exauçait. Ils gravirent au prix de mille efforts, derrière leur guide, la pente raide d'un amas de rochers, et ils eurent la chance de rencontrer l'étroite entrée d'une caverne peu étendue et de s'y blottir.

Plusieurs animaux de petite taille s'en échappèrent à leur vue et disparurent. Longtemps ils restèrent ainsi sans parler, et ce fut avec une terreur indicible qu'ils aperçurent, durant une accalmie, une nappe d'eau déjà profonde de plusieurs mètres qui couvrait le sol au pied du rocher. La voix grave de Nostradamus s'éleva :

— C'est la première fois depuis cinq siècles, dit-elle, que je vois sur cette planète se produire un pareil cataclysme. Mes frères, je n'ai pas ici le moyen de lire dans l'avenir, mais je crois qu'il faut vous préparer à mourir, car je lis partout les signes précurseurs d'un déluge auquel peu de créatures mortelles échapperont !

X

Le déluge.

— Il faut vous préparer à mourir, avait prédit l'enchanteur, car voici le déluge :

Et il continua :

— Voici sans doute l'occasion que je souhaitais de m'évader de la vie.

Mais Aurélien le saisit pas le bras, et lui cria :

— Ah ! mais, moi, je n'ai pas du tout envie de passer l'arme à gauche !... Montons plus haut, puisque cette soi-disant eau nous gagne jusqu'ici !

Ses compagnons se levèrent, y compris Gaspard, l'homme-singe ; mais à cet instant, une effroyable rafale tourbillonnante

s'abattit sur eux ; ils eurent tout juste le temps de s'accrocher les uns aux autres et ils se sentirent aspirés et emportés dans les airs comme de vulgaires fétus de paille.

Au moment où la respiration allait leur manquer, ils tombèrent et d'un seul coup s'effondrèrent dans la masse liquide s'étendant au-dessous d'eux. Heureusement, l'eau sur la planète Mars est beaucoup plus dense que sur la terre, ainsi qu'ils l'avaient déjà expérimenté ; celle-là pourtant était moins dense que celle du canal qu'ils avaient traversé la veille, et ils y enfoncèrent jusqu'à mi-corps, puis demeurèrent immobiles, en équilibre, chacun s'agrippant aux vêtements de son voisin.

— Nostradamus ! où est-il? interrogea M. Barbibon.

— Disparu, manque à l'appel, répondit Aurélien, mais Gaspard est là !

— Que faire? Qu'allons-nous devenir?

Question angoissante sous la pluie gélatineuse qui tombait avec plus d'abondance que jamais et obscurcissait la vue à quatre ou cinq mètres. Cette situation se prolongea une dizaine de minutes ; puis soudain, tout auprès d'eux, une énorme masse noire surgit, grandissant lentement :

— Un animal ! sauvons-nous ! Mais ils étaient prisonniers dans cette masse visqueuse.

— C'est un bateau ! hurla Marc ; le bateau de Mahousky-Khan. Vite, hissons-nous à bord. C'était bien en effet le navire aérien abandonné par le sorcier persan, que les flots avaient soulevé et qui, poussé par le vent, était venu vers eux. Ils s'y élancèrent, l'escaladèrent en quelques secondes et, épuisés autant qu'épouvantés, se laissèrent tomber sur le pont. Pendant de longs instants, ils demeurèrent là anéantis, sous la pluie gluante qui redoublait et avait depuis longtemps transpercé leurs vêtements.

Ce fut Marc qui le premier se redressa en montrant d'un doigt frémissant quelque chose d'affreux qui s'élevait au-dessus du bordage. Une tête horrible, grosse comme un tonneau, pourvue de deux paires de gros yeux ronds et glauques, avec une toute petite bouche d'où partaient une dizaine de tentacules, longs de trois ou quatre mètres. Ce fut M. Barbibon qui, avant d'avoir pu se reconnaître, fut happé par cette pieuvre monumentale ; le pauvre homme eut juste le temps de saisir une espèce de mât court et solide fiché dans le plancher, mais il en eût été promptement arraché si, de trois ou quatre coups de sa hache de pierre, Aurélien n'avait coupé le bras de l'affreuse bête

Lui-même fut pris par une jambe, mais Marc le délivra et, blessé, le monstre se perdit dans les flots ; avec effroi et dégoût, ils jetèrent à l'eau le hideux débris qui se tordait encore sur le pont. Quelques instants s'écoulèrent, après lesquels la pluie diminua et, l'atmosphère s'étant éclaircie, ils purent regarder autour d'eux. Aussi loin que la vue s'étendait, ce n'était qu'une plaine jaunâtre où, seulement vers la gauche, émergeait une sorte de pic dénudé. Là, semblaient s'être réfugiée une multitude d'animaux de toutes tailles qui, épouvantés par le tumulte des éléments, couraient en tous sens.

Au bord de l'eau, il y avait un large

espace vide et dans cet espace une silhouette humaine :

— C'est Nostradamus ! s'écria Marc. Il faut aller vers lui.

— Merci, opina Aurélien, c'est un particulier qui ne me revient pas. Un farceur, pour sûr, puisqu'il prétend être âgé de cinq cents ans.

— N'importe, appuya M. Barbibon, il faut aller à lui. Et puis, qui sait? peut-être nous aidera-t-il à regagner la Terre.

— Oui, mais comment diriger le navire?

C'était Marc, qui avait posé cette question ; ce qu'il appelait le navire, ne paraissait posséder aucun organe de propulsion.

Pourtant, ils se souvenaient que Mahousky-Khan l'avait conduit à l'aide d'un appareil placé à la proue. Et, en effet, ils découvrirent, en enlevant le couvercle d'une boîte ronde, un cadran pourvu de signes mystérieux et sur lequel une manette pouvait se mouvoir. Tout doucement, M. Barbibon tourna un peu celle-ci, l'arrêtant sur l'un des signes, aussitôt, le navire s'inclina légèrement en avant et commença à « piquer du nez » dans la nappe liquide.

— Il s'enfonce ! avertit Marc. Vite, replacez la manette !

Il était temps. Le singulier bâtiment se redressa, et M. Barbibon tourna la manivelle du côté opposé ; cette fois, la proue pointa, et lentement, l'esquif se dégagea de l'eau gluante et s'éleva en l'air.

— Bravo ! fit Marc, c'est déjà un premier point acquis. Sur le grand cadran, il y en avait d'autres plus petits, munis, eux aussi, d'aiguilles mobiles. En les tournant, on faisait manœuvrer l'aéronef, soit à droite, soit à gauche.

— Nous en savons assez long, maintenant, affirma l'astronome. C'est vraiment un merveilleux appareil, mais je ne peux comprendre comment il marche.

— Monsieur, intervint Aurélien, ne montons pas trop haut, car nous risquerions de nous faire du mal.

— Allons toujours recueillir Nostradamus.

Il mit le cap sur l'îlot isolé, cependant que Gaspard, terrifié de ce voyage dans les airs, se cachait le visage contre le plancher. Le patriarche les regardait venir d'un air de doute et d'inquiétude. Quand ils furent à portée de voix, ils l'appelèrent, et il parut surpris de les reconnaître. Bientôt, habilement piloté, le vaisseau de l'air abordait tranquillement le rocher.

— Quoi ! s'exclama l'enchanteur, est-il donc vrai que les hommes sachent maintenant voler à l'instar des oiseaux?

— Cela se fait aussi sur la Terre ; quoique, je l'avoue, avec moins de facilité qu'avec le secours de cet admirable engin, répliqua le savant. Venez avec nous.

— Non, je veux attendre la mort, qui, cette fois encore, n'a pas voulu de moi, car je n'ai pu réussir à me noyer.

— Venez, vous dis-je.

Mais ils ne parvenaient pas à le convaincre : fatigué et excédé de ses longs siècles de vie, il croyait avoir rencontré dans ce déluge l'occasion d'en finir avec l'existence, et il fallut lui faire violence pour l'embarquer :

— Souvenez-vous, lui dit M. Barbibon, que vous m'avez promis votre concours pour retrouver ma fille.

— C'est vrai ; je tiendrai ma parole. Il faut aller de ce côté.

Il montrait du doigt la direction à prendre, et sur-le-champ, l'aéronef déborda, au moment où les animaux fantastiques réfugiés sur l'île, revenus de leur terreur, s'élançaient en masse vers lui ; il fallut les disperser en tirant quelques coups de revolver. La pluie visqueuse recommençait à tomber avec violence et le vent à souffler, partout l'eau couvrait le sol sous une épaisseur de plusieurs mètres : c'était bien le déluge annoncé. On voyait quelques animaux aquatiques errer à la surface, tous inconnus sur la terre et de dimensions phénoménales. A un certain moment, comme l'aéronef planait à une centaine de mètres au-dessus de la nappe liquide, il fut donné à ceux qui la montaient de contempler un terrible combat entre deux de ses monstres.

L'un, pareil à un caïman géant, couvert d'écailles noires ; l'autre, à une immense tortue d'où eût émergé un serpent. Tous deux s'enlaçaient, se séparaient, se mordaient, et bientôt des ruisseaux de sang coulèrent de leur corps, sans que leur rage diminuât. Parfois, ils plongeaient, disparaissaient pendant plusieurs minutes, et la lutte se continuait hors de la vue des spectateurs ; à la fin, le caïman parut avoir été frappé à mort, ses mouvements se firent moins vifs, et son adversaire, lui-même fort entamé, en profita pour redoubler ses attaques qui durèrent jusqu'à ce que le vaincu, masse affreuse et effrayante, flottât inerte à la surface.

— Eh bien ! dit Aurélien, je crois que j'aimerais encore mieux me voir en présence de trois douzaines de sauvages en plein désert qu'en face d'une de ces bêtes-là ! Qu'en dites-vous, monsieur?

Mais M. Barbibon ne l'écoutait pas. Il avait lancé l'aéronef à toute vitesse et le dirigeait vers une sorte de haute muraille montagneuse, presque verticale — ce qui semblait la caractéristique habituelle des montagnes de cette planète — et cela, parce que Nostradamus avait chuchotté quelques mots à son oreille.

— Ma fille ! disait l'astronome tout tremblant en proie à une agitation fébrile, est-il vrai que je vais te revoir?...

A mesure qu'ils approchaient, ils apercevaient des chemins régulièrement tracés en zigzag sur le flanc de la montagne, en même temps que, de distance en distance, des trous noirs qui paraissaient l'entrée de multiples cavernes ; ils ne s'étaient pas trompés dans cette dernière supposition ; car bientôt, à la vue du vaisseau aérien, une foule d'êtres rougeâtres en sortirent et, brandissant des armes, hurlant de façon sinistre, se groupèrent menaçants.

— Mais ce sont nos bons amis les singes ! proclama Aurélien. Seulement, cette fois, ce sont les Rouges, comme dit le seigneur Mahousky. Ils n'ont pas l'air enchantés de nous voir.

Le pauvre Gaspard, à la vue de ces ennemis de sa race — on sait que Noires et Rouges étaient irréconciliables — poussait des clameurs de désespoir, et on eut beaucoup de peine à le rassurer. Quelque temps, l'aéronef évolua le long de la montagne ; l'intensité de la pluie ayant diminué, les Terriens purent examiner à loisir les alentours et ils frémirent en mesurant l'immense étendue qui, jusqu'à la limite de l'horizon, était

noyée de cette gelée consistante à laquelle, faute d'autre nom, ils étaient forcés d'attribuer l'appellation d'eau.

Mais soudain Nostradamus, longtemps silencieux, posa sur l'épaule de l'astronome sa main ridée.

— Là-bas, dit-il.

Et M. Barbibon poussant un cri lança le navire en avant avec tant de violence que peu s'en fallut qu'il allât se briser sur les rochers. C'est qu'il avait aperçu sur le bord d'un chemin, presque au sommet de la muraille rocheuse, une forme svelte, immobile sous la pluie incessante, et dans cette forme, il avait reconnu sa fille.

A côté d'elle, il y avait un nain vêtu à l'orientale, qui était certainement Mahousky-Khan, et quelques hommes.

— Lucie, c'est Lucie ! disait le savant d'une voix délirante.

Le navire n'avait pas encore touché le rocher, qu'il se précipitait déjà, et sans la poigne robuste d'Aurélien, il aurait dégringolé au bas des rochers. Mais à l'instant où il allait serrer la jeune fille dans ses bras, une clameur effroyable monta de toutes parts, et il vit accourir à toute allure, écumant de fureur, une nombreuse troupe d'hommes-singes dont l'attitude décelait des intentions férocement hostiles...

XI

Les deux enchanteurs.

Les gestes et la mimique des Rouges étaient tellement expressifs que Mahousky-Khan, qui avait jusqu'alors contemplé la scène sans broncher, sortit de son mutisme ; il articula quelques mots du rudimentaire dialecte des hommes-singes, ordonnant probablement le calme ; mais lui, qui d'habitude était obéi au doigt et à l'œil, vit cette fois-ci son autorité méconnue. Déjà Aurélien et Marc se mettaient sur la défensive, mais poussant un cri de colère, M. Barbibon avait déjà saisi sa fille.

Actionner la manette fut l'affaire d'un quart de seconde, et au moment où la horde des anthropoïdes allait prendre pied sur le pont, l'aéronef s'éleva majestueusement au milieu de leur fureur impuissante. Mais l'astronome ne s'occupait guère d'eux ; le père et la fille, pleurant des larmes de joie, se laissaient aller à la félicité infinie de se retrouver, alors qu'ils avaient si bien cru ne jamais se revoir.

Marc et Aurélien eurent leur part de ces effusions, tandis que le patriarche, accroupi maintenant sur le pont, contemplait avec une émotion qu'il essayait de contenir ce touchant tableau. A ce moment, on vit Gaspard, l'homme-singe, s'avancer tremblant d'effroi vers le groupe des Terriens et se prosterner devant eux, puis il se releva et, proférant des sons inarticulés, se livra à une pantomime que Marc interpréta ainsi :

— Je comprends : c'est à lui, à cause de l'antagonisme des Rouges et des Noirs, qu'en voulaient ces furieux, et il nous supplie de ne pas l'abandonner. Que le diable l'emporte.

Mais un regard jeté au-dessous, sur le chemin, lui montra que le calme se rétablissait. Mahousky-Khan avait eu recours

COLLECTION D'AVENTURES
ABONNEMENTS
UN AN : PARIS, DÉPARTEMENTS, ÉTRANGER, 21 FRANCS

L'ÉTRANGE VOYAGE

La Guerre des Nains et des Géant

PAR

MARCEL LAURIAN

PARIS
EDITION DE LA COLLECTION D'AVENTURES
3, RUE DE ROCROY, 3

La Guerre des Nains et des Géants

CHAPITRE PREMIER

La guerre est déclarée.

Lancés à la recherche de Lucie et de Nicolas Auchoux, qui avaient étrangement disparu, M. Barbibon, Aurélien, Jean et Pereira venaient d'arriver dans une vaste plaine lorsque tout à coup des soldats nains les entourèrent.

L'un d'eux les interrogea, mais « à la muette », c'est-à-dire que sans qu'aucune parole fût échangée, simplement au moyen d'un transmetteur de pensées ; une courte conversation silencieuse s'engagea entre M. Barbibon et le troupier martien.

Puis les quatre compagnons furent amenés dans un petit fort où, de la même manière que précédemment, un officier les questionna. Celui-ci leur apprit que Lucie et Auchoux, vivants, se trouvaient à Lankmirakar, où eux-mêmes allaient être conduits. Quelques instants plus tard, en effet, le train qui devait les y emporter surgissait du fond de l'horizon. Ce « train », à une centaine de mètres au-dessus du sol, arrivait à une vitesse vertigineuse.

Avant que M. Barbibon et ses compagnons fussent revenus de leur stupeur, la formidable machine aérienne arrivait sur la petite construction servant de gare comme si elle eût voulu l'écraser. Mais subitement elle ralentit son allure, et ce fut avec la légèreté d'un oiseau qu'elle vint se poser sur l'esplanade. C'était bien un véritable train, composé de quatre voitures larges et basses, vitrées à leur partie supérieure, en avant et en arrière, un moteur sustentateur, sorte de cage étroite, surmontée de deux immenses plans superposés et munie de deux larges roues — l'une verticale, l'autre horizontale — remplaçant les hélices de nos dirigeables. Le soldat qui accompagnait les cinq Terriens les invita, en son langage muet, à accélérer leur marche, et au pas de course, tous se hâtèrent vers la station.

Un petit homme vêtu de noir reçut du troupier une espèce de jeton, mais il était si occupé à contempler les silhouettes, curieuses pour lui, des Terriens, qu'il le laissa choir à terre. La portière de l'un des « wagons » était ouverte. Sur l'invitation de leur guide, ils s'y engouffrèrent ; l'intérieur du véhicule était peint en laque blanche rehaussée de dessins multicolores, des fauteuils remplacaient nos incommodes banquettes. A peine les explorateurs, malgré eux, y furent-ils assis que le train démarra avec une douceur infinie et, en moins d'une demi-minute, il fut en pleine vitesse.

Le visage collé aux vitres, les Terriens

regardaient à cent mètres au-dessous d'eux, les paysages succéder aux paysages avec une rapidité inouïe : ils faisaient au moins du quatre cents kilomètres à l'heure. De loin en loin, d'énormes pylones tout blancs, au sommet desquels des plates-formes horizontales portaient des signes variés, servaient sans doute de repères. Ils croisèrent successivement deux autres trains ; à peine les avaient-ils aperçus que déjà ils ne les distinguaient plus.

Bientôt, sur la grisaille du sol, une large tache claire apparut :

— Lankmirakar ! leur lut le soldat.

La rapidité diminua, et le convoi aérien, après avoir passé à une hauteur considérable au-dessus d'un amas de maisons qui paraissaient fort élevées, vint tranquillement atterrir sur une immense esplanade, le long d'une sorte de quai, sur lequel nos voyageurs descendirent en même temps que les autres voyageurs du train : tous très petits, trapus, bruns, les membres grêles, vêtus d'un seul habit plus ou moins enrichi de broderies d'or et d'argent, et combinant à la fois la blouse et le pantalon, coiffés de bonnets.

A peine tous eurent-ils pris pied, que le sol se mit en mouvement, et M. Barbibon, perdant l'équilibre, se raccrocha au cou de Marc qu'il entraîna dans sa chute.

— C'est un trottoir roulant ! s'exclama Aurélien. Et c'était la vérité.

Ils parcoururent ainsi deux ou trois cents mètres et pénétrèrent dans un tunnel en pente douce, éclairé d'éclatante façon par des fils incandescents qui couraient le long des parois. Parfois le « trottoir roulant » stoppait pour laisser des voyageurs.

— Toutes nos rues sont à trois étages, expliqua silencieusement le soldat, celle d'en haut pour les piétons, celle du milieu pour les voitures mécaniques, — il y a quatre ou cinq siècles que nous ne nous servons plus d'animaux pour la traction de nos véhicules — et celle d'en bas pour les voies mobiles qui circulent dans les deux sens.

Après dix minutes de trajet, il pria les Terriens de le suivre sur un débarcadère, d'où un ascenseur les transporta en une seconde à l'air libre, tout étourdis encore de tant de surprenantes merveilles. Ils se trouvaient dans une large cour plantée d'arbres analogues à des palmiers et close, d'un côté, par une espèce de jardin, des trois autres par des bâtiments construits, eût-on dit, en une sorte de verre opaque et haut de dix-huit étages, munis d'innombrables fenêtres.

— Le palais du gouvernement, annonça le soldat.

Au loin, on entendait de sourds grondements, comme le tumulte d'une foule nombreuse.

— La ville est en effervescence, ajouta-t-il, je crois que nous allons avoir une guerre. Ce sera terrible.

— Et contre qui? interrogea Marc.

— Contre nos voisins du sud, unis aux populations sauvages qui vivent dans les cavernes et qui obéissent aux Esprits lumineux.

Les Terriens n'eurent pas le temps de s'étonner de la coïncidence ; déjà une douzaine de Martiens, dont la moitié revêtus d'uniformes, les regardaient à distance, et leur guide leur fit gravir un escalier monumental, en haut duquel un nain tout couvert de dorures les attendait.

Il écouta les courts renseignements que lui fournit le soldat, et jeta un regard sur un petit morceau de parchemin où étaient tracés des caractères très serrés.

Alors le troupier martien, sa tâche remplie, avant de s'en retourner, prit successivement la main de chacun, même celle de Gaspard, pour l'appuyer sur son front ; puis le personnage chamarré leur montra un ascenseur qui les déposa dans une antichambre pleine de gens qui attendaient, et parmi lesquels leur arrivée produisit une profonde sensation.

La plupart de ces hommes étaient en uniforme; les autres, habillés du pantalon blouse qui semblait le costume usuel de cette race. Marc, s'étant approché d'une fenêtre, constata que la grande place bordée de majestueux édifices, qui s'étendait au-dessous, était pleine d'une foule houleuse, Une porte s'ouvrit toute seule, et sans qu'aucun son eût été articulé pour les appeler, deux des officiers la franchirent. Une minute ne s'était pas écoulée qu'elle s'ouvrit de nouveau, et un nain plus galonné encore que le premier, s'adressa aux Terriens par le transmetteur de pensée et les pria de le suivre.

Au milieu de l'attention générale, ils traversèrent l'antichambre, une autre salle toute blanche aux murs laqués, et pénétrèrent enfin dans une troisième pièce, où cinq personnes, en costumes sombres, mais du « bon faiseur », étaient assises dans des fauteuils dorés. L'un d'eux se leva :

— Etrangers, dit-il, ou plutôt pensa-t-il, soyez les bienvenus dans notre pays. Je n'ai qu'un regret, c'est que le navire de guerre aérien que nous avons envoyé à votre secours n'ait pu sauver que deux d'entre vous.

— Quoi ! s'exclama intérieurement M. Barbibon, — c'est par vos ordres qu'ont été recueillis ma fille et le jeune homme que nous avions chargés de veiller.

— Oui, mais nos soldats n'ont pu pousser plus loin leurs recherches, parce qu'ils ont été attaqués par une peuplade sauvage d'hommes encore voisins de l'animalité, qui habite ces parages.

« Dès l'instant où vous avez quitté votre planète natale, et que nous nommons Ektrana...

— Quoi ! interrompit le savant abasourdi, vous savez...

— Sans doute ! Mais de graves affaires nous sollicitent et vous devez avoir hâte de revoir vos compatriotes... Il appuya sur un bouton, ce qui ouvrit instantanément une porte vers laquelle il engagea ses hôtes à se retirer, leur promettant de les entretenir plus longuement dès qu'il en aurait le loisir. A peine M. Barbibon eut-il franchi le seuil qu'un cri de joie folle sortit de ses lèvres et, s'élançant, il serra dans ses bras sa Lucie chérie, cependant que Jean Taumatte sautait au cou de son ami Nicolas Auchoux. La scène qui se passa fut toute d'attendrissement et de bonheur.

Après quoi seulement, les arrivants remarquèrent que la jeune fille et le mousse du *Marceau* étaient habillés à la mode du pays ; leurs deux costumes d'ailleurs étaient à peu près pareils, sauf que celui de Lucie était plus orné et plus fin. Ensuite s'échangea le récit des aventures respectives des deux groupes. La jeune fille confirma pleinement les déclarations du personnage solennel : Nicolas et elle avaient été recueillis à bord d'un grand vaisseau aérien, rapide comme la foudre, dont l'équipage les avait presque enlevés de force, dans une excellente intention du reste.

Le pauvre Gaspard, ne comprenant pas, avait voulu les défendre et, blessé,

était demeuré sur place. Ils avaient, après cet épisode, été transportés dans ce palais où ils avaient été soignés et réconfortés en un tour de main, avec une habileté qui eût stupéfié nos terrestres Esculapes. Les étrangers furent ensuite conduits dans une vaste et luxueuse pièce, où des serviteurs en livrée apportèrent de minuscules tables, munies de mignons couverts. Une espèce de major-dome les suivait, grave ; il déposa sur le plat d'argent attribué à chacun des convives une valeur de deux cuillerées d'une substance brune et odorante, puis se retira.

Aurélien se hasarda à goûter ce mets inconnu, et il reconnut qu'il était aussi délicieux que peu abondant. Mais du moins tous accordèrent qu'il réparait admirablement les forces, calmait la faim et la soif. Cependant la nuit venait ; instantanément des fils électriques, dissimulés dans tout le palais, projetèrent partout une lumière aveuglante. Et, presque aussitôt, M. Barbibon reçut mentalement avis de se rendre dans la « grande salle de délibérations du conseil de gouvernement », et un serviteur se présenta pour le guider.

Lorsqu'il se retrouva en présence des personnages qui l'avaient d'abord reçu, l'un d'eux lui posa incontinent une foule de questions sur les régions qu'il avait parcourues avec ses compagnons, sur leurs habitants, et surtout sur les Esprits. L'astronome, fort étonné, dut conclure que ses interlocuteurs étaient — comment? il ne le devina pas — au courant des épreuves que les infortunés Terriens avaient subies depuis leur apparition sur la planète. A la fin le Martien lui dit :

— Etranger, vous paraissez surpris. Sachez que notre civilisation est très supérieure à la vôtre. Nous vous en prodiguerons prochainement de nombreuses preuves. Mais l'heure est grave pour nous. Nous sommes menacés par une coalition puissante qui ne vise à rien de moins qu'à nous détruire en tant que nation : depuis deux heures la guerre est déclarée entre nous, République Gallinienne et l'empire de Pomernie, appuyé par des tribus de peuples sauvages que dirigent d'une part les Esprits lumineux des montagnes du nord ; d'autre part, des hommes identiques à vous, qui sont arrivés en même temps que vous de la planète Ektrana...

— Nos Allemands ! s'écria M. Barbibon.

— Je ne sais. A l'instant où nous sommes, nos armées marchent déjà vers les frontières et, bien que nos adversaires soient deux fois plus nombreux, nous comptons sur notre bon droit et notre vaillance pour triompher. Regardez !...

Du balcon, M. Barbibon assista au plus prodigieux spectacle : dans la nuit opaque, une multitude de points lumineux filaient, tous dans le même sens ; les uns verts, les autres bleus, jaunes, rouges, blancs ; de brusques projections multicolores qui étaient sans doute des signaux, montaient du sol vers eux, ou descendaient d'eux sur le sol.

— Ce sont les trains militaires aériens, expliqua le personnage, qui transportent à leurs postes nos troupes de première ligne...

CHAPITRE II

La guerre sur la planète Mars.

Quand l'aube se leva, M. Barbibon et ses compagnons dormaient encore ; la fatigue les avait terrassés, et ils s'étaient abandonnés aux douceurs d'un repos bien gagné. Quand ils furent éveillés, le domestique que le gouvernement avait attribué à chacun d'eux les conduisit au bains magnétiques. Revêtus de costumes légers, faits d'une étoffe spéciale, ils furent enfermés dans des espèces d'étuves où circulaient des courants électriques savamment dosés ; des serviteurs les massèrent, toujours électriquement, à l'aide d'appareils dont le seul contact produisait un bien-être indicible. Ils en sortirent frais et dispos, pleins d'admiration.

Après avoir déjeuné d'une demi-cuillerée de la mixture qui compose là-haut toute l'alimentation, ils eurent un long entretien avec le chef du gouvernement, en ce langage muet dont ce peuple se sert le plus volontiers. Ils apprirent que des combats avaient déjà été livrés au point du jour, sans résultat bien décisif. Puis, M. Barbibon, Marc et Jean prirent place dans le train aérien qui allait les mener eux aussi vers la frontière, leurs compagnons restant les attendre à Lankmirakar. Car on leur avait expliqué ceci : la planète Mars comprend plusieurs régions ; les unes, habitées par les nains civilisés ; les autres, qui sont la résidence d'êtres inférieurs, tels que les hommes-singes, subordonnés aux Esprits fluidiques.

Et c'est dans une de celles-ci qu'était située la montagne Rouge, au sommet de laquelle, ainsi que le leur avait révélé Mahouskhy-Khan, était caché le document où ils connaîtraient le moyen de retourner sur terre. Or, une partie de la campagne allait se dérouler de ce côté : ils étaient autorisés à suivre l'armée qui y opérait, dont précisément l'un des objectifs était cette montagne. Avant pris congé du chef du gouvernement, ils virent les portes du wagon aérien se refermer sur eux et, appuyés aux vitres, contemplèrent la ville qui défilait au-dessous d'eux.

Le train, qui emportait en outre de nombreux officiers, en uniformes bleus brodés d'or, volait à trois cents kilomètres à l'heure. Au bout de deux heures, l'un des officiers leur dit en langage mental :

— Nous arrivons, une bataille est engagée.

Au même moment, le train stoppait, et on les priait de descendre pour aussitôt les inviter à monter dans un bizarre véhicule : on aurait dit une immense boîte de fer peinte en gris, avec quelques rares hublots. Elle s'appuyait par des tiges hautes de trois mètres, sur deux petites roues adhérant au sol.

— C'est un fort mobile, expliqua l'officier.

A l'intérieur, il y avait une douzaine de tubes longs de deux mètres ouverts aux deux extrémités, et à côté des piles de projectiles très allongés.

— Les canons électriques, leur dit-on. Nous allons nous rendre sur le lieu des hostilités.

Et, en effet, un homme placé à l'arrière ayant manœuvré une manette, l'énorme machine s'ébranla, suivant la route. Bientôt ils parvinrent auprès des troupes massées ; chaque soldat tenait à

la main un petit tube d'acier, qui devait être son fusil, et avait planté devant lui un bouclier portatif qui l'abritait. Regardant par les hublots, ils aperçurent des espèces d'oiseaux singuliers qui évoluaient pas groupes nombreux.

— C'est ce qui a remplacé la cavalerie, continua l'officier. Nous appelons ce corps de troupe les « éclaireurs aériens ».

Bientôt, d'autres forts mobiles se montrèrent, puis des masses de troupes d'infanterie protégées par leurs boucliers : beaucoup de soldats gisaient à terre, sans doute des morts et des blessés. Mais ce qu'il y avait d'étrange, c'est qu'on n'entendait aucun bruit, qu'on ne voyait aucune fumée.

— Il y a longtemps, répondit l'officier à la question qui lui fut posée, que nos fusils ni nos canons ne produisent plus de détonations.

« C'est l'électricité qui lance les projectiles. Mais on m'appelle au téléphone sans fil.

Il détacha une mince tablette pendue au mur, se l'appliqua contre le front, et parut écouter un instant.

— Bien, fit-il. Etrangers, un corps d'éclaireurs aériens va pousser une pointe offensive et essayer d'atteindre la montagne Rouge. S'il vous plaît de vous joindre à elle, peut-être sous peu connaîtrez-vous — car elle n'est qu'à deux cent cinquante kilomètres d'ici — le moyen de retourner sur la planète Ektrana.

Tout étourdis par la nouveauté de ce qu'ils voyaient, M. Barbibon et ses deux compagnons quittèrent le fort mobile et presque aussitôt quatre des grands oiseaux qu'ils avaient vus circuler dans les airs, vinrent se poser devant eux ; ils se composaient d'une nacelle métallique en forme de bateau, où dépassait un petit canon et réunie à deux grandes ailes horizontales ; à l'arrière, des roues motrices pareilles à celles des trains aériens. Sur l'avis qui leur fut donné, chacun d'eux, y compris l'officier, s'assit dans une nacelle où se trouvaient déjà deux soldats.

Et immédiatement, ils se sentirent emportés ; en même temps, plusieurs centaines d'engins semblables jaillissaient, pour ainsi dire, d'un pli de terrain, et en un clin d'œil, se formèrent sur plusieurs lignes espacées en profondeur et en hauteur. Toute l'escadre aérienne se porta en avant, obliquant vers la gauche, mais un, puis trois ou quatre « oiseaux » dégringolèrent sur le sol.

— On tire sur nous, dit mentalement l'un des soldats qui occupaient l'aéroplane de M. Barbibon, et qui pilotait le navire aérien au moyen d'une série de manettes fixées sur un petit tableau. L'autre se tenait derrière le canon, à proximité d'un volumineux tas de projectiles.

L'astronome, abasourdi, regardait le terrain fuyant sous lui. A peine perçut-il de longues lignes de soldats, des masses sombres qui devaient être des forts fixes ou mobiles. Brusquement, sur leur droite, une centaine d'aéroplanes surgirent.

— L'ennemi, dit le soldat artilleur qui tout de suite pointa son canon à l'aide de leviers et de miroirs ; ensuite, il actionna une sorte de bras mécanique qui saisit avec une rapidité incroyable l'un des projectiles et l'amena dans l'âme du canon ; un sifflement : l'obus était parti et remplacé par un second.

De toutes parts, ces mêmes sifflements retentissaient ; c'était une canonnade enragée. Avec une rapidité merveilleuse et un ordre inconcevable, les aéroplanes évoluaient, montaient, avançaient, reculaient, non sans que, de temps à autre, l'un d'eux allât s'abîmer sur le sol. A la fin, les Galliniens dessinèrent tous ensemble un mouvement offensif, et leurs adversaires battirent en retraite, c'est-à-dire qu'ils s'en allèrent se poser sur le sol.

— Nous sommes vainqueurs ! proclama le soldat. Attention aux ordres !

D'où venaient ces ordres? M. Barbibon, penché sur le bordage et regardant de tous ses yeux ne le pouvait concevoir, mais le fait est que les manœuvres de la troupe aérienne étaient d'une régularité absolue.

Elle prit tout entière sa course, à vive allure, dans la direction qu'elle suivait avant l'attaque des Pomerniens, passa au-dessus de plusieurs villes ou villages où quelques obus furent jetés, de champs et de forêts, jusqu'à ce qu'au loin une énorme masse rougeâtre, en forme de pain de sucre, se profilât : la montagne Rouge sans nul doute. Toute la flottille s'en approchait et, à mesure, on pouvait en évaluer les proportions formidables ; elle avait plus de deux mille mètres de hauteur ; le sommet en paraissait plat.

Soudain les sifflements recommencèrent, et plusieurs aéroplanes s'effondrèrent.

— C'est le fort de la montagne qui nous bombarde, expliqua le soldat, mais nous sommes trop nombreux, il sera pris.

Pendant quelques minutes, ce fut encore un combat acharné. Le navire aérien de M. Barbibon, avec son groupe, dominait exactement le fort, et le servant, ayant fait basculer son canon, tirait verticalement au-dessous de lui sur l'espèce de calotte noire, d'un kilomètre au moins de diamètre, qui était tout ce qu'on voyait du fort. A la fin, la calotte apparut crevée en plusieurs endroits, et bientôt un drapeau rouge fut hissé.

— Ils se rendent ! s'écria le soldat. Voilà ce que valent leurs fameuses fortifications.

Il se passa tout une série de manœuvres auxquelles l'astronome ne comprit rien ; puis, sur un ordre aussi muet qu'invisible, l'aéroplane qui le portait, de même que ceux qui l'entouraient, plongea brusquement dans l'espace et vint atterrir sur la calotte métallique où déjà une centaine de ses congénères étaient posés. Vivement, et tout heureux d'en terminer avec ce voyage fantastique, anxieux à l'idée que sans doute il allait enfin savoir si son espérance de revoir la terre n'était pas illusoire, l'astronome abandonna son aérien véhicule et prit pied sur la partie supérieure du fort, en même temps d'ailleurs que Marc et Jean.

— Ah ! monsieur, fit celui-ci en levant les bras au ciel, c'est autre chose que nos dirigeables et nos aéroplanes à nous ! Ils sont renversants, ces petits bonshommes.

— Vous pouvez dire que c'est inouï, appuya Marc.

Déjà, d'un certain nombre d'aéronefs, des soldats galliniens descendaient, leurs fusils électriques à la main, et se rangeaient en bon ordre sur l'immense calotte. Subitement, des trappes ouvrirent dans celle-ci des ouvertures larges par lesquelles des ascenseurs amenèrent des groupes de nains vêtus d'uniformes marrons.

— C'est, expliqua l'officier attaché à la personne des Terriens, la garnison du fort qui vient déposer ses armes. Sous la

multitude de nos projectiles, la cuirasse qui protégeait les défenseurs s'est brisée et, s'ils avaient essayé de prolonger leur résistance, ils auraient été anéantis.

Mais à cet instant, il s'éloigna à toutes jambes vers un groupe d'officiers chamarrés, plantant là ses interlocuteurs.

Ceux-ci se consolèrent de son abandon en regardant les soldats pomerniens qui, s'alignant à mesure qu'ils arrivaient à la lumière, mettaient leurs armes en tas devant le front de leurs rangs. Plusieurs de leurs officiers, dont deux ou trois étaient blessés, s'approchèrent de ceux des Galliniens, probablement pour traiter définitivement de la reddition. Ensuite, les trois Terriens virent leur guide s'avancer vers eux ; il avait l'air soucieux, désolé.

— Etrangers mes amis, leur dit-il, j'ai une mauvaise nouvelle à vous annoncer. Je viens de recevoir du gouvernement, par l'intermédiaire du général en chef, l'avis que nous nous sommes trompés de montagne Rouge. Celle où vous trouverez la pierre noire qui vous intéresse, est à plus de deux mille cinq cents kilomètres d'ici, dans le pays des Esprits. Le gouvernement, qui est animé du plus sincère désir de vous complaire, m'ordonne de prendre une escorte aérienne, et de vous y conduire...

CHAPITRE III

Le départ.

En pleine nuit, M. Barbibon et ses compagnons sur leurs aéroplanes de guerre, et escortés d'une petite flottille, arrivèrent à Lankmirakar, capitale des Galliniens. La ville, inondée de lumière électrique, paraissait en fête, car, en passant au-dessus des rues, ils les virent emplies d'une nombreuse population joyeuse. Ils débarquèrent dans la cour du palais du gouvernement où les reçut le chef de l'Etat entouré de Lucie et des autres Terriens demeurés à la ville. Après les effusions du retour, M. Barbibon, seul, fut conduit dans la salle du conseil de gouvernement où il trouva les « ministres » assemblés.

Là, il apprit que les Galliniens avaient remporté plusieurs victoires, mais que d'autres peuples, jaloux de leur prospérité et de leur triomphe, allaient s'allier aux Pomerniens contre eux. En conséquence, le plan de campagne avait été modifié, et les efforts, au lieu de se porter vers la montagne Rouge — la vraie — seraient concentrés d'un autre côté. Dans ces conditions, il n'était pas possible — la République ayant besoin de toutes ses disponibilités, — de mettre des troupes à la disposition des exilés pour les mener à la montagne Rouge, mais le gouvernement était prêt à leur confier des armes et des aéroplanes, avec tout ce qui était nécessaire pour qu'ils pussent se tirer d'affaire sans autre aide. On leur enseignerait, avant le départ, le maniement très simple des engins qui leur seraient prêtés gracieusement.

M. Barbibon remercia chaleureusement ; puis, ayant rejoint les siens, leur fit part des propositions gracieuses que tous acceptèrent avec reconnaissance, même Gaspard qui n'avait rien compris au compte rendu de l'astronome. Celui-ci s'en fut goûter quelque repos ; au jour, ses compagnons — y compris Lucie — commencèrent leur apprentissage, au champ de manœuvre de la garnison. On leur montra d'abord à se servir des fusils électriques automatiques, tirant trente coups consécutifs, sans bruit ni fumée, portant à plus de sept kilomètres, et munis chacun d'une petite lunette-viseur permettant de voir le but malgré l'éloignement.

Puis à diriger les aéroplanes blindés, dont la manœuvre était d'une facilité, d'une aisance qui enthousiasma les deux mousses du « Marceau », lesquels ne pensaient plus sans pitié à leur pauvre ballon dirigeable. On les initia à la manière de charger et de pointer les canons automatiques, dont chaque aéroplane était pourvu, et qui pouvaient tirer douze cents obus très puissants à la minute, dans toutes les orientations ; on expliqua à l'astronome et à Marc la manière de se guider au moyen des cartes aériennes. Tout cela exigea un labour assidu qui dura quatre jours.

Alors les quatre aéroplanes à eux destinés leur furent livrés ; chacun des navires aériens fut muni de provisions alimentaires (à raison d'une cuillerée de mixture chimique par repas) pour trois mois, et d'une énorme quantité de munitions. Les Terriens reçurent chacun trois fusils avec baïonnettes et deux pistolets, portant à quinze cents mètres, plus deux boucliers portatifs à l'épreuve de la balle. Avant le départ, de nombreux dignitaires et les membres du gouvernement sollicitèrent M. Barbibon de leur faire une conférence sur la Terre. Elle eut lieu dans une immense salle où s'entassèrent plus de dix mille personnes.

L'astronome monta sur une tribune de marbre rose ; en face de lui était posée une machine analogue à nos phonographes qu'un fil reliait à son propre bandeau « transmetteur de pensée ». Et par cette machine, le discours muet du savant fut transmis à tous les assistants, sans qu'il s'en perdît un seul mot. M. Barbibon eut un succès énorme, et fut unanimement acclamé — en silence. Ensuite, on lui fit visiter les curiosités de la ville, où il n'y avait ni riches ni pauvres, où chacun travaillait pour tous dans la mesure de ses facultés et tous pour chacun.

Il assista à la fabrication prodigieusement rapide et simple de tissus, de meubles, d'aliments ; on construisit, en quatre heures devant lui, une maison à quatorze étages, qui fut démolie ensuite en une demi-heure. On lui donna le régal de l'exécution d'un criminel — car, sur Mars, il y a aussi des criminels — qui fut lentement brûlé dans une sorte de cage électrique : cruauté nécessaire, lui affirma-t-on, car c'est l'unique moyen de préserver les honnêtes gens. Il visita le réseau souterrain des chemins de fer et on le mena à l'Observatoire qui l'intéressait particulièrement.

Là, point de dômes, point de gigantesques lunettes : seulement, une tour de granit, carrée, élevée de quarante mètres, en haut de laquelle étaient des miroirs ingénieusement combinés. Il put examiner les planètes les plus proches, même en plein jour, y accumulant de précieuses observations. Quant à la Terre, non seulement tout son relief apparaissait, mais encore les Galliniens lui soumirent des photographies où les grandes villes étaient marquées : tel était l'état merveilleux de leur civilisation ! Il apprit encore que leur électricité était fournie non par des

machines, mais par une substance analogue au radium, traitée par des procédés ingénieux.

Mais il fallait partir ; en présence du gouvernement et d'une affluence considérable de peuple, après des adieux empreints d'une vive émotion, les quatre aéroplanes filèrent vers le nord où, d'après les cartes, se trouvait la montagne Rouge. Le premier portait M. Barbibon et sa fille; le second, Marc et Jean Taumatte ; le troisième, Nicolas Auchoux et Gaspard ; le dernier, Aurélien et Pereira. Tous avaient revêtu des uniformes militaires, confectionnés exprès pour eux.

C'était la course à l'inconnu, attendu que la montagne Rouge était située en plein pays sauvage, habité pas les hommes-singes rouges, et à proximité de celui des Noirs, soumis aux Esprits, dans cette région sillonnée par les monstres les plus affreux et les plus redoutables. Heureusement, armes perfectionnées et munitions ne manquaient pas ! La flottille, en raison de l'inexpérience des pilotes, marchait à une allure modérée. Au soir, elle prit terre à la limite de la Gallinie, auprès du poste même où, quelques jours auparavant, les exilés avaient pénétré dans cette contrée hospitalière.

Ils furent fêtés par la nombreuse garnison que le radiotéléphone sans fil avait prévenue de leur arrivée ; il y eut festin offert par les officiers ; puis concert — silencieux — au moyen de phonographes d'une incroyable perfection ; ensuite, le commandant du poste distribua aux Terriens des cadeaux que, par une délicate attention, le gouvernement avait envoyés là pour leur être offerts ; à l'intention de Lucie : une toilette gallinienne ornée de diamants, et des bijoux d'or enrichis d'améthystes, de turquoises, de rubis, de pierres précieuses inconnues ; aux autres Terriens : des armes de luxe, des instruments de physique et d'autres objets. Au lever du jour, par un ciel resplendissant, les navires de l'air s'envolaient pour franchir la montagne.

Elle paraissait complètement déserte et désolée, à peine y aperçurent-ils quelques groupes d'hommes-singes qui s'enfuirent à leur vue ; des oiseaux énormes, pareils à des tortues qui eussent eu des ailes, avec un cou de cigogne, leur donnèrent la chasse. M. Barbibon, qui avait très bonne tournure sous son uniforme et son casque blanc, essaya sur eux son adresse : il en tua un d'un coup de canon. Les autres furent terrifiés. Mais, bien que le vol des aéroplanes fût extrêmement souple, leur légère trépidation devenait à la longue fatigante, faute d'habitude ; rapprochant leurs véhicules ailés, dont ils étaient maintenant à peu près maîtres, les voyageurs décidèrent d'atterrir pour la nuit.

Ils avisèrent un pic dénudé, escarpé, au sommet plat où, l'obscurité étant proche, les quatre appareils se posèrent légèrement. Le dîner fut gai, car l'espoir renaissait un peu. L'endroit était éclairé par les fortes lanternes à radium dont on possédait une quantité. Ensuite, deux puissants projecteurs électriques furent accrochés aux deux extrémités du pic et, grâce à leur aide, on fouilla le terrain au loin, sans rien découvrir que les oiseaux-géants déjà connus, hôtes des ténèbres. Jean Taumatte et Marc furent chargés de faction, et toutes les lumières s'éteignirent.

Pendant deux heures, la tranquillité

régna ; puis, Marc, soudain, fit jouer la manette de son projecteur, juste à temps pour voir un être singulier, tout auprès de lui : il avait la forme d'un homme, mais d'une stature très au-dessus de celle des Terriens : au moins deux mètres et demi de haut, avec une corpulence proportionnée, et une musculature exceptionnellement développée ; de longs cheveux roux et une barbe inculte cachaient presque tout son visage. Mais ce qui était le plus étrange, c'est qu'il n'avait qu'un œil énorme, juste au milieu du front. Il était couvert d'une immense peau de lion.

— Alerte ! cria Marc, effaré. Un cyclope maintenant !

Il pointa vers l'intrus son petit fusil électrique et pressa la détente. Mais quoiqu'il fût sûr d'avoir bien visé, il constata avec stupeur que l'être fantastique ne tombait pas. Il se contenta de secouer sa tête hirsute et se rua sur le jeune homme qu'il enleva comme une plume pour aussitôt descendre à toute vitesse le flanc escarpé de la montagne. Jean Taumatte n'avait pas perdu son sang-froid. Il bondit, d'un élan, dans son aéroplane, en exhortant les autres à l'imiter. En un clin d'œil, il eut mis en action le moteur.

Aussitôt, le jeune marin fit fonctionner son projecteur, cherchant du regard le ravisseur et sa proie ; il les aperçut tout de suite qui se dirigeaient, l'un portant l'autre, vers une sorte de gouffre visible au pied du pic : on eût dit une bouche d'enfer, tant l'orifice en était noir et lugubre. Jean n'osait se servir de son fusil ni de son canon, de crainte de blesser Marc ; il se borna à rattraper le monstre et à planer au-dessus de lui.

Comme si le cyclope eût pressenti le danger qu'il courait, il se protégeait par le corps de sa victime qu'il portait pantelante au-dessus de sa tête ; c'est ainsi qu'il atteignit le bord du précipice.

— Arrête, bandit ! ordonna Jean.

Mais à peine achevait-il ces mots que le géant disparut comme si le sol l'avait englouti et le mousse du *Marceau* n'eut que le temps de retenir son aéronef qui allait heurter la paroi du rocher. C'est à ce moment qu'il distingua, dans le flanc même du pic où ses compagnons et lui espéraient passer la nuit, une ouverture béante, vaguement éclairée de lueurs rougeâtres.

— C'est ici ! hurla-t-il, à moi !...

Il venait de remarquer qu'un autre aéroplane, décelé par son projecteur, se rapprochait. Une voix lui répondit :

— Courage ! ami, nous voici...

A la même minute, les deux navires se posaient côte à côte sur la crête du gouffre, c'est-à-dire à l'entrée du couloir souterrain. Le fidèle Aurélien et Nicolas Auchoux rejoignirent Jean.

— Les autres sont restés là-haut avec Mlle Lucie, dit le premier. Mais qu'est-ce que cette histoire-là encore?

— Je ne sais, tâchons de rattraper ce brigand.

— Mais les aéroplanes?

— Que Nicolas reste pour les garder. Venez, Aurélien.

Et les deux hommes, pourvus chacun d'une lanterne à radium, s'enfoncèrent dans le corridor ténébreux. Au premier détour, ils s'arrêtèrent, pétrifiés : en face, à quelques centaines de pas, des lueurs d'un rouge sombre, pareilles à celles d'un brasier, dissipaient l'obscurité,

et c'est dans ces flammes que Marc venait de disparaître...

CHAPITRE IV

Les cyclopes.

La surprise d'Aurélien et de Jean ne dura pas : ils avaient déjà, depuis leur arrivée sur cette planète, vu tant de choses extraordinaires ! Tenant d'une main leur fusil électrique, de l'autre leur lanterne à radium, ils s'élancèrent. A mesure qu'ils avançaient, la chaleur devenait intolérable, et la silhouette du cyclope plus voilée par la fumée.

— Je ne puis continuer, gémit Jean, haletant.

Il mit un genou en terre, épaula son fusil et, imité par Aurélien, commença sur le ravisseur un feu continu, dont l'autre, tout d'abord, ne parut pas se soucier ; puis, sans doute une balle l'atteignit-elle à un endroit sensible, car ils l'entrevirent qui se retournait, empoignait Marc sous son bras, comme il eût fait d'un enfant, et se précipitait sur eux avec des cris rauques et formidables dont les voûtes résonnaient.

— Attention ! recommanda Aurélien ; continuons le feu, et ne le manquons pas.

Leur farouche et redoutable antagoniste, sur qui les flammes ni la chaleur ne semblaient avoir de prise, paraissait dominé par la plus horrible exaspération, et faisant claquer ses mâchoires comme un fauve, tendant de leur côté ses poings noueux, il était effrayant. Tout à coup, comme il n'était plus qu'à trente pas, il s'arrêta et s'affaissa. Ils se précipitèrent ensemble pour lui ôter Marc qu'il n'avait pas lâché. Il n'était pas mort, mais ils lui envoyèrent encore une douzaine de balles et il demeura inerte : alors les deux hommes emmenèrent le neveu de M. Barbibon.

Ils n'avaient pas fait quinze pas qu'Aurélien, se détournant pas hasard, eut un sursaut d'épouvante ; derrière eux, quelques-unes des fantastiques créatures accouraient, pareilles à celle qu'ils avaient tuée, et sans doute attirées par ses cris. Et comme elles venaient de découvrir le cadavre de leur camarade, elles étaient furieuses.

Une frayeur irraisonnée donnait des ailes aux deux amis qui se hâtaient vers les aéroplanes, ils y arrivèrent juste à temps et purent déposer dans l'un d'eux le corps de Marc. Aurélien sauta à côté, tandis que Jean et Nicolas prenaient place dans l'autre. Les deux oiseaux s'envolaient au moment où les cyclopes allaient les atteindre. Les deux navires, éclairés par leurs puissants projecteurs, piquaient droit sur le pic ; ils y atterrirent sans encombres et s'occupèrent de ranimer Marc.

Les blessures et brûlures du jeune homme n'étaient pas graves et, grâce à la petite pharmacie, garnie de remèdes efficaces et inconnus sur la terre, qu'ils devaient à la bonté amicale des Galliniens, ils ne tardèrent pas à lui voir reprendre ses sens. M. Barbibon écouta avec stupeur le récit qui lui fut fait de l'aventure. Il s'exclama en levant les bras au ciel :

— Mais c'est inouï ! Toute la mythologie des anciens va y passer. Nous avons déjà des sphinx, des sirènes, des tritons, maintenant des cyclopes. Quelles hypothèses de pareilles constatations ne permettent-elles pas?

Mais le moment n'était pas aux dissertations scientifiques. La voix de Pereira Gallos avertissait : « Aux armes ! »

C'étaient les cyclopes qui, ayant suivi les aéroplanes par leurs traînées lumineuses, avaient vite découvert le lieu où les fugitifs s'étaient réunis aux autres Terriens. Ils étaient bien maintenant une trentaine qui grimpaient comme des chats le long des rochers abrupts, poussant des hurlements rauques et affreux. Ils se montraient tellement horribles à la lumière des projecteurs, que Lucie faillit s'évanouir dans les bras de son père. Mais l'attaque fut promptement repoussée, parce que les assiégés avaient maintenant à leur disposition les canons des aéroplanes.

Deux de ceux-ci, par Jean et Nicolas d'une part, Aurélien et Pereira de l'autre, reprirent l'air et commencèrent à bombarder les assaillants ; en moins d'une minute, dix jonchèrent le sol. Les autres prirent la fuite, éperdus. Et, comble d'effroi, deux énormes mastodontes, sortis de la forêt voisine, se ruèrent sur eux et dévorèrent la moitié de ceux qui survivaient, Sur le rocher, Lucie effondrée à terre, pleurait, tant sur son frère, — car elle considérait Marc comme tel — que sur son père, ses compagnons et elle-même.

— Jamais, disait-elle dans ses larmes, jamais nous ne sortirons de ce pays d'horreur, car nous sommes voués tous à y périr.

Et M. Barbibon, fort impressionné par la prévision des dangers probables, se demandait s'il ne vaudrait pas mieux retourner à Lankmirakar. Il fallut que Marc lui-même, très soulagé déjà par les remèdes puissants des Galliniens, lui remontât le moral. Le reste de la nuit s'écoula sans incidents. Au jour, on repartit, quittant définitivement la montagne, que l'on avait parcourue peu auparavant, sur les traces des troupes galliniennes à pied et ailées, envoyées à la recherche des Terriens.

Des bois immenses, çà et là coupés de plaines incultes, ou de larges canaux pleins d'un liquide gélatineux et brillant, défilaient sous les regards des aviateurs improvisés. Subitement, Pereira Gallos, rapprochant son aéroplane de celui de M. Barbibon, attira l'attention du savant sur une vaste étendue de sol mamelonné séparant deux canaux.

— Il me semble, dit-il, qu'il y a là une foule d'êtres vivants en marche.

La flottille obliqua de ce côté et quand elle ne fut plus qu'à cinq ou six kilomètres, ceux qui la montaient distinguèrent à l'aide de leurs excellentes lunettes qu'effectivement, l'Indien ne s'était pas trompé.

Et bientôt, le doute ne fut plus permis, c'étaient là des hommes-singes, des Rouges, les anciens fidèles de Mahousky-Khan.

— Mais nos Allemands doivent être avec eux, s'exclama l'astronome.

— Tâchons de les apercevoir.

— A moins, objecta Marc, qu'ils nous aient précédés à la montagne Rouge.

En peu d'instants, les aéronefs planèrent au-dessus de la foule qui, les ayant aperçus, manifestait à la fois de la colère et de la terreur. Mais il fut impossible de discerner des hommes vêtus « à la terrienne » et le vol se poursuivit dans le sens primitif.

Les hommes-singes étaient loin, lors-

qu'à nouveau, des groupes furent signalés ; à nouveau aussi, on piqua de ce côté, mais il devint manifeste qu'il se passait cette fois des choses graves. Trois individus semblaient pourchassés par plusieurs centaines d'autres qui, les gagnant de vitesse, allaient immanquablement les atteindre avant très longtemps. Et les lunettes révélèrent rapidement que les fuyards étaient habillés à l'européenne.

— Ce sont bien nos anciens compagnons, déclara le savant. Ils se sont donc brouillés avec leurs amis les Rouges !

— Cela ne m'étonne pas, ajouta Lucie, ces gens-là ne valent pas cher ; souvenez-vous, père, qu'ils ont voulu nous massacrer.

— Pourtant, objecta l'astronome, nous ne pouvons les laisser mettre en pièces sous nos yeux.

— Faites comme il vous plaira ; pour ma part, ils ne m'inspirent nulle sympathie.

Les aéroplanes s'étant rapprochés, un conseil fut tenu. Seuls, Aurélien et Pereira partagèrent l'opinion de Lucie, les autres furent d'avis qu'on recueillît les Teutons et leur acolyte. Les rejoindre fut, pour les rapides engins, l'affaire de quelques secondes.

Barbibon ne s'était pas trompé. Il fut bientôt aisé de discerner les figures d'Herbert et de Johann Hochspadt, ainsi que d'un Indien, seul survivant, sans doute, de ses compagnons. L'apparition des grands oiseaux métalliques les plongèrent tous trois dans une indicible terreur. Ils se jetèrent à genoux, implorant pitié. Mais leur effroi redoubla quand, sous les uniformes étranges, ils eurent reconnu les Français, envers qui ils s'étaient conduits de façon si méprisable. Ils s'emparèrent de leurs fusils comme pour se défendre, mais Marc leur ordonna de de jeter leurs armes, leur promettant que, s'ils résistaient, ils seraient abandonnés aux hommes-singes ; sinon, il ne leur serait pas fait de mal.

Ils hésitèrent, puis obéirent. Alors deux aéroplanes atterrirent et Aurélien, aidé de Pereira, de Jean et de Nicolas, ligota soigneusement les trois brigands qui furent ensuite déposés chacun dans un navire différent. Toute la flottille reprit alors sa course, il était temps : car, poussant des hurlements épouvantables, la tête de colonne des hommes-singes arrivait. La direction à suivre obligeait maintenant à franchir une haute chaîne de montagnes.

Leur aspect produisait sur l'anthropoïde Gaspard, embarqué avec Nicolas Auchoux, un effet singulier. Il ne tenait pas en place, s'agitait, se démenait. A un certain moment, Nicolas eut à peine le temps de le retenir pour l'empêcher de se jeter par-dessus bord.

— Qu'a-t-il? demanda le mousse à M. Barbibon.

— Je l'ignore, mon ami.

— Peut-être, suggéra Marc, est-ce là son pays. J'ai entendu dire à Lankmirakar que les hommes-singes au service des Esprits — et c'était son cas quand nous l'avons trouvé — avaient tous été enlevés à leurs tribus pour le service de ces étranges personnages.

— Alors, ordonna l'astronome, que Nicolas fasse mine de toucher terre, nous verrons bien. Le mousse, obéissant, dirigea son appareil vers le sol. Il en était encore à une dizaine de mètres que Gaspard, donnant les marques de la joie la plus vive, sauta sur le sol. Il ne se fit du reste aucun mal, et à peine eut-il repris son équilibre que, se tournant vers les aéroplanes, il multiplia les prosternations et les témoignages d'amitié et de reconnaissance ; puis, gambadant comme un gamin, il prit sa course, et disparut bientôt dans une gorge étroite.

— Pauvre être ! soupira Lucie. Au moins, lui, il va retrouver les siens, vivre dans son pays, mais à nous pareil bonheur est-il réservé?

Tous se félicitèrent d'avoir rendu à ce « frère inférieur » l'involontaire service de le ramener dans sa patrie — si l'on pouvait employer ce mot ; — ensuite, la petite escadre aérienne, après un vol de deux heures, chercha en raison de la nuit prochaine, un point pour atterrir.

Comme la veille, elle jeta son dévolu sur un pic élevé et isolé qui dominait les chaînes environnantes. Tandis que trois des navires allaient s'y poser, Jean et Marc poussaient une reconnaissance aux alentours, dans la direction que leur fixait M. Barbibon. Et on les vit bientôt revenir à toute vitesse. Dès qu'ils furent à portée de voix, ils annoncèrent :

— La montagne Rouge ! Nous l'avons vue !

— Enfin ! murmura l'astronome. Les cartes géographiques des Galliniens n'ont donc pas menti ! Puisse le reste se réaliser de même !

CHAPITRE V

Encore les Allemands.

Les paroles de Marc et de Jean, annonçant qu'ils avaient aperçu la fameuse montagne Rouge, provoquèrent chez leurs compagnons un émoi facile à comprendre. Mahousky ne les avait-il pas leurrés, et y trouveraient-ils bien ce qu'il leur avait promis? Toute la soirée, après le repas, ils discutèrent à la clarté des projecteurs inondant les environs. Puis, M. Barbibon, assisté de Marc, se mit en devoir d'interroger les deux Allemands et le métis prisonniers, qui avaient été déposés côte à côte.

Ils se renfermèrent dans un mutisme farouche qui eut le don d'exaspérer le savant: Aussi commanda-t-il de les fouiller ; l'opération amena la découverte de nombreux diamants et autres pierres précieuses provenant, à n'en pas douter, du trésor de Mahousky. Alors l'astronome rassembla tout ce qui avait été trouvé sur eux et leur posa cet ultimatum :

— Vous allez répondre à mes questions, sinon je jette tout cela dans le précipice.

Et il tenait les joyaux entortillés dans un modeste linge, suspendus au dessus de l'abîme, au bord du rocher. Cette menace délia la langue des captifs qui, domptés, racontèrent leur histoire, vraie ou supposée, et d'ailleurs banale, puisqu'ils prétendaient ignorer la cause de l'hostilité des indigènes envers eux ; quant à leur alliance avec les ennemis de la République Gallinienne, ils protestaient ne pas savoir de quoi on leur parlait.

Soupçonnant fort qu'ils lui cachaient la vérité, M. Barbibon néanmoins n'insista pas davantage et s'en fut prendre quelques instants de repos que troublèrent, seuls, les animaux ailés, hôtes habituels des ténèbres. Il fallut employer contre eux les canons des aéroplanes. Ensuite la flotille reprit sa route, et chacun se sentait étreint

d'une insurmontable émotion en songeant que bientôt on saurait si oui ou non on avait chance de revoir la Terre. En moins d'une demi-heure, les navires aériens avaient franchi la chaîne des hauteurs ; alors la montagne Rouge surgit à tous les regards ; c'était un énorme roc dépourvu de végétation qui se dressait au dessus de la plaine morne, plate et boisée.

Vers l'ouest, on pouvait y accéder par une pente douce, mais de tous les autres côtés, il se présentait inabordable ; à mesure que les Terriens s'en approchaient, la stupéfaction les envahissait : ils ne pouvaient douter que la montagne fût occupée par une foule nombreuse. Et bientôt, ils se purent convaincre que c'était là une véritable armée d'hommes-singes, des Rouges toujours, qui semblaient y avoir établi leur campement. Dans les forêts environnantes, d'autres détachements étaient disséminés.

— Eh bien ! fit M. Barbibon avec colère, puisque ces brutes s'obstinent à se jeter en travers de nos projets, tant pis pour elles !

Les quatre aéroplanes commencèrent d'après ses instructions à décrire des cercles autour du sommet de la montagne Rouge pour essayer d'intimider les anthropoïdes : mais ces derniers, possédés d'une rage frénétique, lançaient leurs massues et leurs sagaies vers ces ennemis d'un nouveau genre, essayant en vain de les atteindre. De guerre lasse, M. Barbibon fit pointer les canons sur ceux qui occupaient la partie supérieure du pic, et le feu commença. En quelques instants, il y eut un assez grand nombre de morts et de blessés, mais les survivants résistèrent.

A la fin, la terreur s'empara des indigènes qui s'enfuirent, emportant avec eux leurs morts et leurs blessés. Mais ils n'allèrent pas loin, formant au pied de la montagne un cercle menaçant. Vivement deux des aéroplanes atterrirent au sommet, et M. Barbibon avec sa fille, Marc et Jean, mirent pied à terre. Le sol granitique d'une couleur uniforme d'ocre rouge était par surcroît couvert de sang. Néanmoins, en cinq minutes, les quatre Terriens eurent découvert la pierre noire.

Marc la vit le premier et s'élança vers elle avec un cri de joie : c'était une vaste dalle circulaire toute noire, un peu surélevée, et dont la destination demeurait incertaine. Il fallut retourner aux navires pour y prendre des outils, à l'aide desquels la pierre fut descellée, dérangée et posée à côté. Un trou béant, sombre et profond, fut démasqué, où Jean Taumatte descendit prudemment, en se cramponnant aux aspérités du sol. Bientôt il dut allumer sa lanterne électrique laquelle éclaira l'entrée d'un étroit boyau.

Il s'y enfonça pourtant, et eut soudain une exclamation de triomphe : à ses pieds, une cassette, faite d'une matière translucide, et pourtant aussi dure que le métal, était attachée à une boucle scellée dans la paroi par une chaîne de fer, et dans cette cassette, il y avait une lettre fermée par de grands cachets de cire noire. Grâce aux instruments perfectionnés dont il était muni, il eut tôt fait de briser la chaîne et rebroussa chemin sans délai. Mais sa surprise ne fut pas mince quand il constata que la retraite lui était coupée : une porte, un mur, un obstacle infranchissable enfin avait fermé sans le moindre bruit l'entrée du souterrain.

En vain, il réfléchit ; il essaya d'ébranler la barrière qui l'ensevelissait vivant, appela, cria, rien n'y fit. Après de prodigieux efforts, il se laissa tomber sur le sol plus ahuri que découragé, ne comprenant rien à cette aventure, ni au silence de ses compagnons. Ceux-ci l'avaient attendu avec impatience et, ne le voyant pas revenir, M. Barbibon s'était résolu à envoyer Marc sur ses traces. C'est donc par son neveu qu'il apprit que l'orifice du couloir était clos tout près de son origine. Le savant eût sans doute rejoint son brave neveu, si les objurgations de ceux qui étaient restés dans les vaisseaux volants ne l'en avaient détourné.

Un regard lui montra qu'il n'y avait pas à plaisanter : car les hommes-singes furieux, convaincus, comme des brutes qu'ils étaient, que ces hommes-oiseaux revêtus d'uniformes. étaient des ennemis, montaient à l'assaut du pic en un silence et un ordre impressionnants. Le savant, sa fille et son neveu appelèrent Jean d'une voix qu'étranglait le désespoir, mais, personne ne leur répondit, et ils durent regagner précipitamment leurs navires, qui, en toute hâte, reprirent l'air. Il fallut encore user de l'attaque à coups de canon et de fusils automatiques : les hommes-singes, décimés, reculèrent en désordre ; seulement ils se bornèrent, au lieu de prendre la fuite, à bloquer étroitement la base de la montagne.

De nouvelles recherches furent entreprises pour retrouver le malheureux Jean; on l'appela, on frappa à grands coups la porte derrière laquelles on était bien forcé de supposer qu'il était captif, il ne donna pas signe de vie. Quant au papier tant désiré on n'en trouvait pas le moindre vestige. Cependant la nuit tombait. M. Barbibon réunit ses compagnons, sauf bien entendu les Allemands et le métis prisonniers, et en raison de la proximité des indigènes hostiles, ils convinrent de passer la nuit sur leurs aéroplanes, et non à terre, sans toutefois s'éloigner de la montagne Rouge pas trop loin.

Le conciliabule terminé, ils regagnèrent leurs navires qu'ils avaient abandonnés, posés sur le sol. Or, au moment où Marc escaladait le bordage du sien, des mains robustes s'abattirent sur lui ; avant qu'il eût rien compris à ce qui lui arrivait, il fut hissé, attiré et renversé sur le plancher de l'aéronef qui, soudain aux yeux des autres Terriens, prit son vol dans les airs. Le jeune homme s'était débattu avec acharnement. Mais il avait affaire à plusieurs agresseurs et il fut promptement terrassé. Toutefois, il avait eu le temps de reconnaître les deux Allemands et leur métis et il devina.

L'un de ces brigands avait pu réussir à se libérer de ses liens : profitant de la longue absence des Français, il était allé couper les cordes de ses deux acolytes qu'il avait réunis sur le même navire : précisément celui de Marc. Et ayant observé la manière dont se manœuvrait l'esquif aérien, il avait pris le large, emmenant avec lui un otage. Le jeune homme fut bientôt lui-même attaché et un épais bandeau entourant son visage lui interdit de rien voir autour de lui. Cependant M. Barbibon et les autres avaient, eux aussi, compris la vérité en constatant la disparition des prisonniers et un cri de fureur s'échappa unanimement de toutes les lèvres : encore une traîtrise de ses maudits Allemands !

Sans délai, les trois autres aéroplanes prirent leur essor, se jetant à la poursuite de celui qui emportait l'infortuné Marc. Mais que faire ? On ne pouvait le bombarder, pour ne pas tuer le jeune homme, et

la course pouvait se prolonger longtemps, les oiseaux artificiels étant pourvus pour voler deux mois sans s'arrêter. Contre toute attente on vit l'aéronef fugitif ralentir, puis l'avant s'inclina vers le sol, et doucement, sans à-coups, il commença à descendre vers le bois, à cinq cents mètres au-dessous jusqu'à ce que, sans heurts, il allât se poser au sommet des arbres gigantesques où il resta immobile...

Chez les poursuivants c'était de la stupéfaction, qui d'ailleurs ne dura pas, car Pereira Gallos s'écria tout à coup :

— Je devine ! Ils connaissent bien le fonctionnement des manettes, mais ils ignorent la manière d'approvisionner le moteur, qui s'est trouvé à bout de force mécanique !

L'explication était plausible. Les Allemands ne savaient pas que la force actionnant le moteur était emmagasinée dans des accumulateurs radio-électrogènes, qu'un ingénieux mécanisme faisait à volonté communiquer avec lui, et c'était ainsi que les roues motrices n'étant plus propulsées, l'oiseau avait tout naturellement atterri.

Restait à délivrer Marc avant que ses ravisseurs se fussent livrés sur lui à des violences. Comme M. Barbibon, après avoir tranquillisé Lucie, désolée, se préparait à parlementer, la scène changea : un tonnerre de cris, de hurlements frénétiques, retentit au-dessous de l'aéroplane immobilisé, tandis que les deux Allemands et le métis, avec des marques non équivoques d'une frayeur à son paroxysme, imploraient avec des gestes suppliants le secours des Français.

Vivement l'aéroplane, contenant Aurélien et Pereira, vint se poser tout auprès de celui dont les chenapans s'étaient emparés. En un clin d'œil, tous les trois furent ligotés à nouveau, sans qu'ils opposassent de résistance, et Marc délivré reprenait la direction de son navire qui s'envola en même temps que celui d'Aurélien, juste au moment où une bande d'hommes-singes qui, de loin, avaient assisté à la chute de l'oiseau et étaient accourus sans bruit, allaient les atteindre en grimpant dans les arbres.

Ainsi les frères Hochspadt et leur auxiliaire indien en furent pour leur tentative ; elle n'eut d'autre résultat que de resserrer la surveillance dont ils étaient l'objet. Quand toutes les précautions eurent été prises, les aéroplanes se mirent à voler lentement, de conserve, dans les ténèbres grandissantes chacun de ceux qui les montaient se posant avec angoisse cette question :

— Que sont devenus Jean Taumatte et les papiers de Mahousky Kan. ?

CHAPITRE VI

Les Korrigàns.

Jean Taumatte n'était pas un garçon à perdre la tête. Pourtant, dans son souterrain, dont la lampe électrique ne lui permettait pas de sonder les noires profondeurs, il eût un court accès de découragement. Il réagit bientôt, se leva, s'en fut examiner encore la muraille qui l'avait subitement isolé et, persuadé qu'il n'existait aucune chance de la renverser, se déclara :

— Puisque nous ne pouvons nous échapper d'un côté, essayons de l'autre.

Et résolument, tournant le dos à l'orifice par lequel il était entré, il marcha plus avant dans le sombre couloir. Il continua longtemps sans rencontrer le moindre obstacle, jusqu'à ce que le chemin qu'il suivait s'enfonçât en spirale dans les entrailles de la Terre, par une pente raide. Il hésita quelque temps à descendre, mais s'y résolut enfin, sachant sa retraite coupée. A mesure qu'il avançait, l'air devenait plus chaud, et il ne tarda pas à être en sueur. Soudain la route lui fut barrée par une fossé d'ailleurs à sec qu'il n'eut aucune peine à franchir.

Mais à peine eut-il mis le pied de l'autre côté qu'au loin, un bruit semblable à un appel de trompe retentit. Il fit encore quelques pas, lorsqu'un tumulte de voix aiguës le cloua sur place. Avant qu'il eût le temps de bouger, la galerie fut envahie par une multitude d'êtres plutôt singuliers, dont l'aspect le laissa bouche bée. C'étaient des hommes, d'apparence du moins, mais ils n'avaient pas plus de soixante-dix ou quatre-vingts centimètres de taille, et ils étaient presque aussi larges que hauts. Ils étaient affublés de vêtements multicolores. à la façon des « fous » du moyen âge, coiffés de bonnets pointus, au sommet desquels tintaient des clochettes ; leurs visages tout ronds, gais, étaient fendus de bouches immenses, avec un petit nez aplati et des yeux minuscules.

A peine eurent-ils aperçu le mousse qu'ils s'arrêtèrent inquiets. Mais, promptement rassurés, ils se poussèrent les uns les autres, jusqu'à ce qu'ils fussent tout près de lui, où ils s'appliquèrent à l'examiner. Et sans doute sa personne leur parut-elle extrêmement drôle, car tous ensemble ils partirent d'un homérique éclat de rire qui ouvrait leurs vastes bouches jusqu'aux oreilles et qui sous la voûte retentissait avec fracas. Ensuite, ils se mirent à sauter, à gambader et finalement, se prenant par la main, à danser une ronde fantastique. »

S'enhardissant, ils en vinrent à le saisir qui par les mains, qui par les jambes, qui par un pan de son vêtement, de sorte qu'il se vit en un instant renversé et emporté au pas de course par les petits hommes qui ne cessaient de rire aux éclats et de batifoler autour de lui. Ils n'avaient véritablement pas l'air méchant : aussi Jean n'essaya-t-il pas de se défendre. La marche dura une vingtaine de minutes, au bout desquelles la bande bariolée et tumultueuse déboucha dans une magnifique caverne si haute, que la voûte en demeurait invisible.

Le sol était fait de granit tout pailleté de petits cristaux étincelants, et dans les parois étaient creusées des niches fermées par des portes : c'étaient là sans doute des habitations, car il en sortit encore une foule de nains, attirés par le vacarme de leurs congénères. Jean fut posé debout sur ses jambes, dominant de tout le buste la cohue des petits êtres, et comme la première fois sa vue excita l'hilarité générale, laquelle se traduisit encore par des cabrioles, des rondes effrénées, des chants et des moqueries de toutes sortes.

Puis l'un des plus effrontés, grimpant avec une agilité incroyable le long du corps du mousse, se campa à califourchon sur ses épaules et de là se mit à prodiguer à ses camarades des grimaces et des « singeries », ce qui les fit se tordre de rire. Le pauvre Jean était, en dépit de son flegme habituel, demeuré quelques minutes totalement désemparé, mais sans doute la folie ambiante était-elle contagieuse, vu le spectacle bien extraordinairement comi-

que, car bientôt à son tour, il se sentit d'une irrésistible envie de suivre l'exemple de ce petit peuple si jovial. Il se mit à jouer avec les nains, à jongler avec eux tant ils étaient légers, les jetant en l'air et les recevant tour à tour.

Alors ce fut du délire : chacun voulait sa part de ce plaisir et il eut fort à faire pour les contenter tous. Mais, soudain, un mot d'ordre passa de bouche en bouche, un grand silence s'établit, tandis que, hâtivement, les nains se formaient de chaque côté de la caverne en une espèce de haie, Jean resta seul planté au milieu. Et alors, d'un corridor situé au fond de la grotte, un cortège imposant commença à défiler. En tête marchaient des gardes, armés de hallebardes, de lances et d'épées, vêtus de rouge et de jaune à l'instar des lansquenets d'antan, puis des chambellans somptueux et multicolores, des seigneurs, des dames en toilettes de cour et, enfin, sous un dais de velours porté par des valets, une jeune mignonne femme, en une robe de brocard d'or, toute pailletée de perles fines, une admirable couronne sur la tête.

D'autres gardes fermaient la marche, Tout ce monde, bien entendu, haut comme chez nous les gamins de huit ans, mais grave et majestueux. Toutefois, ce sérieux ne dura pas longtemps. La vue de l'étranger figé par l'étonnement au milieu de la caverne, sa stature, son uniforme, durent produire une impression analogue à celle que Jean avait constatée d'abord et partagée ensuite, car après un moment de lutte entre le décorum et leur délirante envie d'éclater, la reine donna le signal en s'abandonnant à la gaité qui semblait habituelle à cette population.

Naturellement tous l'imitèrent, y compris Jean ; cela dura cinq bonnes minutes. Puis, un héraut fit résonner un cor, et peu à peu le silence se rétablit. L'un des chambellans minuscules s'approcha du mousse, le prit par la main pour le conduire à travers les gardes et les seigneurs qui le considéraient avec une curiosité passionnée, auprès de la reine, devant qui il s'agenouilla, invitant du geste le jeune homme, qui s'exécuta de bonne grâce, à en faire autant. Ensuite, il lui ceignit le front d'un bandeau pareil au « transmetteur de pensée » des Galliniens, un autre chambellan fit de même, et une muette conversation s'engagea, entourée cette fois d'un profond silence. Successivement, des questions furent adressées à Jean sur son pays, ses origines, ses parents, la manière dont il avait pénétré dans les souterrains, et à mesure ses réponses mentales étaient traduites à haute voix à la reine, en une langue douce et harmonieuse.

Elles produisaient une vive sensation, mais nul, chose étrange, ne paraissait douter qu'elles fussent conformes à la réalité. A la fin, la reine elle-même prit la parole, d'une voix agréable et musicale, et elle la garda longtemps. Quand le chambellan eut à son tour traduit à Jean le royal discours, ce fut lui qui donna tous les témoignages de la plus profonde stupeur ; car on lui révélait que la venue était prédite depuis longtemps d'un géant destiné à délivrer ce peuple de ses ennemis ; que c'était la reine elle-même qui, avertie par ses veilleurs, avait ordonné de fermer toute issue derrière l'infortuné Terrien, enfin qu'il était destiné à devenir l'époux de cette même petite reine, et à régner à ses côtés sur ses aimables sujets. A peine eut-il achevé cette communication que le chambellan le pria de se lever et ce fut la

reine qui se mit à genoux devant lui. Humblement, elle lui tendit sa couronne après l'avoir elle-même ôtée de sa tête.

Ahuri, il la posa machinalement sur la sienne propre ; alors, toute la foule alentour multiplia les acclamations aiguës, capables de briser les tympans les plus solides. Il voulut obliger la petite souveraine, à se redresser : souple et agile, elle prit un point d'appui sur ses bras, s'éleva adroitement et, lui passant ses deux bras autour du cou, l'embrassa sur les deux joues. Ce fut un véritable déchaînement de folie. Gardes, chambellans et gentilshommes en tête, tout le monde se mit encore une fois à cabrioler en chantant à perdre haleine. La reine, sautant à terre, prit une des mains de son époux, dont un seigneur empoigna l'autre et il se forma une gigantesque « chaîne » qui tournoya par la caverne avec des transports d'allégresse et des rires inextinguibles. Ces petits êtres n'engendraient pas la mélancolie. Tout a une fin, même sur la planète Mars. De nouveaux appels de cor mirent un terme à cette sarabande ; assez péniblement, le cortège se réorganisa, Jean tenant la main de la petite reine. Précédés et suivis de leur escorte, les deux souverains, au milieu des haies respectueuses du peuple, furent conduits vers le couloir d'où le cortège avait débouché ; il était fort large, mais tortueux.

Bientôt, une porte incrustée d'argent et d'or s'ouvrit devant les gardes : ce devait être là le palais-royal. En effet, Jean, ébloui et tout étourdi, s'avança dans une série de souterrains profonds, où ruisselaient sur les tentures, les portes et les statues étranges, les bijoux, les diamants, l'or, les pierreries, les broderies précieuses. On l'amena dans une vaste grotte creusée dans le roc où une vingtaine de serviteurs l'attendaient. Le chambellan lui déclara, « toujours à la muette », que c'étaient là ses appartements et qu'il allait pouvoir s'y restaurer et s'y reposer, tandis que les tailleurs de la cour confectionneraient ses habits royaux, en attendant les cérémonies du sacre et du mariage.

De nouveau, la petite reine s'agenouilla devant lui, avec les signes du plus profond respect. Quand il l'eut relevée, elle l'attira vers elle, l'obligeant à se courber et l'embrassa pour la seconde fois. Puis, tout heureuse, elle sortit en courant, suivie des seigneurs qui, tout protocole aboli, se bousculaient entre eux, et se complaisaient à se fourrer mutuellement leurs épées entre les jambes pour se faire choir.

Autour de Jean, les serviteurs s'empressaient, dressant une table qu'ils couvraient de plats bizarres et tourmentés, contenant des mets dont le mousse n'avait aucune idée. Les pauvres diables, sous le contrôle du chambellan, s'efforçaient d'être sérieux, mais ils n'y parvenaient pas, se faisant des farces en cachette, parfois laissant, tant ils riaient, tomber ce qu'ils portaient.

Pourtant le repas finit par être servi, et Jean qui avait grand faim, s'assit non sans méfiance, il avait tort, car les mets avaient un goût exquis. Ayant convié son chambellan à lui tenir compagnie, il resta confondu de l'effroyable quantité d'aliments et surtout de boisson (une espèce de lait fermenté et sucré) que ce petit homme engloutissait. La conclusion fut que, abominablement ivre, le grave fonctionnaire grimpa sur la table, où il exécuta un « cavalier seul » échevelé, jusqu'à ce qu'il roulât dessous où il s'endormit d'un profond sommeil.

CHAPITRE VII

La guerre des nains et des géants.

Jean Taumatte, habitué déjà aux repas plutôt sommaires de Mars, composés d'une unique cuillerée de mixture chimique, n'avait pas été sans ressentir, tout comme son chambellan, les effets de son plantureux dîner. Il passa dans un second compartiment de la caverne, séparé du premier par des tentures ; il y trouva un amas de coussins sur lequel il se jeta et, la tête lourde, s'endormit. Quand il s'éveilla, sa première pensée fut pour ses compagnons, et l'angoisse le tourmenta en songeant à la fois qu'il était séparé d'eux, peut-être pour toujours, et qu'ils restaient exposés aux pires dangers.

A cette évocation, ses yeux tombèrent sur le coffret qu'il n'avait pas abandonné et qui gisait auprès de son lit, il s'en empara et à l'aide de son couteau, défonça le couvercle ; il fit ensuite, sans scrupule sauter, les cachets de l'enveloppe, et déplia la lettre. Mais il fut bien déçu : elle était rédigée en anglais, et il ne connaissait pas cette langue. Il dut donc se borner à ranger avec soin le pli dans la ceinture où il tenait d'ordinaire son argent.

Brusquement, son « transmetteur de pensée » l'avertit que, de l'autre côté de tenture, quelqu'un lui « parlait » demandant :

— Est-il permis de pénétrer auprès de Sa Majesté ?

C'était sans doute son chambellan. Il répondit affirmativement, et l'instant d'après, un cortège imposant était introduit auprès de lui. Il y avait là plus de vingt serviteurs, tous portant des vêtements brodés d'or et garnis de pierres précieuses : des insignes, des armes, le tout fut déposé auprès de lui, et ils se retirèrent, sauf le chambellan qui déclara.

— Ce sont là les vêtements de Votre Majesté. Votre Majesté va être superbe !

Et à cette perspective, il partit d'un tel éclat de rire qu'il en tomba à la renverse sur les coussins.

Curieusement, Jean palpait les vêtements qui, chose étrange, semblaient faits à sa taille. Il se décida à s'habiller d'un luxueux costume de pourpre qui, effectivement, lui allait comme un gant : on avait dû prendre ses mesures sans qu'il s'en aperçut. Quand il fut ainsi paré, le chambellan lui affirma qu'il était magnifique ainsi, mais que, décidément, il était trop grand: on n'avait pas idée d'être aussi grand que cela !

Passant dans la première salle, Jean y trouva un repas tout préparé, ainsi que de nombreux serviteurs qui l'accueillirent par des acclamations, bien que quelques-uns, se poussant le coude, ne pussent se retenir, de pouffer .Il congédia tout le monde et se mit en devoir de se restaurer solidement, réfléchissant en même temps aux moyens qu'il pourrait bien employer pour rejoindre les siens. En vain essaya-t-il d'en toucher quelques mots mentaux au chambellan.

Comme il achevait son déjeuner, il se produisit au dehors des rumeurs singulières qui allaient s'enflant. Son convive sortit aux nouvelles, et revint presque aussitôt tout bouleversé, sans la moindre envie de rire, pour une fois. Il se jeta aux pieds de Jean, implorant :

— Oh ! sire, sire, sauvez-nous, protégez-nous ! Les géants viennent !

— Quels géants? questionna Jean.

— Ceux qui vivent dans les flammes et qui n'ont qu'un œil au milieu du front !

— Bah ! s'exclama le mousse, se souvenant des effroyables cyclopes.

Le petit homme s'était laissé tomber à terre, et il pleurait à fendre l'âme. Presque aussitôt la porte s'ouvrit, et la minuscule reine apparut, le visage baigné de larmes : derrière elle, plusieurs beaux seigneurs tout effarés. Tous se prosternèrent, expliquant dans leur langue des choses que Jean ne comprenait pas. Il fit taire tout le monde, obligea la petite reine à s'asseoir près de lui, et se fit donner tous les renseignements nécessaires.

Voici ce qu'il apprit : sur Mars, outre les peuples qui vivent à la surface du sol, de beaucoup les plus nombreux, d'autres gîtent sous terre où ils trouvent aisément leur subsistance sans jamais voir le soleil, ils sont constitués de façon à s'accommoder de cette existence. De ces peuples souterrains, les uns, comme les Korrigans sont, bons et sans méchanceté ; d'autres ne quittent que très rarement les lieux où ils résident ; certains sont aquatiques, comme les sirènes et les tritons des lacs ; d'autres, enfin, sont fort cruels : tels les cyclopes. Et au seul nom de ces derniers, la reine eut une crise de désespoir vraiment navrant. Or, ces cyclopes étaient, les veilleurs venaient de l'annoncer, en marche par les galeries souterraines pour venir piller les pauvres petits hommes si gais et si inoffensifs qui, déjà plusieurs fois, avaient eu à subir leurs déprédations. Dans deux heures, ils arriveraient.

De là, le désespoir, chacun ne songeant qu'à fuir, emportant ce qu'il a de plus précieux, espérant néanmoins dans le nouveau roi qui peut-être écarterait le péril. Bientôt plusieurs députations vinrent supplier la reine et Sa Majesté le roi lui-même de sauver ses fidèles sujets, et Jean, qui ne pouvait s'empêcher d'éprouver de la sympathie pour ces êtres charmants et si doux, résolut de leur venir en aide, se réservant de réclamer sa récompense. Le plus vif enthousiasme éclata, quand il eut fait connaître sa décision, et l'espoir renaquit.

On lui amena le capitaine des gardes, tout couvert de passementeries et de galons, et armé d'une colossale rapière — les armes à feu ou électriques étaient inconnues des nains. — S'étant fait exposer par lui la topographie des galeries par lesquels cheminaient les cyclopes, il estima qu'il était impossible d'éviter le choc, qu'il serait à peu près seul, d'ailleurs, à affronter. Emmenant avec lui seulement le capitaine et une dizaine de ses gardes, il marcha au devant des assaillants, muni de son fusil et de son pistolet automatiques, dons des Galliniens, et une énorme barre de fer qui servait aux Korrigans à maintenir fermées les barrières de leur ville — insuffisante défense contre la force des géants.

En outre, sur une dizaine de petites carrioles, traînées par des animaux assez semblables à des zèbres minuscules, il faisait transporter des poutres et des cordes en quantité considérable. Quand il fut parvenu au point qu'il jugea favorable parce que le souterrain s'y rétrecissait notablement, il s'arrêta et, aidé de ses auxiliaires commença l'édification d'une manière de robuste barricade, obstruant toute la largeur et la hauteur du couloir. En sa qualité de marin, Jean était un garçon avisé, adroit, débrouillard, et la besogne fut vivement menée.

Il était temps qu'elle s'achevât. Dans

la galerie, qu'éclairait seulement la lanterne à radium du mousse, des ombres ne tardèrent pas à se profiler, inquiètes et surprises de cet obstacle inattendu. Néanmoins elles continuèrent d'avancer, et bientôt il reconnut, avec un frisson de dégoût, les hideux géants barbus et chevelus, vêtus de peaux de bêtes, à qui déjà il avait eu affaire. Devinant leurs ennemis derrière la barricade ils poussèrent tous ensemble des hurlements à faire trembler les rochers eux-mêmes.

Le résultat fut que les Korrigans épouvantés prirent la fuite à toutes jambes, et Jean demeura seul, sauf la compagnie du capitaine et de deux de ses hommes. Comme des brutes furieuses, les cyclopes, se ruèrent à l'assaut. Ignorant l'usage des armes et des outils, ils s'efforçaient, de leurs doigts aux griffes aiguës, de déchirer les cordes et d'arracher les poutres. Alors, par les intervalles qu'ils avaient ménagés, Jean se mit à tirer sur eux à bout portant.

Parfois les balles glissaient sur leur peau d'une incroyable dureté, mais souvent elles foudroyaient ceux qu'elles atteignaient en quelque organe vital. Après quelques minutes d'une lutte horrible et pleine d'épouvante, une huitaine de géants jonchaient le sol, morts ou grièvement blessés. Les autres reculèrent avec des rugissements de rage impuissante. Une seconde fois, ils attaquèrent, et ils réussirent à ébranler la barricade, mais quand une vingtaine encore eurent été mis hors de combat, le reste prit la fuite, dans une course désordonnée, en proie à une panique folle.

Jean s'assura qu'ils étaient bien partis; puis avec ses trois fidèles, il retourna en toute hâte à la ville souterraine ; la nouvelle de sa victoire l'y avait précédé ; il fut reçu par la petite reine qui, d'un bond lui sauta au cou en pleurant de joie, et par le peuple en proie à un délire d'allégresse. Ce n'étaient que chants, danses, gambades, rondes et sarabandes ; on eût dit une assemblée de fous réunis dans les entrailles de la terre. Mais la tâche du jeune marin n'était pas achevée. Il avait ordonné qu'on préparât deux autres convois de matériaux, à l'aide desquels il s'en fut obstruer les deux autres galeries par lesquelles les cyclopes pouvaient également essayer de parvenir à la ville, où il revint ensuite.

Les nains le conduisirent triomphalement à l'« appartement royal », où l'attendait la reine entourée de sa cour. Il s'agenouilla devant la mignonne souveraine toute souriante, et par l'intermédiaire de son chambellan, il lui exposa qu'il n'était pas fait pour résider sous terre, qu'il n'y pourrait pas vivre, et qu'en récompense de la leçon, certes profitable, qu'il venait de donner aux cyclopes, elle lui permît de revoir la lumière du soleil ; pour cela, il suffirait qu'elle fît ouvrir la porte mobile, grâce à laquelle elle l'avait enfermé dans le souterrain de la pierre noire. Les mots immédiatement traduits provoquèrent une émotion intense.

La reine, toute en pleurs à l'idée de se séparer de lui, essaya de le fléchir, lui décrivant les félicités qui seraient son partage auprès d'elle ; toute la cour se pressait autour de lui, le tirant, le secouant, grimpant le long de son corps, le caressant, le suppliant de rester parmi eux. En un instant son beau costume fut dans un état lamentable. Mais il ne se laissa pas persuader. Alors pour ne pas se montrer ingrate la reine, en dépit de sa douleur, lui accorda l'autorisation sollicitée. Tout joyeux il, retourna dans la caverne où il revêtit ses habits primitifs et se permit quelques instants de repos suivis d'un copieux dîner.

Ensuite il fit ses adieux à l'aimable peuple des nains : telle était la gaîté naturelle de ces singuliers petits êtres que leur chagrin de se séparer de leur sauveur était déjà dissipé. Ils l'accompagnèrent en sautant et en gambadant, la reine elle-même donna le signal d'une ronde infernale que des centaines de petits bonshommes multicolores et hilares menèrent autour de lui. Après quoi, sa lampe d'une main, son pistolet de l'autre, il s'enfonça dans le souterrain par lequel il était venu, tout ravi à la pensée qu'il allait retrouver ses amis et transporté de l'espérance de revoir peut-être la Terre.

CHAPITRE VIII

Catastrophe.

Jean Taumatte franchit sans incident la limite qui marquait la fin du royaume souterrain des Korrigans, dont il avait, durant une courte période, été le souverain. Le mur, selon la promesse de la reine, avait disparu, étant, par l'effet d'un mécanisme secret, rentré dans le sol, Jean déboucha donc dans l'espèce de fosse qui jadis était close par la fameuse pierre noire ; il faisait grand jour, et ce fut avec un véritable attendrissement qu'il contempla la lumière du soleil.

En hâte, il escalada les parois abruptes de l'excavation et prit pied au sommet de la montagne Rouge : immédiatement, il aperçut, à quelques centaines de mètres, voguant tout doucement dans les airs, quatre navires ailés qu'il reconnaissait bien. Il poussa des appels retentissants, en gesticulant de son mieux et il eut bientôt l'indicible joie de les voir se diriger vers lui à toute vitesse. Une minute plus tard, ses amis l'entouraient tout émus.

— Il était temps ! s'écria M. Barbibon, nous allions retourner à Lankmirakar, désespérant de jamais vous revoir !

Le mousse fit succinctement le récit de ses aventures qui plongèrent ses auditeurs dans la plus profonde surprise ; ensuite, tirant de sa ceinture l'inappréciable document libérateur, il le remit à l'astronome au milieu d'un silence fait d'angoisse et et d'espoir. M. Barbibon le parcourut tout d'un trait. Quand il eut achevé de le lire, il laissa tomber ses bras le long de son corps comme un homme accablé :

— C'est incroyable, prononça-t-il, c'est fou, c'est prodigieux, nous n'avons pas le droit de douter. Mes amis, préparons-nous à partir. Si nous échouons dans la tentative à laquelle nous allons nous livrer, c'en est fait de nous ;

Il ne voulut pas s'expliquer davantage, et tous regagnèrent les aéroplanes. Jean Taumatte prit place en compagnie de son ami Nicolas Auchoux de qui il apprit les événements qui s'étaient déroulés pendant son absence, dont le plus saillant était la tentative d'évasion des Allemands. Et Jean ne put s'empêcher de rire de la mine déconfite que faisait Johann Hochspadt, solidement attaché et gisant au fond de la nacelle, lorsqu'il entendit le mousse narrer son équipée. L'aéroplane de M. Barbibon tenait la tête, les autres suivaient.

On passa au-dessus de forêts d'une superficie considérable ; de-ci, de-là, on apercevait des groupes d'hommes-singes marchant tous dans le même sens. Sans

doute se rendaient-ils sur le théâtre de la guerre pomerno-gallinienne. La flottille cinglait droit vers le nord. Enfin, une chaîne de hautes montagnes se profila ; elle paraissait de loin couverte de neige, mais il devint bientôt certain qu'en réalité c'était la nature de son sol qui lui communiquait cet aspect particulier. Un pic aigu, très élevé, dominait tous les autres ; ce fut de son côté que M. Barbibon conduisit l'escadrille qui vint se poser sur son sommet. étroit.

L'astronome, grave et taciturne, débarqua aussitôt et se dirigea vers un large trou dans lequel étaient creusés, dans le roc dur, les degrés d'un escalier. Suivi seulement de Lucie et de Marc, il s'y engagea résolument et parcourut ainsi une cinquantaine de mètres. Un corridor très court les conduisit à une grande salle d'aspect singulier. D'énormes cuves étaient disposées au centre et dans les angles, et de ces cuves partaient des milliers et des milliers de fils très fins, dont les uns disparaissaient dans des boyaux s'enfonçant dans le rocher ; d'autres aboutissaient à des plaques métalliques.

A chaque cuve étaient adaptés des appareils compliqués, des volants et des roues de commandes. Le savant examina tout cela avec une attention extrême, consultant parfois la lettre à lui remise par Jean ; puis il pénétra dans une salle beaucoup plus petite, d'où un second escalier le mena au niveau du sommet, dans une espèce d'observatoire, amplement garni de lunettes, de miroirs et de cartes célestes. M. Barbibon s'y promena de long en large gesticulant avec animation.

— Ce Mahousky-Khan, proclamait-il, ce sorcier persan mort misérablement sous nos yeux, était un génie. Il a su utiliser de façon inouïe les données de Nostradamus ! Tout cela est son œuvre !... Silence, mes enfants, ne faites pas un mouvement, ne dites pas un mot !

Il s'installa devant un grand miroir circulaire et vertical, et braqua une lunette vers un point déterminé de la voûte céleste ; aussitôt, sur le miroir, des sphères, représentant sans doute des astres, se dessinèrent ; il renouvela cette opération plusieurs fois, puis il s'abima dans ses calculs, et enfin s'écria en brandissant son carnet :

— Le moment est favorable ! Ce soir, ce soir, nous partirons pour la Terre !

Et comme un insensé, il se précipita dans l'escalier suivi de Marc et de Lucie bouleversés. Quand il eut rejoint ses autres compagnons, il les réunit et leur donna l'explication de tout ce qui s'était déroulé jusqu'alors, ainsi que du procédé que le sorcier avait employé pour venir lui-même et les attirer ensuite sur la planète Mars.

Il consistait à saturer d'un certain fluide — lequel était produit par des cuves pareilles à celles de la grande salle — une montagne judicieusement choisie sur l'une des deux planètes : cette montagne ainsi électrisée était attirée par d'autres montagnes situées sur l'autre planète ; et quand l'attraction devenait trop forte, le rocher était arraché de sa base et emporté à une vitesse fantastique à travers l'espace pour aller se fixer sur l'autre planète. C'est ce qui était arrivé à la montagne d'Icapusco.

A ces paroles, une émotion intense s'empara de l'esprit des auditeurs : ils ne doutaient pas que, bientôt, il leur fût donné de revoir la Terre : aussi Aurélien et les deux mousses se mirent ils à danser et à chanter à tue-tête. Le savant les fit taire

et ayant emmené tout son monde, sauf les deux Allemands et leur Indien toujours solidement entravés, dans la salle des machines, il commença de mettre celles-ci en action. Aussitôt des milliards d'étincelles jaillirent des plaques opposées contre les murs, et la montagne trembla jusqu'à la base. Le phénomène alla s'accentuant de seconde en seconde.

Quand l'obscurité fut venue, ce fut un spectacle effarant que celui de ce formidable bloc de pierre où de toutes parts étincelaient des éclairs ; tous les objets métalliques et le roc lui-même étaient comme électrisés. Vers le milieu de la nuit, M. Barbibon ordonna qu'on allât chercher les prisonniers laissés dans les aéroplanes. Ils furent déposés dans la grande salle dont toutes les issues furent fermées au moyen de portes de bronze préparées dans ce but. Les Français et Pereira Gallos se groupèrent, attendant, tout recueillis, l'instant qui allaient décider de leur destinée.

Le soleil oscillait de plus en plus, les éclairs se multipliaient plus fulgurants, on eût cru que la montagne allait se disloquer. Soudain une secousse faillit culbuter les Terriens affolés. Lucie se jeta dans les bras de son père, à demi-morte de peur, tandis qu'une lueur aveuglante inondait la salle. Puis, tout fut plongé dans les ténèbres durant quelques secondes.

Une horrible clameur faite de dix voix s'éleva et tous ceux qui se trouvaient dans ce lieu infernal, tombèrent sur le sol évanouis, n'ayant plus conscience de ce qui les entourait... Ce fut M. Barbibon qui le premier recouvra ses sens. Les cuves étaient retombés dans l'inaction, tout était silencieux et il régnait autour de lui une obscurité mal dissipée par une lampe électrique qui par miracle n'avait pas été éteinte. A peine revenu à lui, le savant poussa une exclamation de triomphe :

— La Terre ! Nous sommes sauvés !... Nous sommes sur la Terre !

Il s'empressa de prodiguer des soins à sa fille à l'aide des médicaments contenus dans les pharmacies enlevés aux aéroplanes.

Elle ne tarda pas à reprendre connaissance, et suppléa son père pour rappeler à la vie leurs autres compagnons, y compris les Teutons qui ouvraient les yeux effarés et paraissaient sous l'empire de la plus vive terreur. Les Français, eux, étaient en proie à une allégresse sans bornes : aucun ne doutait qu'ils fussent revenus sur la Terre ! à peine s'avisaient-ils de se demander en quel endroit la montague martienne était venue se poser. En tumulte, ils s'élancèrent dans l'escalier conduisant au sommet. A mesure qu'ils montaient, une clarté qui ne pouvait être que celle du soleil, les éblouissait.

Le premier, Marc déboucha sur la plateforme, et il s'arrêta, ahuri, devant le spectacle qui s'offrait aux regards ; c'était, à perte de vue, une interminable succession de montagnes, de hauteurs inégales, mais toutes circulaires, et dont la partie supérieure était concave à la façon des cratères des volcans ; entre elles se creusaient de profondes vallées, et tout cela éclairé d'une lumière blanche presque intolérable, sans un arbre, sans une plante, sans trace de vie... M. Barbibon était arrivé à côté de son neveu, et aussi Lucie et les autres.

Et tous restaient là, pétrifiés, regardant, ne comprenant pas. La jeune fille prononça la première :

— Mais... ce n'est pas là.... un paysage terrestre... jamais je n'ai rien vu de pareil.

Et en même temps, on entendit la voix expirante de M. Barbibon murmurer :

— La lune!... Nous sommes sur la lune !....

Une exclamation générale de désespoir s'exhala de toutes les gorges. L'infortuné savant gémit :

— J'ai dû me tromper dans mes calculs... ce n'était pas le moment favorable pour quitter Mars.

Et il s'effondra comme une masse.

Ses compagnons s'empressèrent aussitôt autour de lui pour le ranimer et ils y réussirent assez vite. Mais cette fois, le courage les abandonnait. Marc lui-même s'en alla s'isoler dans un coin pour pleurer à son aise, tandis que Jean et Aurélien maintenaient l'astronome qui voulait se suicider. Tout à coup, celui-ci se redressa.

— La Terre. La voilà !...

Du doigt, il montrait, sur le ciel bleu, une planète énorme, grosse comme une orange, qui se montrait peu à peu à l'horizon. Et les exilés contemplaient avec des larmes cet astre, d'où une destinée cruelle les avait arrachés, et dont, sans doute, jamais plus ils ne fouleraient le sol.

CHAPITRE IX

Enfin !

Après que M. Barbibon et ses compagnons se furent un long moment livrés sans réserve à leur désespoir, ils redescendirent dans la grande salle des machines où les frères Hochspadt, ayant compris l'insuccès de la tentative, les accablèrent sous un torrent d'injures et d'imprécations auxquelles nul n'accorda d'attention. Pourtant, M. Barbibon, ayant un peu retrouvé son énergie, s'absorba dans l'étude approfondie de la lettre dernière de Mahousky-Khan et des cartes célestes appendues aux parois ; puis il s'abîma dans ses calculs.

Pendant ce temps, Marc et Lucie avaient regagné la plate-forme mystérieuse, où, quelque sang-froid leur étant revenu, il firent nombre de constatations curieuses : par exemple que l'influence de la pesanteur était encore beaucoup moindre que sur Mars ; le moindre élan leur faisait faire des bonds prodigieux, et peu s'en fallut que Marc sautât, par-dessus la balustrade de pierre, dans l'abîme que surplombait le pic. Puis ils éprouvèrent qu'ils respiraient difficilement, étant fort oppressés par l'air plus dense : ce que Marc attribua à une sorte de contraction de leur atmosphère, la lune n'en possédant point en propre.

Mais bientôt ils furent intrigués par des êtres assez singuliers qui, descendant les flancs de la plus proche montagne, blanche et dénudée, semblaient se diriger vers eux (ce qui démentait l'hypothèse que toute vie fut impossible à la surface de cet astre). On eût dit de longs vers munis de pattes courtes et basses, de nuance gris sale, qui rampaient gauchement sur le sol ; certains mesuraient bien quatre mètres et il y en avait une centaine épars.

Aux appels des deux jeunes gens, leurs compagnons, sauf M. Barbibon, accoururent. Aurélien et Jean pointèrent sur les laides bêtes le canon d'un aéroplane dont l'obus atteignit l'une d'elles ; mais elle n'en parut aucunement incommodée, et continua sa marche lente. Plusieurs coups de canons n'eurent pas plus de succès, et les Terriens commençaient à s'alarmer de cette invasion de créatures invulnérables

et répugnantes, quand celle qui, de ces dernières, tenait la tête, fit demi-tour et s'en retourna en chancelant ; d'autres la suivirent, mais plusieurs ayant persisté on les vit qui tout à coup s'affaissaient, tombaient sur le flanc et demeuraient inertes.

— Probablement, suggéra Marc, ils ont été asphyxiés par l'air : ces animaux étant constitués pour vivre sans respirer, l'oxygène doit être pour eux un poison.

Désireux de voir de plus près ces spécimens de la faune lunaire, Marc et Aurélien montèrent dans un des aéroplanes demeurés intact sur la plate-forme. Mais, quand ils voulurent actionner le moteur, ils s'aperçurent que l'appareil, construit pour la légère atmosphère de Mars, avait peine à s'élever dans cet air condensé.

Néanmoins, l'aéroplane quitta le sol, et s'élança, au-dessus du gouffre. Brusquement, il piqua du nez, et se mit à dégringoler. Lucie, qui les regardait, jeta une exclamation de douleur et d'effroi.

— Ils vont se tuer !

Mais à peine l'oiseau aérien eut-il touché le sol, presque avec douceur du reste, qu'elle vit les deux hommes se relever et lui faire des signes d'amitié; c'était encore un tour de la diminution de la pesanteur, car sur la terre ou sur Mars cette chute de quatre à cinq cents mètres leur eût été fatale.

Ils se dirigèrent tous deux vers l'endroit où gisaient les animaux lunaires. Mais ils durent renoncer à leur projet, car à mesure qu'ils s'éloignaient du pic, la respiration devenait de plus en plus laborieuse, l'air se raréfiant. Finalement, craignant de périr asphyxiés, ils reprirent le chemin de l'observatoire, au sommet duquel ils parvinrent, après une ascension mouvementée, par un sentier de chèvres... En même temps qu'eux, M. Barbibon arrivait sur la plate-forme. Le savant avait l'air moins déprimé et tout de suite, il annonça que, sauf erreur, il serait possible, dès le soir venu, de recommencer l'expérience, la face de la Lune, sur laquelle ils se trouvaient, devant, à cette heure, être tournée vers la Terre.

On tint conseil : et comme on ne pouvait songer une minute à s'acclimater sur cet astre inhospitalier, l'avis fut unanime : quel que fut le danger, il fallait tout essayer pour retourner sur la Terre. Les heures qui suivirent furent pleines d'angoisse et d'appréhension. Il avait fallu reléguer les Allemands dans un réduit obscur, afin de couper court à leurs lamentations.

Quand il jugea le moment propice, M. Barbibon actionna les appareils magnétiques. Les Terriens groupés, silencieux et pâles, dans un coin de la grande salle close, ne prononçaient pas une parole. Dix minutes s'étaient à peine écoulées que déjà la montagne frémissait, tandis que les étincelles fusaient avec une intensité positivement effrayante. On eut dit que le rocher allait se briser. Et l'astronome supposait qu'il fallait attribuer la violence du phénomène à ce fait, que la Lune est bien plus voisine de la Terre que Mars. Soudain un bruit de tonnerre assourdit les malheureux enlacés en un groupe terrifié. Une secousse brutale les renversa et l'obscurité les enveloppa.

Ils eurent conscience qu'ils étaient projetés à travers les espaces avec une vertigineuse rapidité, puis de même que dans les occurrences précédentes, ils s'évanouirent... Ils ne surent jamais combien de temps ils restèrent ainsi sans connaissance. Aurélien et Marc reprirent leurs sens les premiers et s'occupèrent aussitôt de rani-

mer leurs amis. Et tous, fièvreux, haletants, ouvrant la porte de bronze, se précipitèrent dans l'escalier : étaient-ils bien sur la Terre, cette fois, et en quel point?

Quand ils débouchèrent sur la plateforme supérieure du pic, leur regard embrassa un spectacle qui, tout d'abord les laissa indécis ; aussi loin que leur vue s'étendît jusqu'à l'horizon, ce n'était qu'une plaine de sable un peu mamelonnée, avec, de-ci de-là, deux ou trois arbres malingres, quelques touffes d'herbe un faible amas de rochers, M. Barbibon murmura :

— Le Sahara?... En tout cas un désert!

Ils restaient là sans oser parler, remarquant à peine que le pic s'était si probablement enfoncé, dans le sol friable qu'il n'en émergeait plus guère que de quatre à cinq mètres.

Soudain Pereira Gallos poussa une exclamation :

— Regardez !

Au loin, dans la direction qu'il indiquait de son bras tendu, un nuage de poussière s'élevait où, en regardant avec attention, on distinguait plusieurs masses sombres se mouvant avec une extrême vélocité. Marc bondit dans un des aéroplanes, et y prit une lunette qu'il braqua; immédiatement, avec une joie délirante, il s'écria :

— Des hommes ! Ces ont des hommes, ou du moins des êtres qui y ressemblent, montés sur des animaux que je ne reconnais pas bien.

Ce fut alors une véritable frénésie ; tous dansaient, sautaient, riaient comme des enfants ; il étaient sauvés ; c'était la fin de leur fantastique voyage et de leurs dangers.

M. Barbibon, à l'écart, pleurait de joie, tandis que Marc et Lucie, côte à côte, échafaudaient déjà des rêves de bonheur. Cependant, le calme rétabli, chacun s'arma d'une jumelle ou d'une lunette. Bientôt il fut possible de distinguer les arrivants et le doute ne fut plus permis. Aurélien, qui avait servi aux zouaves, déclara que c'étaient là des Touaregs montés sur leurs rapides méhara. A cette affirmation l'inquiétude se peignit sur tous les visages : on n'ignorait pas que ces populations farouches, hôtes du Sahara, ne sont pas toujours bien disposées pour les Européens. A tout hasard, on se résolut à faire des préparatifs de défense ; les canons des aéroplanes furent braqués, les fusils électriques, souvenirs de Mars, approvisionnés de cartouches.

M. Barbibon accompagné de Marc et d'Aurélien alla trouver les deux Allemands dans leur réduit et leur déclara en substance que, bien que leur conduite eût été plus digne de mépris que d'éloges, il voulait oublier le passé, se sentant trop heureux pour qu'il y eût place en lui pour la haine, et de sa main il coupa leurs liens les exhortant à se mieux comporter à l'avenir. Ils s'élancèrent frénétiquement dans l'escalier, sans même un mot de remerciement, de quoi le digne astronome fut très vexé.

Quand il fut remonté auprès de ses compagnons, il s'aperçut que les Touaregs étaient distants maintenant à peine d'un kilomètre. Ils avaient ralenti leur allure et, indécis, s'avançaient vers ce monticule qu'ils ne connaissaient pas. Jean proposa qu'un aéroplane allât au-devant d'eux afin de frapper leur imagination ; l'idée parut excellente. Mais ce fut en vain qu'on essaya de mettre en action les oiseaux volants, sans qu'il fût possible de concevoir pourquoi aucun d'eux ne s'élevait, les moteurs ne tournant même pas.

Alors, anxieusement, on examina canons, pistolets, fusils : eux aussi, probablement à cause des dégagements continus d'électricité qui avaient marqué le passage de Mars sur la Lune, puis sur la Terre, se refusaient à tout service, M. Barbibon et les siens se considéraient avec anxiété ; comme ils regrettaient maintenant les modestes fusils de chasse qu'ils avaient abandonnés sur la planète lointaine ! Ils se trouvaient désarmés et hors d'état d'esquisser la moindre résistance.

Cependant les Touaregs, leurs longues lances à la mains, continuaient d'avancer au pas de leurs hautes montures. On discernait très bien leurs vastes burnous sombres, leurs costumes mêlés de rouge et de bleu, le masque noir qui couvrait leurs visages. Marc attacha un linge blanc au bout d'un bâton, et l'agita en signe de paix ; mais les fils du désert, au nombre d'une trentaine, ne se départissaient pas de leur attitude méfiante. A la fin pourtant, l'un d'eux se détacha et, quand il fut tout près, il commença un discours en une langue incompréhensible.

Aurélien, qui savait quelques mots arabes, prononça tant bien que mal en cet idiome des formules de salutations amicales, qui n'obtinrent aucun succès, car l'indigène retourna auprès de ses congénères qui, après un rapide entretien, s'éparpillèrent en demi-cercle, et marchèrent sur le pic, leurs fusils à la main. Et M. Barbibon levant les poings vers le ciel :

— Songer que nous revenons de la planète Mars et de la Lune pour nous faire massacrer par les Touaregs ! Quelle atroce dérision du sort !

CHAPITRE X

Chez les Touaregs.

Il était écrit que les malheureux échappés de la planète Mars n'éviteraient un péril que pour tomber dans un autre. Bientôt en effet les Touaregs jusque-là silencieux poussèrent de grands cris en brandissant leurs armes ; quand ils ne furent plus qu'à une cinquantaine de mètres du pic, hélas ! trop peu élevé pour constituer une défense efficace, ils sautèrent de leurs méhara et marchèrent droit sur lui. En vain M. Barbibon et les siens multipliaient les signes d'amitié ; les indigènes, au nombre d'une vingtaine, escaladèrent le parapet, Aurélien essaya de parlementer, mais il reçut un coup de crosse de fusil qui le renversa.

— Eh ! bien ! suggéra Marc, défendons-nous.

Et empoignant une barre de fer, il jeta successivement deux Touaregs à ses pieds, Jean et Nicolas, les deux mousses, vinrent à son aide, ainsi que Pereira Gallos. Mais ce fut inutilement que le jeune homme exhorta les Allemands à se joindre à lui. Sournois, ils s'étaient réfugiés dans l'escalier, prêts à fuir. La lutte était trop inégale.

Bien que les Touaregs évitassent manifestement de se servir de leurs armes à feu, ils terrassèrent l'un après l'autre leurs adversaires, qu'ils attachèrent solidement. Lucie elle-même et M. Barbibon subirent le même sort, auquel n'échappèrent pas les frères Hochspadt. Les prisonniers furent relégués dans un coin de la terrasse, cependant que les indigènes examinaient

avec une curiosité craintive les aéroplanes martiens, les fusils et les canons, là-bas si efficaces, aujourd'hui impuissants. Ensuite, celui qui paraissait le chef s'approcha d'eux et Aurélien engagea la conversation autant que le permettait sa science sommaire de l'arabe.

Celui-ci lui demanda d'où il venait et quelle était sa nation. Quand il apprit que ses captifs étaient en majorité des Français, il entra dans une terrible colère, les menaçant de son sabre, et plusieurs de ses acolytes l'imitèrent. Cependant l'un des indigènes avait découvert, dans les vêtements de Jean Taumatte, quelques-uns des bijoux que le jeune mousse avait rapportés de son séjour parmi les Korrigans, ainsi qu'une dizaine de pièces d'or, fruit de ses économies. Cela déchaina la cupidité. Les prisonniers, y compris Lucie furent fouillés brutalement et le butin entassé pour être partagé. Le plus riche avait été trouvé sur les frères Hochspadt qui possédaient, dissimulés dans leurs blouses, un véritable trésor de diamants et de pierres précieuses.

Les pillards voulurent alors procéder à la répartition de ces richesses, mais ils ne purent s'entendre et faillirent en venir aux mains. Le chef apaisa pourtant la querelle. Le spectacle de cette rapacité suggéra à Marc une idée qu'il communiqua à voix basse à M. Barbibon assis contre le parapet tout à côté de lui, les mains liées derrière le dos. Bien que hardi, il plut à l'astronome qui donna aussitôt ses instructions à Aurélien.

Celui-ci appela le chef targui et lui dit qu'il savait un endroit où étaient cachés d'inestimables trésors, lui offrant de l'y conduire, sous condition qu'il lui garantirait la vie sauve. L'indigène, les yeux brillants de convoitise, lui jura qu'il ne serait point touché à un cheveu de sa tête, même qu'il le rendrait à la liberté s'il tenait parole, et sur l'heure il coupa ses liens. Le fidèle serviteur exigea qu'il en fit autant à son maître et que les Touaregs vinssent nombreux, parceque, déclarait-il, il y aurait du travail pour enfoncer les portes et soulever les nombreux fardeaux.

Deux des indigènes seulement restèrent en faction auprès des captifs, les autres, qui n'avaient pas encore osé se risquer dans l'escalier conduisant à l'intérieur du roc, s'y engagèrent à la suite de l'astronome et d'Aurélien. Ils gagnèrent ainsi la salle des machines où le savant alluma une lampe électrique qui émerveilla ces enfants de la Nature, déjà effrayés par l'aspect du lieu. M. Barbibon leur expliqua par gestes d'avoir à se grouper par quatre ou cinq, de façon à arracher les plaques aux fils conducteurs de l'électricité. Ils hésitèrent un moment, mais l'appât du gain fut le plus fort, et tous, empoignant les plaques, unirent leurs efforts.

A ce moment précis, M. Barbibon actionna le mécanisme producteur d'électricité, lançant ainsi dans ces mêmes plaques une formidable décharge. L'effet fut instantané : en même temps que crépitaient une nuée d'étincelles, les Touaregs roulaient à terre, où ils demeurèrent immobiles, sans un cri, comme foudroyés. L'astronome et son domestique ne perdirent pas de temps : ayant arrêté les machines chacun d'eux s'arma de l'un des longs fusils des pillards, s'assura que ces armes étaient chargées.

Ensuite montant l'escalier à pas de loup, ils s'élancèrent brusquement sur la terrasse. Sans appréhension, les deux Touaregs de garde étaient assis auprès de leurs prisonniers. Ils les visèrent et firent feu ensemble. L'un des deux indigènes s'affaissa frappé en pleine poitrine, mais M. Barbibon, peu exercé au tir, avait manqué son coup ; l'homme, se relevant, se jeta sur lui ; c'en était fait du savant, si de son second coup, Aurélien n'avait abattu le redoutable nomade.

— Hourrah ! triompha l'ex-zouave. C'est nous qui sommes les plus forts, maintenant.

Il s'empressa de trancher les liens de ses compagnons, tout joyeux et, tandis que Lucie se jetait dans les bras de son père, les autres se hâtèrent vers la salle des machines sous la conduite du brave garçon. Le spectacle des dix-huit Touaregs allongés sans vie sur le sol, leur arracha des exclamations de stupéfaction :

— Sont-ils donc morts ? questionna Jean.

— Non, répliqua Aurélien, M. Barbibon affirme que dans deux ou trois heures, ils se réveilleront.

En attendant, emparons-nous de leurs armes. Chacun, y compris les deux Allemands et les deux Indiens, se munit d'un fusil et d'un pistolet ; ces engins bien que peu perfectionnés, seraient évidemment fort utiles. On enleva aussi aux pillards des sabres et des poignards, et la totalité de leurs munitions. Puis toute la troupe se rassembla sur la plate-forme, non sans qu'on eût fait main basse sur les diamants et les bijoux aussi repris aux brigands.

— Nous ne pouvons, déclara l'astronome, songer à séjourner ici, nous serions réduits à mourir de faim.

Il faut nous acheminer vers le nord qui est évidemment la direction où nous avons le plus de chances de rencontrer des postes français. Chargeons-nous de toutes les provisions que nous pourrons porter, et en route.

Une heure plus tard, pourvus d'un mois de vivres, ils s'enfonçaient dans le désert, abandonnant les Touaregs, désormais peu à craindre, puisqu'ils n'avaient plus de munitions. Malgré la gravité de la situation, la joie régnait dans les cœurs à la seule pensée qu'on foulait le sol de la vieille Terre et non de quelques extravagante planète.

Le soir, le campement fut établi au pied d'un monticule couronné d'un bouquet d'arbres ; et, après un rapide repas, chacun s'endormit sous la garde de deux sentinelles. Au jour, par un soleil radieux, mais chaud, on continua d'avancer, et la journée s'acheva sans incident. Dans la soirée, une discussion très vive éclata entre M. Barbibon et les deux Allemands qui refusaient de prendre leur tour de faction, se prétendant fatigués. L'astronome se fâcha tout rouge, les traita de brigands, et leur reprocha véhémentement leur ingratitude : n'était-ce pas à lui qu'ils devaient de n'avoir point été massacrés pas les hommes-singes qui les poursuivaient?...

Les deux frères lui répondirent par des injures et des menaces, si bien qu'Aurélien, Marc et les deux mousses tombèrent à bras raccourcis sur eux et leur administrèrent une sérieuse correction; après quoi ils furent ligotés comme des malfaiteurs et surveillés de près. Nicolas et Pereira Gallos se chargèrent les premiers de la garde de nuit. Vers dix heures, ils donnèrent l'alerte, et en un clin d'œil, tous furent debout, les armes à la main. Sur la plaine de sable, éclairé par la lumière lunaire, plus de deux cents cavaliers à méhari accouraient, divisés en petits

pelotons, et dans un silence plein de menaces.

Les fugitifs ne se doutèrent pas que leurs électrocutés n'eussent suivi leurs traces et n'accourussent désireux de se venger et appuyés de nombre de leurs congénères. En dépit du désespoir qui les envahissait, ils faisaient bonne contenance, sachant qu'ils n'avaient pas de quartier à attendre, et sans doute cette attitude résolue en imposa-t-elle aux nomades, car l'un de ceux-ci, en qui ils reconnurent le chef qu'ils avaient abusé, s'avança et, avec l'aide d'Aurélien, on finit par comprendre qu'il offrait aux « roumis » la faculté de s'éloigner sans entraves, à condition qu'ils lui livrassent la moitié de leurs pierres précieuses et de leur or.

La proposition était trop inespérée et avantageuse pour n'être pas acceptée. M. Barbibon fit un tas de tous les diamants, rubis, émeraudes, rapportés de la planète Mars, ainsi que du numéraire en la possession de sa troupe, et le targui, assisté de deux autres, fit son choix. Il s'éloigna ensuite sans avoir répondu aux questions des fugitifs qui lui demandaient où ils étaient. Bientôt la bande entière des coureurs du désert s'évanouit à l'horizon, peu soucieuse de se mesurer avec des gens qui disposaient du tonnerre.

Après cette aventure qui finit mieux qu'on n'eût pu s'y attendre, la marche se continua lente et fatigante. Aurélien et Jean avaient été chargés de porter ce qui restait des bijoux. Le soir venu, le brave serviteur, dont c'était le tour de faction, s'en fut rejoindre son poste. à une centaine de mètres de ses compagnons roulés dans des couvertures à côté d'un bouquet de palmiers. Quelque temps, il se promena, criant et sondant l'ombre du regard. Peu à peu, son pas se ralentit, finalement il s'arrêta, appuyé sur son fusil, et envahi par une invincible somnolence.

Tout à coup, il fut à demi-reveillé par un léger bruit non loin de lui. Il sursauta, mais avant qu'il eût le temps de se reconnaître, un terrible coup de bâton ou de crosse le renversa tout étourdi, et un second lui fit perdre connaissance, de sorte qu'il ne perçut pas ce qui se passa ensuite. Quand Nicolas vint le relever de sa faction, il le trouva gisant immobile sur le sol. Le mousse donna aussitôt l'alarme et ses compagnons accoururent. On prodigua au pauvre garçon des soins, grâce auxquels il revint bientôt à lui. Mais soudain il se releva, en poussant un cri de colère.

— Ah ! les bandits ! je les retrouverai !

CHAPITRE XI

Tout est bien qui finit bien.

— Mais de qui parles-tu, Aurélien? demanda M. Barbibon.

— Et de qui pourrais-je parler? répliqua le fidèle serviteur en gesticulant. De ceux qui m'ont traitreusement attaqué, parbleu.

Et en quelques mots, il expliqua que les bijoux dont il était porteur lui avaient été dérobés ; probablement par les deux Allemands. Et en effet, à cet instant, Marc arriva, annonçant, à la fois, que ceux-ci avaient disparu après s'être débarrassés de leurs liens et qu'ils avaient emporté trois fusils et toute la réserve de poudre. Ce fut une folle colère contre les deux brigands qui

répondaient ainsi, par la trahison, à la générosité de leurs compagnons.

La situation était grave, car il ne leur restait guère qu'une dizaine de coups de feu par homme. Jean Nicolas et Aurélien essayèrent de relever sur le sable la piste des fuyards ; mais les ténèbres étaient si opaques qu'ils durent y renoncer. Vers le milieu de la journée qui suivit, à l'heure où l'on se préparait à établir le modeste campement, un nuage de poussière apparut à l'horizon.

Il devint bientôt évident qu'un nombre important de cavaliers, lancés à toute vitesse, s'approchait ; l'anxiété au cœur, la petite troupe se mit sur la défensive ; peu après, on distingua des méhara, puis les couleurs bariolées des costumes des Touaregs ; ceux-ci, qui étaient environ cent cinquante, formèrent autour des malheureux fugitifs un cercle menaçant. A leur aspect, on reconnaissait qu'ils n'appartenaient pas à la même tribu que ceux avec qui déjà les explorateurs malgré eux avaient eu maille à partir.

Un petit groupe s'avança et Aurélien interpréta ainsi le discours que prononça le chef : il savait, par des blancs qu'ils avaient rencontrés, que ceux à qui il parlait avaient en leur possession d'opulents trésors ; il en exigeait la remise en même temps que celle des armes, faute de quoi il y aurait bataille. Cette fois, il semblait bien que ce fût la fin.

Livrer les fusils, c'était se condamner irrémédiablement au massacre et, d'autre part, un combat aboutirait au même résultat en raison de la disproportion des forces ; sous l'excès de son désespoir, M. Barbibon se montra héroïque. Il répondit qu'il ne livrerait rien du tout, embrassa stoïquement sa fille et son neveu, fit ses adieux à ses fidèles compagnons, et se prépara à mourir. Aussitôt la fusillade s'engagea.

Dissimulés derrière les tas de sable, les fugitifs, même Lucie qui était armée d'un fusil bien lourd pour ses bras frêles, répondaient de leur mieux aux décharges de leurs ennemis qui, peu à peu, resserraient leur étreinte. Bientôt Marc, Pereira Gallos et l'autre Indien, ancien complice des Allemands, furent atteints par les balles. En revanche, une douzaine de Touaregs étaient hors de combat, et cela fit réfléchir les autres qui reculèrent. Cependant l'appât du gain leur souffla un renouveau de bravoure et ils revinrent à la charge ; une balle érafla l'épaule de Lucie que son père pansa en versant des larmes de rage.

Les infortunés allaient succomber, d'autant qu'il ne leur restait plus de poudre que pour deux coups par homme. Soudain au sommet d'une colline voisine du théâtre du combat, un homme parut monté comme les Touaregs sur un méhari : il était enveloppé d'un grand burnous blanc, et derrière lui, plusieurs autres se montrèrent. Leur apparition produisit sur les fuyards un effet foudroyant. Les plus proches tournèrent le dos de toute la vitesse de leurs coursiers, les autres, évidemment fort émus, cessèrent de tirer et se rassemblèrent aussitôt en désordre.

M. Barbibon et les siens regardaient, le cœur battant d'espoir. D'autres cavaliers, à dos de chameaux, surgirent encore, puis se formèrent sur une ligne avec les premiers. Un crépitement celui d'un feu de salve, retentit, salué par les Français d'un cri délirant :

— Nous sommes sauvés, ce sont des soldats !...

Il n'y avait pas à en douter, et la régu-

larité du feu, comme celle des manœuvres, le prouvait bien. Quelque temps, les Touaregs tentèrent de résister, mais en peu de minutes, une vingtaine des leurs jonchaient le sol, et ils reculèrent pour bientôt s'enfuir à toute allure, poursuivis par une partie de la troupe française. Peu après M. Barbibon, fou de joie, voyait accourir vers lui plusieurs cavaliers, dont l'un, de loin, s'exclama :

— Nous sommes arrivés à temps, je crois !

La scène qui suivit fut émouvante au possible et ne saurait se décrire ; un même cri de « Vive la France » ! jaillit de toutes les bouches. Enfin, le sous-officier qui commandait le groupe ayant mis pied à terre, on causa à bâtons rompus, les voyageurs malgré eux avec toute l'expansion de gens qui voient se terminer d'heureuse façon un cauchemar obsédant, le sous-officier examinant avec surprise ces gens bizarrement accoutrés (car tous, même Lucie, étaient encore revêtus des costumes qu'ils devaient à la libéralité des Martiens.

Un quart d'heure plus tard, le lieutenant chef des méharistes arriva à la tête de ses hommes, et on s'expliqua. M. Barbibon ne jugeant pas à propos de raconter qu'ils arrivaient par la planète Mars en passant par la Lune, de peur d'être pris pour un fou, raconta une histoire plus vraisemblable bien que moins vraie, d'après laquelle leur caravane, venue au Sahara dans un but d'études scientifiques, avait été surprise et dépouillée par des pillards.

Durant que sauveurs et sauvés conversaient, les soldats indigènes dressaient les tentes et préparaient le campement. et l'entretien s'acheva devant une bonne tasse de café chaud, luxe inconnu depuis longtemps. M. Barbibon s'aperçut bien que le lieutenant n'ajoutait à son récit qu'une foi médiocre ; mais les pièces d'identité qu'il exhiba mirent fin à ses doutes.

L'officier n'apprit pas sans indignation la peu honorable conduite des deux Allemands, et sur-le-champ, il ordonna qu'une patrouille montât à méhari et se lançât sur leurs traces, avec consigne de les ramener morts ou vifs. Le merveilleux flair des Arabes ne rendait pas invraisemblable le succès de cette mission. En attendant, les exilés enfin rendus à leur planète natale dégustèrent gaiement un repas dont la frugalité leur parut cent fois préférable aux mixtures chimiques des naturels de Mars. Puis ils s'en furent goûter sous les tentes mises à leur disposition, un repos certes bien gagné.

Dans la nuit, la patrouille revint, et ils apprirent à leur réveil, qu'elle avait trouvé au milieu du « bled » les cadavres des deux Allemands affreusement mutilés, et presque nus. Leurs blessures paraissaient récentes : on supposa que les Touaregs, furieux de leur défaite, leur en avaient attribué la responsabilité, et s'en étaient vengés sur eux. Les deux coquins n'avaient que ce qu'ils méritaient, et ils n'étaient pas dignes de regret. Au jour, toute la colonne se mit en route, chacun des « rescapés » se tenant en croupe derrière un méhariste ; le surlendemain, ils atteignirent Timmimoun...

Les épreuves de nos héros étaient finies et, de poste en poste, ils regagnèrent Beni-Ounif, où ils prirent le train pour Oran, et de là gagner la France et Paris. Pourtant, leurs tribulations n'étaient pas terminées. La catastrophe d'Icapusco ayant fait grand bruit en son temps, la nouvelle du retour miraculeux de plusieurs de

ses victimes se répandit vite, et des nuées de reporters, s'abattirent sur elles. Malheureusement, nul ne voulut ajouter foi à leurs déclarations, on les prit pour des fous ou d'aimables farceurs qui voulaient s'amuser au détriment d'autrui.

M. Barbibon ayant fait en personne une communication à l'Académie des sciences se vit honteusement jeter à la porte, comme se moquant de la respectable Compagnie. Jean Taumatte et Nicolas Auchoux « écopèrent » de soixante jours de prison pour absence illégale, et aussi parce que le ministre de la marine les accusait d'avoir voulu « se payer sa tête ». Et pour comble on ne put jamais retrouver le pic rocheux qui, arraché à la planète Mars, avait servi de véhicule aux voyageurs célestes : en vain M. Barbibon expliqua-t-il qu'une de ces tempêtes très fréquentes dans le Sahara avait dû l'ensevelir sous le sable, on le ne crut pas.

Tous ces déboires n'empêchèrent pas ce dramatique voyage de faire deux heureux. Le lieutenant des méharistes, qui avait délivré nos sympathiques héros des attaques des Touaregs étant venu en congé à Paris, alla rendre visite à M. Barbibon. Lucie et lui se plurent si bien que trois mois plus tard, il la conduisait à l'autel. Jean et Nicolas sont aujourd'hui en passe de devenir officiers.

Marc enseigne la physique dans un lycée, et les deux Indiens, riches grâce à la vente des bijoux qui leur furent généreusement abandonnés, sont retournés dans leur pays. Quant à M. Barbibon, auprès de qui Aurélien continue ses services dévoués, il prépare sur son étrange voyage un ouvrage en dix-neuf volumes de sept cents pages chacun, qui est appelé à produire la plus vive sensation, et dont nous ne manquerons pas de signaler l'apparition à nos lecteurs.

FIN

Pierre VERSINS nous apprend:

LAURIAN (Marcel)

Auteur français, dont nous ne savons rien par ailleurs, d'un étonnant roman d'anticipation à vagues relents fantastiques, **L'étrange voyage** (rien de commun que le titre avec le fort plat poème astronautique de Valéry VERNIER publié en 1883). Ce récit a été publié les 4 et 11 mai 1919 dans la « Collection d'Aventures » (Nos 138 et 139) avec un titre pour chaque fascicule : **Les hommes-singes** et **La guerre des nains et des géants.**

Le sommet d'une montagne, projeté par un mage persan, emporte un groupe d'hommes et d'animaux sur Mars où ils trouvent des monstres antédiluviens, des anthropoïdes noirs guidés par des êtres éclectro-magnétiques (les Esprits) et des anthropoïdes rouges guidés par le mage. Ils découvrent, au hasard d'aventures haletantes, l'usine — incompréhensible — des Esprits, des sphinx ailés, apprennent que Nostradamus est sur Mars depuis cinq siècles. Celui-ci, qui a inventé le moyen repris par le mage persan pour aller sur Mars, supplie qu'on le tue. Il mourra assassiné. L'eau martienne a une densité si forte que les Terriens peuvent traverser les canaux en marchant dessus. Mentionnons encore les Sirènes d'un lac souterrain, les démons d'un autre lac, une civilisation de nains: leurs trains aériens font du 400 à l'heure, ils tirent leur électricité d'un métal analogue au radium, disposent de miroirs permettant de distinguer les villes de la Terre, se font des massages électriques dans des étuves, transmettent leurs pensées grâce à des appareils et se nourrissent chimiquement. On rencontrera encore des Cyclopes et des Korrigans. Le retour sur la Terre, en passant par erreur par la Lune peuplée de gigantesques vers anaérobies, se fera par le moyen, encore, d'une montagne martienne électrisée et attirée par notre globe, selon le principe inauguré par André LAURIE trente ans plus tôt dans **Séléné Company (limited)** (1887).

POSTFACE.

Débutant comme Hector Servadac (1877) de Jules VERNE, ce texte de 1919 n'est pas sans évoquer Le Prisonnier de la planète Mars (1908) ou La Guerre des vampires (1909) de Gustave LE ROUGE.

Quoique sans prétention, sa lecture laisse le souvenir d'une richesse thématique, même s'il est truffé d'invraisemblances "grosses comme des maisons" et d'un manichéisme naïf.

Ce qui choque peut-être davantage?... L'anti-germanisme primaire. Les passages qui sentent la traduction comme la page 11 du deuxième fascicule, où l'on a l'impression de retrouver les structures de phrases germaniques.

Ce qui lui confère un charme?... La vie martienne inspirée de la mythologie et la présence d'un Nostradamus apprenti-sorcier en robinson du cosmos.

Espérons qu'il aura trouvé grâce à vos yeux comme aux nôtres!

Bernard GOORDEN